TOME XXIV. N° 22. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 FÉV. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le drame de notre décadence militaire

Si la désagrégation de la puissance militaire française et la désaffection concomitante de la carrière des armes n'avaient pour origine que des pressions politiques et des complaisances intéressées, le mal serait déjà grave : il est malheureusement plus profond et les ravages causés par les utopies socialistes ne s'étendent si vite qu'en raison de l'état de moindre résistance du corps militaire.

La cause de cet affaiblissement dépasse les désillusions de l'après-guerre, la pauvreté des cadres et l'incertitude du lendemain. Elle est d'ordre mental, elle est la conséquence de l'avènement tardif dans les sphères dirigeantes de l'armée de ce matérialisme à prétentions scientifiques qui a fait et fait encore commettre tant de sottises dans tous les domaines et qui est proprement la négation de l'intelligence, si l'on convient que l'intelligence est la faculté de percevoir ce qui n'est pas matière ou signe, de concevoir entre les objets des rapports différents de l'ordre qu'ils occupent dans l'espace, de pressentir les causes immatérielles des événements, enfin d'ajouter à la connaissance des choses une puissance d'évocation qui est l'art.

On s'est souvent demandé si la guerre est un art ou une science, ou plutôt si ce n'est qu'une science, et, sans attendre la réponse, de graves docteurs ont voulu, suivant l'entraînement de l'époque, en faire une science vulgarisée par des formules, alors qu'il n'y a pas d'art où les forces et les formes de la nature puissent prendre, selon le tempérament de l'artiste, des aspects plus étonnants, où le résultat de l'effort soit toujours scientifiquement plus imprévisible.

Si la guerre était une science, il n'y aurait jamais aucune raison pour que, de deux adversaires de civilisation et de puissance comparables, l'un remporte la victoire. Le hasard seul déciderait du sort des batailles, encore qu'on ne puisse comprendre par quelle voie puisque chaque jour les conditions matérielles seraient identiques pour les antagonistes. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle est arrivé cet écrivain devenu enragé pour avoir trop fréquenté des techniciens qui usurpaient des rôles d'artistes.

Il faut donc admettre qu'il existe en l'espèce un facteur immatériel décisif.

Maints historiens ont fait état des forces morales. Des livres nombreux ont été écrits à ce sujet avant la guerre ; aujourd'hui même on en discute véhémentement en France et en Allemagne. Mais, par une singulière aberration, il n'est presque jamais question de ces forces qu'à l'usage des exécutants. On croirait, à la lecture de ces gloses, qu'à la guerre le combattant au contact n'a besoin que d'impulsion, le commandement que de science et de raison.

Il n'est pas nécessaire d'avoir longuement fait la guerre pour reconnaître l'absurdité de ces conceptions. Les combattants ne sont pas des bêtes et seules les intempéries peuvent rendre leur sort digne de pitié, les intempéries et la résignation. Ceux qui se battent à contre-cœur et marchent au combat comme à l'échafaud ne sont pas dangereux pour l'ennemi et ne sont pas à proprement parler des combattants ; on ne peut leur demander que de mourir décemment. Mais le vrai soldat, celui qui se bat d'un courage lucide, celui qu'anime un idéal ou simplement une conviction ferme, celui qui est décidé à vendre chèrement sa vie, c'est-à-dire à vaincre, celui-là ne saurait être un impulsif ni un inconscient : son état d'âme est générateur de clairvoyance, et ses gestes les plus irréfléchis en apparence sont conduits par une volonté préalablement tendue. Si un peu d'enthou-

siasme, d'orgueil, de patriotisme ou d'ambition, si une impulsion est nécessaire pour amener le soldat dans un esprit serein sur le lieu du combat, ce soldat se bat d'autant mieux que sa sérénité permet à son jugement de s'exercer avec calme. Là est le vrai courage, le courage efficace. On ne ferait pas grand crédit à une armée de déments.

A l'approche du combat, le chef digne de ce nom évolue en sens inverse : autant il a besoin de science et d'attention scrupuleuse pour équiper ses troupes, les pourvoir, les rassembler, leur donner ses instructions, autant il a besoin de divination pour vivre à chaque instant les phases de la bataille, équilibrer dans son sentiment la force de l'ennemi et celle de ses propres troupes, discerner hors de l'analyse ce qui est possible, ce qui est utile et ce qui est fécond, choisir ce qui est opportun. L'étude raisonnée est impuissante à guider l'inspiration, ne serait-ce qu'à cause du délai qu'elle demande ; l'analyse ne connaît que du passé tandis que le sentiment vit dans le présent. C'est dans l'âme du chef, selon cette conception du commandement, que se développent les forces morales les plus hautes et les plus efficaces.

Le chef et le soldat ont l'un et l'autre besoin de clairvoyance et de passion ; ils en jouent selon des modes différents et c'est, au fond, tout ce qui doit les distinguer. Le seul fait qu'on ait cru devoir diviser les combattants en exécutants et en dirigeants montre qu'il y eut durant la guerre un regrettable malentendu qu'on perpétue et qu'on consacre en s'efforçant de réaliser des liaisons matérielles entre ces deux catégories. Nulle solution ne sera trouvée tant qu'on croira que la science de ceux-ci en fait des hommes différents de ceux-là.

*
* *

Cette dépravation moderne de l'intelligence qu'on appelle scientisme ou matérialisme s'est d'autant plus facilement rendue maîtresse de la pensée des militaires qu'aucune technique d'inspiration classique et métaphysique ne venait la contrarier ou tout au moins donner des éléments de comparaison et de critique.

La guerre, en effet, était autrefois dirigée par une caste, et l'aristocratie n'éprouvait pas plus le besoin d'écrire sur l'art de la guerre qu'elle ne pensait à expliquer sa propre

nécessité en tant que classe sociale ; les écrivains, interprètes de l'opinion publique, rapportaient au roi le mérite des succès militaires. Ceux mêmes qui suivaient les opérations en qualité de chroniqueurs ou correspondants de guerre notaient le nom des officiers qui s'étaient distingués soit individuellement, soit comme chefs, mais il ne leur venait pas à l'idée d'analyser les ordres donnés, les mesures prises, les raisons de telle ou telle décision.

Seuls ont autrefois écrit sur l'art de la guerre des politiques qui avaient vécu avec des chefs militaires ou avaient été appelés à discuter avec eux de la conduite d'une campagne, tel Machiavel. Mais il y eut peu d'écrivains purement militaires ; on ne trouve guère que des mémoires et d'ordinaire quelques ouvrages anonymes, qui ne sont pas des traités dogmatiques et se bornent à donner des conseils empiriques d'une saveur et d'une actualité souvent très vives.

Il ne faudrait pas croire que la faiblesse relative des effectifs engagés et l'état des armements d'autrefois permettaient toujours des solutions faciles et qu'il n'y avait pas de science parce qu'il ne se posait pas de problèmes.

De très intéressantes études ont été, depuis peu, publiées à ce sujet, notamment par le capitaine Morel, ancien professeur d'histoire à Saint-Cyr, qui montrent que la technique d'état-major : mise en marche des colonnes, acheminement des convois, étude des horaires, des itinéraires, des ressources du pays, des ravitaillements en vivres et en armes, des réquisitions, des remontes, etc., n'avait pas de secrets pour Gengis-Khan, par exemple. Un travail du lieutenant-colonel Mayoux récemment paru dans la *Revue d'artillerie* a montré, par l'histoire du siège de Besançon, que les artilleurs de Louis XIV n'auraient rien à apprendre de nos jours quant à l'emploi de leur arme et qu'ils se souciaient déjà des questions d'installation, de ravitaillement, de convois, de fabrications et même de camouflage.

Sans doute les spécialistes n'ignorent-ils pas toutes ces choses ; il n'en reste pas moins que le maître, l'exemple infini est et demeure Napoléon Ier, et que les militaires qui ne font pas de recherches personnelles et les amateurs de tactique n'ont pour bréviaire que les leçons tirées des campagnes de l'Empereur.

Loin de nous la pensée de vouloir en rien diminuer le génie de ce prodigieux aventurier et le prestige de ses éclatantes

victoires ; nous voulons seulement montrer qu'à ne pas élargir le champ de recherche des principes de la guerre, on commet l'erreur de croire que l'on invente et que l'on vit à une époque de progrès intellectuel.

Cette croyance généralisée est la source de cette autre maladie mentale de notre époque qui est l'individualisme, et si le scientisme est la négation de ce qu'il y a d'immatériel dans l'intelligence humaine, l'individualisme appliqué aux choses militaires est générateur d'indiscipline morale : s'il ne s'agit que de science, la subordination absolue ne se justifie guère, chacun peut estimer qu'il possède autant de connaissances techniques et de raison que son voisin ou que son chef ; l'autorité n'est pas une force analytique. Si les militaires ne sont que des techniciens, il ne faut pas attendre d'eux plus de discipline que des médecins, par exemple, et ceci expliquerait bien des malentendus regrettables.

La science, même la plus sûre et la plus ancienne, est, quant à son expression, soumise à des modes éphémères ; chaque génération se hâte de trouver des formes différentes de celles précédemment usitées, et c'est ce qu'elle appelle innover. Si vaine que soit cette prétention, elle s'inspire du désir louable d'adapter la connaissance aux moyens matériels dont chaque âge dispose. L'une des grandes faiblesses d'une science militaire trop matérielle serait la tendance à l'absolu et l'obligation dérisoire imposée à chaque génération de parler le même langage que la précédente, alors que, dans tout le reste de la société, ce langage serait tombé en désuétude. Toute espèce de discipline spirituelle serait ainsi rendue impossible.

*
* *

On a déjà souvent dit que le matérialisme de la culture moderne est due à l'influence des Germains. Si l'Allemagne n'est pas à l'origine de cette culture, elle est du moins le terrain le plus favorable à son développement.

Au point de vue de l'art de la guerre, il n'est pas douteux que les tendances modernes ont quelque chose de germanique, ne serait-ce que la volonté de tout mettre en formules et la passion de copier. Certains éléments des armées contemporaines datent du grand Frédéric et c'est aussi à lui que remontent les premiers commentateurs militaires qui

voulurent expliquer par une démonstration aussi mathématique que possible le développement des batailles.

Or, si la technique des états-majors n'est pas une nouveauté, que dire des principes tactiques, qui sont tellement simples et tellement limités qu'il faut être Allemand pour en vouloir faire une science?

Des écrivains allemands ont publié d'épais volumes pour commenter les campagnes de Napoléon ; ils obéissaient au penchant de leur race en recherchant une méthode, une recette pour vaincre à coup sûr, l'invention leur étant interdite ; ils tâchaient aussi de justifier leurs défaites par la découverte d'une science mystérieuse au pouvoir de leur adversaire. Il est regrettable que les Français se soient laissé entraîner sur ce terrain et soient tombés dans le même travers après 1871.

Dussions-nous paraître aussi profane qu'ignorant, nous confesserons que la publication d'ouvrages en trois tomes sur la bataille de Saint-Privat ou de Rezonville nous a toujours paru la plus vaine des occupations et même la plus nuisible. Est-il nécessaire de gâcher tant de papier pour montrer que des troupes d'élite mal commandées ont été jouées par des troupes très inférieures dont les chefs avaient la foi, ce qui ne les empêcha pas de commettre maintes imprudences et plus souvent encore de ne pas exploiter à fond un succès dont la facilité les stupéfiait ! De nos jours encore cette histoire est écrite en lettres de deuil sur le sol de la Lorraine. De la route de Rezonville, on imagine encore très bien l'âme de la bataille : d'un côté les Allemands appliquant en bons élèves et d'une façon rigoureuse et parfois maladroite les règles dites de Napoléon, de l'autre côté Bazaine complètement effondré et pensant : « Que tout cela est ennuyeux, comme je voudrais être loin d'ici ! »

L'influence germanique dans la technique militaire est tellement vraie qu'elle a pu se manifester jusque dans les expressions dont les Français se sont servis durant la récente guerre, notamment l'expression impie de « matériel humain ». Elle s'est également manifestée dans les faits et d'une façon bien douloureuse. Il est acquis, en effet, qu'au cours de la guerre, certains états-majors avaient pris comme règle de ne relever les troupes engagées que lorsqu'elles avaient atteint un certain pourcentage de pertes. Cette pratique n'était pas seulement impie parce que, en admettant cette « usure »,

elle condamnait à mort un certain nombre de soldats sans que ce sacrifice fût compensé par un autre avantage qu'un gain — ou une perte — de temps, elle était surtout désespérément inintelligente.

Les matérialistes sont amenés, à leur insu même, à ne tenir aucun compte de la personnalité des groupements ni des individus. Pour eux, un homme est un homme, capable d'un certain travail journalier ; un régiment est une force deux mille fois supérieure ; une division est un organe capable d'occuper une certaine partie de terrain, de garnir un certain front ; homme, régiment, division, ne sont que des unités de mesure de puissance, qui n'ont qu'à avancer quand on leur dit, à tenir quand on le leur ordonne, moyennant qu'on les ravitaille d'une façon suffisante, qu'on alimente ces moteurs dont la puissance s'exprime non plus en chevaux-vapeur mais en hommes-sacrifice.

D'où vient que des hommes de haute intelligence, de grande culture et même de mentalité chrétienne se soient fait de la conduite de la guerre une idée aussi atroce, aient fini par perdre de vue les mobiles immatériels de nos actes et le caractère sacré de l'être humain?

Il n'y a pas d'autre cause que le scientisme matérialisé par l'abondance d'appareils mécaniques nouveaux. C'est au moment où non seulement la vie est en jeu, mais encore la connaissance et le respect de l'âme que la matière se venge le plus terriblement de son asservissement, que le scientisme montre le mieux son génie barbare, que la technique hypertrophiée par l'abondance des outils accapare l'activité cérébrale de l'homme et finit par en faire un esclave des machines qu'il croyait conduire.

La centralisation du commandement militaire a été rendue possible par l'emploi du téléphone, de l'automobile et de la machine à écrire. L'homme n'a pas encore compris la nécessité de limiter l'emploi des instruments qu'il a récemment inventés ; il a cru, par exemple, que les appareils que nous avons cités étaient des outils de commandement alors qu'ils ne sont que des moyens de renseignement et de vulgarisation, et que la multitude de détails qu'ils apportent est nuisible à la création de la pensée.

Le moteur automobile a donné aux bureaux l'illusion de pouvoir facilement parer à l'imprévu ; il a donc facilité l'imprévoyance et l'instabilité des ordres et paru rendre moins

nécessaire l'action de personnalités fortes prenant des décisions à longue échéance, c'est-à-dire tenant compte de l'imprévu, des risques des temps à venir. Ce même moteur a permis aux bureaux et aux chefs d'un rang élevé de ne pas vivre la même vie que la troupe, en particulier de ne pas souffrir au même titre des intempéries, et de restreindre, par la rapidité des déplacements, le temps réservé à la réflexion. La pensée naît de l'acquis cérébral mis en contact avec une impression momentanée. L'état d'esprit d'un homme qui vient de faire cent kilomètres en automobile et celui d'un homme qui vient de faire trente kilomètres à cheval ne sont nullement comparables. La compréhension d'un homme intelligent est, après une chevauchée, plus pratique, plus pondérée, plus humaine qu'après une course en automobile, ne serait-ce qu'à cause du contact d'un être vivant dont on a dû dominer les instincts, qui est, lui aussi, sujet à la peur, à la fatigue, aux élans du courage, qu'il faut nourrir et que la mort peut atteindre.

L'homme qui s'est propagé à l'aide d'une machine a, dans son subconscient, le désir de l'ordre mécanique et de l'exécution absolue.

La machine à écrire a aussi largement contribué à l'incompréhension des hommes, mais elle a surtout été le facteur de l'avilissement du commandement. La faculté de rédiger abondamment et d'éditer les ordres d'un coup en plusieurs exemplaires a fini par réduire les rouages intermédiaires à un simple rôle de transmission. Il en est résulté que les décisions étaient prises, en fait, par des autorités beaucoup trop éloignées des exécutants, ce qui n'a pas peu aggravé les malentendus.

Quant au téléphone, il est sans conteste l'instrument le plus pernicieux qu'on ait jamais inventé, non pas à cause des menus incidents qui fournissent tant de copie aux chroniqueurs, non pas parce que, plus encore que l'automobile, il favorise l'imprévoyance par la facilité de donner des contre-ordres, que parce qu'il a les apparences de faciliter les échanges intellectuels alors qu'il les déshumanise.

En effet, comprendre le langage parlé n'est pas simplement saisir le sens grammatical d'une phrase ; ce serait trop facile et tout le monde comprendrait. Comprendre, c'est discerner l'orientation d'une pensée, singulièrement saisir ce qui n'est pas dit, écarter ce qui est dit en trop, découvrir

la vérité au travers du mensonge ou de l'infidélité de l'expression. Une intelligence est pénétrante quand elle est habile à ce jeu et c'est, plutôt que l'étendue ou la souplesse, ce qui doit caractériser celle du chef. Comment une intelligence pénétrante peut-elle s'exercer à travers le masque du récepteur quand l'attitude et le regard qui forment son domaine lui sont constamment cachés?

Aussi le téléphone arrive-t-il, en dépit des apparences, à matérialiser le don divin de la parole, et dans l'application au commandement, à supprimer ces « forces morales » capitales : la confiance et la sincérité chez tous, la bienveillance et la sollicitude chez le chef.

Ainsi les fameux perfectionnements matériels marquent, faute d'assimilation, une régression des qualités de commandement. Leur abondance et l'efficacité de leur emploi ont fait croire que les vertus guerrières perdaient de leur importance et que la tâche des combattants était facilitée. Cependant, enfermés dans des machines, cachés derrière une motte de terre ou reliés à un fragile fil téléphonique, les soldats peuvent, au plus fort du combat, rester de longs moments sans voir leur chef ; il faut cependant qu'ils lui obéissent, qu'ils sachent ce qu'il veut, qu'ils devinent l'ordre de rassemblement, d'attaque ou de retraite, l'opportunité d'une manœuvre. Jadis, du caporal au général, chaque chef pouvait se faire obéir au geste et à la voix, donner l'exemple par son attitude. Aujourd'hui le pouvoir du geste n'existe presque plus, la volonté demeure abstraite. Qu'importe dans ces conditions que la quantité d'outils soit considérable? La conduite du combat, loin de marquer le triomphe du machinisme de guerre, devient au contraire affaire de communion psychique.

Un chef de gouvernement a dit, il y a peu de temps, que la complexité des questions politiques dépassait désormais les possibilités de l'intelligence humaine : c'est que, pour les raisons que nous avons dites à propos des affaires militaires, la centralisation du pouvoir a mis la technique à la place du politique ; c'est le bras qui dirige et non pas le cerveau, dans le moment que le bras est le plus chargé.

Autrefois, certains hommes de caractère se détournaient de la carrière militaire à cause de la médiocrité dans laquelle elle maintenait les officiers à l'âge de leur pleine maturité, encore cette médiocrité était-elle compensée par une cer-

taine indépendance intellectuelle et des égards dus à la diffusion du goût des responsabilités.

Aujourd'hui, le culte et le respect des personnalités se perd et les militaires sont voués à demeurer jusqu'à cinquante ans, si ce n'est jusqu'à leur retraite, dans la monotonie des besognes ingrates et l'ennui d'une obscure impuissance intellectuelle, pendant que les politiciens font litière des nécessités de la défense nationale et qu'un lourd rideau de deuil ferme lentement l'avenir du pays.

*
* *

Tous ceux qui se sont employés à dégager les leçons de la guerre se sont placés au point de vue de l'utilisation, voire de la fabrication du matériel ; nous n'avons pas entendu dire qu'on se soit occupé de mettre au point les rapports entre l'homme et la matière. Il semble pourtant qu'il y ait un intérêt primordial à trouver les raisons pour lesquelles la guerre fut si longtemps indécise et surtout pourquoi, chez un peuple victorieux possédant d'antiques traditions militaires, la discorde s'est établie chez les professionnels et la carrière des armes a été si délaissée. Il serait puéril de n'y voir qu'une question de soldes.

Il faut avoir le courage de rechercher les raisons de la désunion de ce qui fut la grande famille militaire, désunion qu'une aveugle politique ne veut pas reconnaître. Elle serait inquiétante, cette mésentente, si elle trouvait sa source dans l'hostilité entre les différente « classes » de militaires, si elle opposait les capitaines aux généraux et les officiers de troupe aux états-majors, comme voudraient le faire croire des critiques pervers. Lieutenants et grands chefs, officiers de troupe, techniciens ou brevetés sont en France de la même race, les uns et les autres sont capables du même dévouement et de la même abnégation ; si parfois ils s'accusent pourtant de n'avoir pas également souffert aux heures du grand sacrifice national, c'est qu'un usage aveugle de certains procédés a dénaturé leurs rapports, c'est que la matière a élevé entre les hommes une barrière hostile ; c'est qu'on a montré un douloureux mépris des qualités de l'intelligence et de l'âme, durant la guerre en proportionnant les récompenses à l'importance des opérations chirurgicales subies, durant la paix en réglant l'avancement sur des consi-

dérations statistiques quand ce n'est sur des questions de relations personnelles. Enfin l'armée souffre plus que tout autre corps social de l'irrémédiable désaccord entre deux générations.

Les uns ont senti qu'on ne tenait compte que de leur puissance dynamique et qu'on ignorait la détresse de leur intelligence et les aspirations de leur âme, les autres, tout en perdant le culte des responsabilités par suite de la centralisation du commandement, faisaient parfois montre d'un orgueil blessant puisé dans leur individualisme, ce système qui place chaque individu au centre du monde.

Or, le véritable chef ne doit ressentir que la fierté de condenser en lui la force de ses troupes, dont il se sent ainsi le représentant psychique ; il n'y a là que de quoi engendrer une grande modestie personnelle.

Le pouvoir des chefs militaires qui s'exerce directement sur des hommes, sur leur bien-être, leur moralité, leur rang social et leur existence est celui d'une aristocratie ; il ne peut amener que des erreurs et des abus si ceux qui l'exercent ne s'attachent pas tout d'abord à diriger cette force immatérielle qui différencie l'homme de la bête et de la matière, et s'ils tombent dans ce préjugé bourgeois qui place au premier plan le labeur du bureaucrate au détriment du respect des réalisateurs qui ont la barbe mal faite et les pieds dans la boue. Pour comprendre la noblesse du travail, il faut posséder une âme noble. Les aristocraties n'ont jamais manqué de déchoir quand elles se sont détournées de leur rôle d'exemple et de discipline morale pour suivre des sophistes ou jouir égoïstement de biens qu'elles devaient utiliser pour la communauté.

Il n'y a d'ailleurs rien dans cette constatation qui ait une couleur politique et l'on montrerait sans difficulté que plus les armées tendent vers les milices et plus il est nécessaire que les officiers reçoivent, en plus d'une forte instruction technique, une éducation particulière.

Ce n'est pas une question de parti mais bien de logique ; nous ne croyons pas que le matérialisme soit indispensable à la vie des républiques ; nous constatons seulement qu'il est incompatible avec un commandement humain et la direction intelligente de la guerre. Seulement, si l'on supprime le culte orgueilleux de l'homme, il faut le remplacer par une autre foi et nous sommes amenés à cette conclusion

qu'il ne saurait y avoir de bon conducteur de peuple ou d'armée qui ne croie en quelque chose. Pourtant les athées impénitents qui ne vénèrent pas la matière — il s'en trouve — peuvent mesurer la sottise de nos contemporains en remarquant qu'en toutes choses ils bannissent de leurs conceptions le facteur : temps. Qu'il s'agisse de la politique ou des batailles, ils prennent pour base de leurs raisonnements une situation déterminée, comme si les événements restaient plusieurs heures ou plusieurs années immuables et figés. Toute vérité est reconnue par une étude instantanée ; un mouvement est défini par un point, ce qui est une hérésie mathématique. Or la Vie est évolution et c'est le Temps qui la mesure.

En politique, toute méthode est ruineuse qui n'ambitionne pas la pérennité ; en art de la guerre, tout plan est mortel qui ne tend pas vers la rapidité.

Si nous sommes inquiets en songeant à l'avenir de notre puissance militaire, c'est que tout semble se détourner de ces vérités essentielles : organisation, recrutement et instruction des officiers, plans de mobilisation, construction du matériel de guerre, nominations suspectes aux grandes fonctions militaires, résignation des grands aréopages, complaisance d'une camarilla d'arrivistes envers les bouleversements démagogiques dont le poids retombera lourdement sur notre malheureux peuple. Partout, on recherche moins les qualités psychiques que nous croyons indispensables aux chefs militaires que certaines formes d'intelligence génératrices de vanité et de système, plus tournées vers le calcul et l'archivisme que vers les impondérables et fécondes ressources de l'âme.

Dans ces conditions, chaque grand chef est conduit à se croire un génie, son ambition est de le faire reconnaître. Or il importe peu que le général soit un génie comme on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire une intelligence universelle : il faut — pour emprunter les barbarismes scientifiques — qu'il ait un « potentiel psychique » élevé, qu'il soit un « cohéreur » ; lorsque les événements en font un sauveur, le peuple, par reconnaissance, lui reconnaît du génie.

Il n'y a rien de plus contraire à cet effort d'élévation morale que la concurrence entre fonctionnaires avides de conquérir les sinécures et prêts à tout pour les garder, concurrence où sombrerait finalement l'ambition des mili-

taires sous l'effet de l'avilissement démagogique joint à l'abêtissement matérialiste, si l'on persévérait dans la voie où nous conduisent aujourd'hui quelques sophistes imprudents. A l'heure du danger, non seulement il n'existerait pas de chefs dignes de ce nom mais les hommes de caractère se seraient détournés d'une carrière d'où les satisfactions morales auraient disparu.

Il faut dénoncer le péril qui risque de ruiner cette armée qui, au milieu des tromperies, des capitulations, des déceptions, du recul de la France sur l'échiquier international, constitue, selon le mot du général Weygand, notre dernier retranchement.

Si l'armée ne crie pas sa détresse sur les toits, elle a cessé dans l'intimité d'être la grande muette et l'indifférence d'un public mal informé ne fait qu'aggraver le scepticisme des uns et la désolation des autres.

Et, tandis que nous courons avec la frénésie des détraqués vers la décadence et l'animalité, des peuples s'arment qui sont animés de la foi et qui s'attachent passionnément aux fécondes illusions génératrices de grandeur.

***

Lettres de Mme Arman de Caillavet à son fils

Le nom de Mme Arman de Caillavet appartient déjà à l'histoire littéraire de la fin du dix-neuvième siècle et des premières années du vingtième; tout ce qui comptait alors dans la société et dans les lettres prenait le chemin de l'avenue Hoche. Bien vite le salon de Mme de Caillavet fut célèbre. D'ailleurs un dieu bienveillant ne s'y montrait-il pas aux fidèles, tout comme chez Mme Récamier? Accoudé à la cheminée, moins olympien que Chateaubriand, mais aussi adulé, Anatole France recevait sa cour...

Mme J. M. Pouquet a eu l'heureuse idée de ranimer le salon évanoui dans un livre qui paraîtra bientôt. En publiant ici quelques fragments de la correspondance de sa belle-mère, elle permettra au lecteur de se faire une idée des propos qui s'échangeaient à la table de Mme de Caillavet. La maîtresse de maison n'était pas aveugle aux travers de ses hôtes; elle a de bons yeux, le carquois bien garni et la main sûre, elle ne se prive pas de moquer les célébrités les plus chevronnées. Elle le fait toujours en se jouant, parfois d'un sourire; on ne la voit jamais courir après l'esprit, il marche de compagnie avec elle. Il serait faux, cependant, de croire que sa correspondance n'est qu'un choc de vives étincelles; sous la femme du monde se montre une femme de cœur. Cette Parisienne brillante est la mère la plus scrupuleuse que l'on puisse imaginer. Son fils est-il indolent? Rêve-t-il plus à son habit gris perle qu'au concours général? Semble-t-il plus soucieux de fleurir sa boutonnière que de se meubler l'esprit? Sa

mère ne cesse d'exercer sur lui l'influence la plus vigilante et la plus affectueuse; elle s'occupe de son éducation, sans négliger pour cela ses plaisirs. Dès les lettres qu'elle adresse au petit garçon, nous voyons sa sollicitude s'appliquer aux moindres détails; et si elle lui fait la morale, c'est avec l'ironie la plus expédiente : ... « J'espérais que tu m'aurais écrit une seconde lettre. J'aime à croire que c'est l'ardeur de tes devoirs qui t'en a empêché »; et ailleurs, au chasseur débutant : « Je te parle d'allemand et de latin, et tu me réponds lapins et lièvres. »

C'est, sans aucun doute, aux efforts de sa mère que Gaston Arman de Caillavet est redevable de la culture qui apparente sa verve à la meilleure tradition française. Il n'aurait pas été l'auteur dramatique spirituel qu'il a été, il n'aurait pas partagé avec Robert de Flers les lauriers du Roi, *de* l'Habit vert, *du* Bois sacré, *si sa mère ne l'avait, bon gré mal gré, nourri aux lettres. Le fils n'a pas été ingrat. Dans un billet dont Mme J. M. Pouquet a consenti à nous donner la primeur, nous lisons en effet cet émouvant témoignage filial : « Je lui dois une reconnaissance profonde pour s'être occupée de moi comme bien peu de mères s'occupent de leur fils et d'avoir forcé, avec une patience inlassable et souvent en passant des nuits à me faire travailler, l'enfant paresseux que j'étais à se cultiver et à devenir quelqu'nn. »*

Lettres à Gaston jeune homme.

Paris.

Mon cher Gaston,

J'ai aujourd'hui, un mercredi de Carême, les France et du Bled. Je vais soigner les petits fours. Caro a accepté pour le 20, mais pour mercredi je n'ai que la moitié des réponses et, comme tu n'es pas là pour me violenter, je crains fort de m'endormir. Mme Renan m'écrit que son mari est fort souffrant, qu'on lui défend toute sortie du soir. J'ai invité aussi les Pozzi. Les G... me font l'insigne plaisir de ne pas venir.

Adieu, mon cher petit, t'avouerai-je que ta tyrannie me manque? Tu m'as si bien déshabituée de la liberté que je m'en trouve mal à l'aise.

Mon cher Gaston,

Je viens de déployer une activité qui te toucherait peut-être : j'ai écrit quatre lettres d'invitation pour le 20 (dîner Caro). Les Pozzi ont accepté pour le 13, mais, comme Lemaître est indécis, j'ai eu

l'idée de relancer X..., qui a adressé à Leconte de Lisle une lettre enthousiaste.

Maurice (1) a fait sa réapparition hier. Il a prêté à ton grand-père le discours prononcé par lui à la distribution de Braquemont. C'est un joli petit morceau de style qui n'a pas dû coûter beaucoup d'efforts à Dumas, mais dont au grand jamais le pauvre Maurice ne serait capable.

Serge Napoléon est toujours dans sa couveuse ; quant à Alexandre, il paraît qu'il a grandi en esprit et en sagesse. Cependant il m'est revenu d'autre part que l'on n'épargne rien pour le mal élever.

France a donné hier de ses nouvelles. Il me raconte que ma lettre s'est perdue, égarée, puis retrouvée ; cela m'a l'air d'une histoire. Il m'envoie une photographie de Saint-Valéry qui ne pique pas beaucoup ma curiosité. Ton père vient de lui écrire en lui demandant de venir à Capian avec sa maisonnée. J'avoue que cela m'ennuierait si fort s'il acceptait en bloc que je prendrais un biais pour les détourner. S'il vient seul, c'est autre chose.

Mme Arman trouva « le biais » et ils ne vinrent pas encore à Capian cette année-là.

Il y avait déjà trois ans qu'Anatole France lui avait été présenté. L'impression avait été médiocre. Il était gauche, sans usage du monde et sa timidité aggravait un bégaiement naturel. Elle jugea fuyant cet homme « à l'âme vague, diverse, éparse (2) ». Elle, qui était franche jusqu'à la brutalité, s'accommodait mal des manières doucereuses, des compliments excessifs et d'une politesse où elle croyait voir de l'obséquiosité. Elle le traita d'abord sans bienveillance et même assez rudement.

*
* *

Mme Arman de Caillavet alla, en 1886, faire un séjour chez Mme Aubernon, à Trouville. Elle écrivit à son fils, alors à Capian :

J'ai reculé tant que j'ai pu mon séjour à Trouville, mais je ne puis m'y soustraire tout à fait. Je suis ravie de voir ton enthousiasme persister à la suite d'un séjour qui sera bientôt d'une semaine, cela

(1) Son frère, gendre d'Alexandre Dumas. Il avait une propriété à Braquemont, près de Puys, où Dumas passait l'été.

(2) *Monsieur Bergeret à Paris.*

me console un peu de tout l'ennui et des charges si lourdes que cette propriété m'a causés et me causera peut-être encore.

Et la littérature et la belle prose française, que deviennent-elles au milieu de tout cela? Non que la nature et la solitude ne soient souvent une source d'inspirations et des plus fécondes même, mais pour des natures plus rêveuses et plus portées au sentiment que toi.

Il est beaucoup question ici d'un livre intitulé : *la France juive* (1), sorte de pamphlet sur tous les juifs connus. L'histoire de M... et de J... y est relatée au milieu de beaucoup d'autres. Cela t'amusera.

Adieu, mon cher petit, amuse-toi de ton mieux et n'oublie pas trop Molière en t'appliquant à apprendre le patois.

L. A. C.

Mon séjour chez « la veuve » (2) va se trouver fort écourté. Je pars pour Trouville jeudi ; si donc tu ne me réponds pas par retour du courrier, adresse ta lettre : « au manoir de la Cour-Brûlée », par Trouville, Calvados. J'y resterai huit à dix jours et ensuite j'aurai peut-être une proposition à te faire. Nous en parlerons un autre jour.

Il paraît que Maurice a été consulter Cassagnac au sujet de son duel et que celui-ci lui a conseillé de se tenir coi.

France prépare un feuilleton sur *la France juive.* J'espère qu'il en tirera quelque chose de bien. Adieu, mon cher petit, et à bientôt cette fois. Tâche de te faire à l'horrible pensée du retour.

L. A. C.

Quelle est donc la Bordelaise à laquelle j'ai l'honneur de fournir des bas de soie et des gants?

Revenue à Paris, elle écrivit à son fils :

Te voilà tout à fait pastoral, et si tu faisais des vers, je pourrais rêver à de futures bucoliques. Je suis toujours déroutée devant ton

(1) « Le moment où *la France juive* a fait du « pétard » n'est pas celui où elle a paru. Drumont écrivait périodiquement cette phrase (ou à peu près). *La France juive* est restée deux ans enfermée dans les caves de l'éditeur sans se vendre. Enfin, un beau jour, un article dans un journal (je ne sais plus lequel... pas *le Gaulois* à coup sûr) la fit remonter au grand jour. Ce fut un procès fabuleux, qui fut marqué tout de suite par le fameux duel Drumont-Arthur Meyer, où Meyer prit l'épée de Drumont dans sa main gauche. Je retrouve une petite plaquette de Gyp, avec des dessins de Gorguet, qui avait comme titre ce mauvais « à peu près » : *Une gauche célèbre* (pour une cause célèbre !) » (*Extrait d'une lettre de Mme la comtesse de Martel.*)

(2) Surnom que quelques amis de Mme Aubernon lui avaient donné, quoiqu'elle ne fût que séparée de son mari.

enthousiasme et je ne comprends rien à ta haine contre Paris. On dirait, à lire ta lettre, que tu habites quelque cloaque, quelque coin sombre où jamais ne pénètre ni lumière ni soleil, où la vie t'apparaît si amère qu'il te faut à toute force sortir de toi.

Mon petit, je trouve que tu ne proportionnes ni tes sentiments, ni tes expressions. Je te fais une querelle à la fois morale et littéraire. A parler des choses avec cette exagération, on perd à la fois le sens sérieux de la vie et le goût, et le tact dans l'analyse ; on tourne à la rhétorique et à l'injustice. Et, pour ma part, je suis avec les mesurés et les sobres contre les exaltés et les lyriques ; je préfère, et toi aussi je crois, le style de Voltaire à celui de Rousseau. Tout ceci n'est pas pour diminuer le plaisir très vif que te cause le séjour de la campagne, mais je voudrais que ce plaisir ne soit pas fait de désespérance et qu'il n'y eût pas d'invectives dans ton enthousiasme. Bon papa, auquel j'ai raconté ta lettre, m'a dit : « Gaston a des goûts paysans. » Ceci est aussi faux que possible ; tu as, au contraire, des goûts très cultivés, artistiques et littéraires. C'est pourquoi tu m'agaces un peu en méconnaissant si complètement ce que Paris offre de ressources en ce genre... Enfin, tu es un enfant exagéré, comme tous les enfants, et ce que je t'en dis est surtout pour te mettre en garde contre ces façons absolues de trancher les choses qui ne sont pas d'un esprit pénétrant et délicat.

Et sur ce, amuse-toi tant que tu pourras et ne t'attriste pas tant de revenir.

L...

Mme Arman de Caillavet invita, en septembre 1887, Anatole France, avec sa femme et sa fille, à venir la voir en Gironde. Cependant, elle parlait encore de lui avec hauteur. A son fils, qui l'avait précédée à Capian, elle mandait :

Ton lever de soleil est bien ; il y a quelques images heureuses et les effets sont bien amenés. C'est du Chateaubriand. Cela ne plairait sans doute pas en pays universitaire. Les Anatole sont venus avant-hier soir ; je leur ai rendu leur visite hier et ils se sont annoncés pour tout à l'heure. Mais je ne les ai pas invités. Nous aurons le temps d'en jouir là-bas.

Commence à installer les pièces et à placer les assiettes aux murs de la salle à manger, ce sera plus gai pour l'arrivée.

Adieu, mon cher petit, je souhaite que tu te plaises là-bas et que les plaisirs de Dinard ne fassent pas tort à la vie très champêtre de notre pauvre Capian.

Fais des rêves d'avenir pour te distraire et tâche de les faire les plus beaux possible. Il sera toujours temps d'en rabattre.

Mon cher Gaston,

Il se pourrait que nous n'arrivions pas avant la fin de la semaine.

J'ai vu les Anatole samedi soir, lui toujours tremblant et balbutiant devant son impérieuse épouse. Il avait combiné un petit projet de départ qu'elle a aussitôt démoli. Je les laisserai partir de leur côté. Je suppose qu'ils sont dans les transes, car, depuis lors, je ne leur ai pas donné signe de vie.

Ton père a rencontré Brochard ce matin. Il part ce soir pour la Bretagne.

Fais garnir les jardinières du salon, ainsi que les petites hottes. Occupe-toi aussi de l'état des lampes.

Adieu, mon cher Gaston, continue à goûter là-bas les mêmes joies. J'ai besoin de ton enthousiasme pour me consoler des déboires qui ne manquent pas.

Mon cher Gaston,

Ton désespoir au sujet de la vente de Capian est un peu prématuré. D'abord, je crois qu'il y manquera l'essentiel, c'est-à-dire un acheteur ; ensuite je ne veux pas mettre le désespoir dans ta vie, et si ton bonheur ici-bas est attaché à cette propriété, je la garderai. Je souhaite seulement que cette passion juvénile soit durable et que, le désanchantement venu, tu ne regrettes pas quelque jour ce mauvais placement. Car, pour l'heure, le placement est exécrable, il n'y a pas à se le dissimuler.

Pas de nouvelles de France. Je partirai lundi ou mardi.

Adieu, mon cher petit. Je t'embrasse de cœur.

L. A. C.

Nous partirons dimanche, bon papa et moi ; mais, avant nous, tu auras vu arriver les Anatole, qui s'en vont par le train de l'État, et ton père, qui les rejoint à Bordeaux dimanche matin.

Voici un temps magnifique, qui nous permettra de courir le pays. Je me propose, pour les promenades, d'occuper avec toi la petite voiture ; nous laisserons à bon papa et aux France les grands véhicules.

L. A. C.

Mais Gaston se rendit en Espagne avec un ami, sans attendre sa mère ni les invités. Elle lui écrivit :

La cravate et les gants sont partis hier ; peut-être n'en fallait-il pas autant puisque « les Espagnoles sont peu farouches » ; mais, enfin, on ne risque rien d'avoir quelques armes de trop.

Nous partons demain, bon papa et moi ; ton père s'en est allé hier ; les Anatole suivront de près.

Quelques jours après, elle l'informe de la déception que lui cause le ménage France :

Les France sont arrivés lundi soir, elle, fort rébarbative, lui très occupé de deux articles qu'il a promis pour cette semaine ; de sorte que, jusqu'ici, l'agrément est mince.

Comme nous étions sans chevaux et qu'on avait quelque peine à s'en procurer, bon papa s'est décidé à faire venir les siens et Alba a fait son entrée solennelle dans la cour tout à l'heure.

Nous pourrons bientôt promener Valérie (1) dans le pays ; mais tu manques pour dire de temps en temps son fait à cette triomphatrice.

*
* *

En août 1888, Mme A. de Caillavet faisait une cure à Saint-Gervais et écrivait presque chaque jour à son fils, pour qui sa sollicitude ne se démentait pas :

La liste du concours général parue dans les journaux me cause un sérieux agacement. Tu auras vu que Trarieux a un premier accessit. Tu restes donc tout seul dans ton déshonneur, seul veux-je dire parmi ceux qui devraient faire mieux. Je suis au regret de troubler l'agrément de ton séjour par ces considérations, mais, outre que le sujet me tient fort à cœur, je te dirai que je ne suis pas épargnée non plus. Ton père m'accuse d'être en grande partie la cause de cet échec. Peut-être a-t-il raison. Peut-être t'ai-je laissé te dissiper trop longtemps. La comédie m'a été jetée à la tête.

(1) M. et Mme Anatole France. Mme France s'appelait Valérie. « ... Mme France était ravissante à vingt-deux ans. Elle avait tout à fait l'air d'être la fille de France. Ensuite, elle a beaucoup grossi et ses dents se sont complètement déplacées... Ses pieds et ses mains étaient des merveilles, sa peau admirable. Elle était d'un blond très rare. » (*Extrait d'une lettre de Mme la comtesse de Martel.*)

Gaston aimait déjà écrire et jouer de petites pièces. Sa mère l'y encourageait.

Mon cher Gaston,

J'ai partagé ta déconvenue à vingt-quatre heures d'intervalle. Cette année, la dernière de tes études, j'espérais une petite consécration qui prouve que tu n'es pas perdu dans la foule des élèves médiocres.

Tu m'avais dit même avoir mieux fait qu'Halévy et quand je vois que lui et Brunschwig enlèvent les deux premiers prix et que tu n'es même pas nommé à leur suite, j'en éprouve plus que du dépit, je suis tentée de m'attribuer quelque responsabilité dans cet échec. J'ai encouragé ta mondanité. Je t'ai aidé à choisir des habits gris perle, je t'ai laissé aller au courant qui t'emportait au lieu de réagir comme je le faisais quand tu étais plus jeune. Je sais bien que ma tâche n'aurait pas été facile, du moins devais-je la tenter. Enfin, le passé est le passé, n'y revenons plus.

Si les bonnes résolutions dans lesquelles tu parais être persistent, tu peux rattraper tout ce qui te manque. Seulement tu es léger, mon petit, très léger, et ce que tu me dis maintenant sous l'empire d'un désappointement ne persistera peut-être pas et tu trouveras que le but suprême de la vie est de cotillonner avec une orchidée à la boutonnière.

Je t'avais élevé avec le respect et l'admiration des choses de l'esprit, mais cette année tu m'as échappé, je l'ai bien senti. Tu m'as dit qu'il te fallait des plaisirs et je t'ai laissé dire ; et maintenant nous nous apercevons avec douleur que, sur cette pente, tu en arriverais à ne plus être qu'un de ces jeunes oisifs qui arpentent le matin l'avenue des Poteaux. Et il faut absolument que tu sois mieux que cela.

Je crains que le goût de la lecture que tu avais autrefois ne t'ait passé aussi. Je t'en prie, réfléchis-y...

L...

Merci de ta lettre, elle m'est arrivée hier au soir. Je te félicite de trouver le temps de m'écrire au milieu des attraits de tout genre qui te sollicitent et cependant je vais te chercher une querelle tout de suite. Te voilà sorti du lycée, tu n'as plus d'autre direction que celle que je vais essayer de te donner ; avec la grande liberté dont tu as toujours joui ma voix risque fort d'être emportée par le vent. Enfin j'essaierai toujours de la faire entendre.

D'abord tu écris trop mal, tes lettres s'en vont à la débandade,

à tout hasard, comme des bêtes débridées. Il faut absolument que tu mettes un peu plus de fermeté et de tenue dans ton écriture. Je t'assure que je prendrais mauvaise idée de quelqu'un dont je verrais ce spécimen. Je ne prétends pas que les écritures soient un critérium certain, mais la tienne marque une absence de mesure et de possession de soi qui sont inquiétantes. En outre elle n'est pas de ton âge, mais d'un médiocre élève de quatrième.

Deuxième querelle : ne cherche pas à pasticher Victor Hugo, cela pourrait te porter malheur. Et puis, même chez ce grand poète, les rois ne doivent pas coucher dans leurs manteaux. A moins d'être des rois de Bohême, ils ont habituellement des chemises de nuit.

Tu vas me trouver bien maussade, mon petit, et bien renfrognée, mais cela tient à ce que je suis prise de remords à ton endroit ; je t'ai laissé trop à toi-même, je n'ai pas tiré de toi tout ce que j'aurais pu. Heureusement rien n'est perdu encore. Mais, je t'en prie, tâche d'aimer les lettres.

L. A. C.

Mon cher Gaston,

Je ne t'ai pas adressé « quatre pages de reproches sur grand papier » ; je t'ai dit mes réflexions et mes impressions, mais tu restes encore un écolier et tu prends cela pour un « poêle ». On a beau être résigné on est déçu tout de même et les succès de ceux avec lesquels tu as pu te mesurer tout l'hiver augmentent mes regrets. Loin de te dire que tu es irrémédiablement condamné, je suis surprise de voir que le succès t'échappe et je l'attribue à des défauts, d'un ordre secondaire, mais à des défauts persistants, puisque les échecs se renouvellent.

Ce que je te reproche aussi, c'est de prendre trop vite et avec trop d'aisance, peut-être, ton parti des choses. Il ne sert à rien, sans doute, de se désoler sur les faits accomplis et la philosophie elle-même enseigne la résignation, mais il ne faudrait pas non plus, je crois, que les impressions fussent si fugitives que l'on n'en gardât nulle trace. De cette façon, tous les enseignements de la vie sont perdus ; jamais l'on ne s'améliore et on ne progresse.

Tu vois, je profite de l'éloignement où nous sommes pour prendre avec toi des allures de pédagogue et pour te glisser le fruit modeste de mes réflexions, car dans la vie habituelle et quand nous sommes ensemble, c'est bien plutôt moi qui suis l'élève et qui subis les remontrances. Et de nous deux, tu es assurément le plus intéressant, car, bien ou mal, j'ai fait plus de la moitié de mon chemin dans la vie, et toi, presque tout te reste à faire. Et je voudrais pour cela

te voir armé et bien armé et paré aussi. L'esprit est une chose que l'on doit orner et embellir sans cesse ; le tien, jusqu'ici, n'a guère reçu que le nécessaire ; il est habillé d'un honnête complet, fort propre et convenable, mais je lui voudrais une tenue plus recherchée, plus d'élégance et plus de raffinement.

. . . .

J'en étais restée là ce tantôt et voici que le courrier m'apporte une nouvelle lettre de toi.

Je maintiens mon dire : je n'aime pas le roi qui dort dans son manteau, que Taine ou tout autre l'ait écrit.

LÉONTINE.

Le beau temps a été long à nous arriver ; enfin, depuis hier le soleil a fait mine d'entrer dans notre gorge et on ne voit plus guère que quelques lambeaux de nuages qui s'attardent sur les montagnes, par entêtement.

Depuis deux jours Saint-Gervais est devenu presque brillant ; les arrivées sont nombreuses ; la seconde table est aux deux tiers garnie et, ce matin, j'ai vu poindre une blonde savamment teinte, avec un face à main et une élégance ultra-parisienne. Elle est accompagnée d'un monsieur brun qui pourrait bien n'être que son admirateur.

Le pauvre « Bavard » a été de drames en drames. Tandis qu'il expédiait ses aiglons à Paris et qu'il attendait la guérison de sa femme pour s'en aller en Italie par des chemins étonnants, il a appris par une dépêche que le feu avait pris chez lui. Tous deux sont partis précipitamment hier ; la pauvre femme était à peine transportable. Épilogue : hier soir le « Coiffeur » glissait furtivement une photographie dans son portefeuille : c'était le portrait de la femme du « Bavard ».

Le salon de danse est fort animé le soir ; il est arrivé plusieurs jeunes gens et le beau N... n'est plus le coq du village. Ce serait d'ailleurs un coq bien endommagé, car il est revenu bredouille mais non indemne, sans gloire, mais non sans cicatrices.

J'ai lu dans le *Figaro* de dimanche l'annonce de la représentation de l'hiver prochain à la rue Dumont-d'Urville (1). J'espère que la publicité est faite à temps et qu'on aura tout loisir de prendre ses places.

T'arrive-t-il, au milieu de tes ébats, de lire un livre? Songe que tu n'es plus un écolier en vacances, que les habitudes que tu vas prendre seront les habitudes de toute ta vie et que je ne me résignerai

(1) Chez sa belle-sœur, Colette Lippman, fille d'Alexandre Dumas.

pas à avoir en toi une sorte de réduction d'Anglais coureur de sports, de plaisirs nautiques et de tennis. C'est très gentil toute cette vie sportive, mais il faut absolument autre chose à côté, si l'on ne veut pas être simplement des muscles et un estomac.

L. A. C.

Depuis hier une calamité est tombée sur Saint-Gervais. Cela s'est fait vers six heures et alors que rien ne le faisait prévoir : Mme Beulé est arrivée à Saint-Gervais ! Et depuis qu'elle est ici, adieu mon repos, adieu ma liberté, adieu mon goût de solitude.

Comme une araignée, elle est postée dans un coin de la cour et toutes les pauvres mouches se viennent prendre dans sa toile. Quand je sors, elle sort avec moi ; quand je me réfugie dans un coin, elle m'y suit ; quand je me retire dans ma chambre, elle me regarde avec stupeur et colère. Je suis consternée.

L. A. C.

Je ne sais pas si cette lettre te parviendra encore à Puys. Ton père est arrivé hier soir. Nous avions tellement pioché cette arrivée que nous l'avons ratée. Il repartira mercredi et j'ignore s'il pourra t'envoyer à temps la boîte de Boissier. Enfin, si elle arrive après ton départ, il n'y a pas grand mal, si ce n'est que tu ne pourras pas manger les bonbons.

Saint-Gervais est maintenant tout plein de scandales et de potins de toutes sortes. Je te les raconterai un autre jour, si je ne les ai pas oubliés.

Mme Beulé continue à me persécuter. Je lui ai heureusement trouvé un partenaire aux échecs et plusieurs au whist, mais il lui reste encore des heures disponibles.

Je suis charmée de te voir t'amuser. Quoiqu' « il me soit dur en effet de ne plus te voir de professeurs et de leçons », je suis d'avis, en somme, qu'il faut vivre selon ses goûts et qu'il serait par trop niais de se désoler parce qu'un prunier ne produit pas de pommes. Je tâcherai de te développer le mieux que je pourrai, mais ce sera toujours dans la direction que tu auras choisie.

L...

Lettres à Gaston soldat.

En 1889, Gaston de Caillavet faisait son « volontariat » à Versailles. Dès le premier jour, sa mère lui adresse ce billet :

Mon cher petit,

Je te remercie de ton petit mot, mais il est écrit avant l'épreuve et ne me rassure qu'à demi. C'est le second bulletin que j'attends avec impatience, c'est le récit de cette première nuit, le coucher, le lever matinal, enfin l'apprentissage de cette dure vie qu'il te va falloir mener. Mais je ne veux pas amollir ton courage et je prendrai modèle sur les mères de l'histoire romaine.

Ton père vient de t'envoyer le journal. Il est maintenant d'un zèle sans égal pour toi et me reprochait de ne pas t'avoir encore écrit.

Adieu, mon petit, je pense sans cesse à toi et tâche de me figurer toutes les choses que tu es en train de faire et qui m'apparaissent presque comme les travaux d'Hercule.

Je t'embrasse de tout cœur et te souhaite force, courage et gaîté.

L...

Mon pauvre petit malheureux,

Je pense à toi avec grande compassion, car tu dois avoir bien froid dans cette cité ouverte à tous les vents, à manier le fer et l'acier. J'espérais que cette épreuve te serait épargnée et j'espère maintenant qu'elle ne se prolongera pas ; peut-être n'est-ce point un mal que tu l'aies traversée. On ne jouit des douceurs de la vie que lorsqu'on en a connu les cruautés et l'on est plus compatissant aux souffrances des autres quand on a souffert soi-même.

Tu vois, je te fais de la belle morale, assise au coin de mon feu. Tout à l'heure je lisais saint Augustin, qui est devenu un grand saint après avoir été un pécheur et un professeur de rhétorique, ce qui, paraît-il, n'est pas incompatible.

L...

Dans toutes les circonstances où sa tendresse pouvait le réconforter, elle montrait une ingéniosité délicate. Pendant cette année de service militaire qu'il subissait sans entrain, elle lui adressa chaque jour un mot pour le distraire, pour lui donner du courage, pour ranimer sa gaieté. Une ou deux fois par semaine elle allait dîner avec lui dans un petit res-

taurant proche de la caserne. Il supportait mal la discipline, mais ses chefs et ses camarades supportaient plus mal encore ses espiègleries. Cela amenait des conflits et des punitions :

Qu'y a-t-il encore, malheureux enfant, est-ce une nouvelle punition ou la suite du malheureux coup de brosse?

Mon Dieu, mon Dieu, mon petit, que tu es peu débrouillard. J'espère que tu pourras venir samedi soir. Lepelletier m'a dit que son cousin t'avait recommandé à ton capitaine; mais plus on recommande et plus tu es puni!

Au revoir, mon petit, j'espère que tu n'es plus plongé dans le désespoir. Les consignes, c'est comme le choléra, ça s'attrape quand on en a peur.

. . . .

J'ai fait *sa* connaissance hier au soir! Il m'a saluée, il m'a parlé, il viendra dîner le 30. Sa figure est agréable, mais son parler est commun et son allure lourde.

L...

« Il » c'est Boulanger, à l'apogée de ses succès (1). Les petites madames prédisent qu'il va faire de grandes choses et, en attendant, se le disputent. Il est invité, fêté, adulé. Mme Arman de Caillavet, peu éblouie par tout ce bruit et tout cet encens, reste froide et lucide et juge le général sans subir le moins du monde l'influence de ceux qui voient en lui un grand politique et un prochain dictateur. Elle se moquait de France, qui le prenait au sérieux et qui « arborait l'œillet rouge (2) ».

M. Jacques Roujon nous raconte « qu'on le vit même à une certaine heure prendre l'allure dégagée d'un homme à qui on avait laissé entrevoir un portefeuille. France, ministre de l'Instruction publique! Le triomphe du boulangisme nous aurait peut-être valu cela (3) »...

Cependant, si Mme Arman ne cède pas à l'engouement, elle céda à la curiosité. Elle voulut aussi que le général vînt chez elle. Elle désira l'étudier tranquillement dans l'intimité, ce qu'elle ne pouvait pas faire dans les fêtes où elle le rencontrait.

(1) Boulanger était assez vain de sa personne et manquait d'éducation. Il avait de très jolies mains. Au cours d'un dîner, la vieille Mme d'E.... lui en fit compliment. « Ah! s'écria le général, si vous voyiez mes pieds! »

(2) Signe de ralliement des boulangistes.

(3) Jacques Roujon : *la Vie et les opinions d'Anatole France.*

Mon cher Gaston,

Le fatalisme a du bon ; il inspire de la résignation et peut-être ne nuit-il pas à l'activité, car Napoléon était fataliste. C'est une façon de concevoir qui convient aux brutes et aux grands hommes et vraiment je ne puis te classer parmi les premiers.

Nous avons ce soir un dîner Leconte de Lisle agrémenté de Houssaye et de Laffite, qui me paraît quelque peu incohérent, mais parfois l'harmonie jaillit de la confusion.

On est toujours sans nouvelles de Boulanger, sauf la carte en lettres gigantesques où il a écrit ses remerciements.

L. A. C.

Je reçois ton petit mot ; excuse-moi si je ne viens pas, je suis très fatiguée.

J'ai aussi une soirée, mais je ne sais pas si j'irai. C'est chez Mme de la V... On dit que Boulanger y sera. Ce serait peut-être une façon de tirer au clair cette question du dîner qui est encore dans le bleu.

Le festin, hier soir, a été assez tumultueux. Laffite a bavardé comme une pie. Leconte de Lisle rageait, Houssaye était plein d'élégance.

Adieu, mon petit, je suis toute chagrine de ne pas aller te voir.

L. A. C.

Le général m'a écrit deux pages d'un style sans légèreté pour me dire qu'il acceptait pour le 20. Il m'appelle : « *Chère* madame ! » Après cela la lettre est peut-être d'un secrétaire.

Hier dîner intime et sans grand éclat.

L'élection de Boulanger reste toujours aussi controversée et incertaine, mais il paraît que les colleurs sont pour lui ; aussi ne voit-on guère que ses affiches.

Je t'embrasse de cœur. L. A. C.

Mon cher Gaston,

Je suis vraiment navrée de te voir à ce point victime de la politique. Le succès retentissant du général est au prix de l'emprisonnement de bien des pauvres diables de casernés. Il est vrai que son insuccès en eût fait de même.

Mercredi il y aura Pailleron, les Hérédia, les Muncacsy, Andrieux, un dîner assez intéressant. Mercredi en huit Renan, Bardoux, etc., et le 20 Lui !

Il faudra absolument que l'on t'obtienne une permission.

L. A. C.

... Nous avons eu hier au soir un Pailleron fort aimable et en verve. Cernuschi a manqué ainsi que Lepelletier. Et les truffes se morfondaient ! Je lui ai écrit ce matin pour lui parler de son neveu.

Décidément, nous aurons Boulanger, c'est pour le 30. Tout le monde veut en être ; Pailleron a demandé une place. Seulement, je l'avoue, je redoute les articles des journaux.

L. A. C.

Enfin, ce fameux dîner a lieu, et Mme Arman peut causer avec le général. Voilà ses impressions :

Mon pauvre petit,

Je suis vraiment affligée de te voir ainsi la victime des sottises et des agitations de la politique. Je t'attendais tout à fait hier au soir et ma déception a été grande de ne pas te voir arriver. Parce qu'on craint les ébats de quelques voyous, on consigne des malheureux auxquels on ravit leur pauvre congé. Je me demande si les gouvernements ont toujours été aussi bêtes ou si c'étaient les gouvernés qui étaient plus aveugles. D'ailleurs, si tu veux mon sentiment sur le général, je te dirai qu'il me fait douter de l'histoire et que je me demande si toutes les grandes figures qui, de loin, nous paraissent si imposantes, ne sont pas faites d'un panache, d'un plumet ou de l'engouement populaire.

Il paraît que les propos que j'ai tenus pendant le dîner ont scandalisé par leur hardiesse et que l'on s'est demandé même si je ne perdais pas le bon sens.

La soirée m'a paru assez brillante. Mlle B... est venue couronnée de violettes et, comme elle s'est avisée de me parler de toi, je lui ai dit tes regrets de n'avoir pu l'attendre.

M... pense qu'il a été l'objet de l'attention flatteuse et prolongée de Boulanger, qui compte sur lui pour ses prochaines listes électorales ; mais ses engagements antérieurs avec l'opportunisme, représenté par le préfet H..., rendent sa situation délicate. Enfin, il avisera, de façon à ne désoler aucun parti.

Je crains de t'avoir envoyé des livres un peu sérieux pour charmer les ennuis de ta garnison.

L...

Mme Arman de Caillavet, ayant de l'homme et de son parti une opinion si juste, ne fut pas surprise lorsque se produisit une série d'événements inopinés : refus du général de marcher sur l'Élysée le soir où, de la rue Royale, les

passants pouvaient voir et deviner ce qui se passait entre lui et ses partisans à l'entresol du restaurant Durand, dans l'un des salons brillamment éclairés ; habileté de Constans, ministre de l'Intérieur, qui, ayant fait annoncer bruyamment l'imminente arrestation de Boulanger, lui laissa le temps et les moyens de s'enfuir, n'ignorant pas qu'en prison il soulèverait une pitié enthousiaste, tandis qu'en exil, il n'inspirerait que le mépris.

La fugue de Boulanger est diversement interprétée, mais, quoique, au premier abord, son action ne fasse peut-être pas grande figure, je crois qu'il était plus habile de se dérober à la fureur d'ennemis déchaînés.

C'est un renard et point un lion. La grandeur d'âme ne convient plus que dans les pièces en cinq actes ; dans la vie, et notamment dans la politique, elle n'est qu'une duperie. Dorénavant, on cherchera les héros dans l'histoire ancienne. La société se divise en malins et non malins et les uns se moquent des autres.

L. A. C.

. . . .

... Aujourd'hui 5 mai nous ne célébrons par aucune manifestation extérieure l'auguste anniversaire ; la maison n'est pas pavoisée et toute l'avenue Hoche sait à présent que nous ne sommes plus les amis du pouvoir, que notre cœur est avec l'autre au delà du détroit !

L...

Mon cher Gaston,

Rien de particulier ici. Ton père est revenu mercredi soir pour se mettre à table. Coquelin a été très drôle. Mercredi en huit j'aurai John Lemoine avec Bardoux et ensuite un dîner Ollivier-Laguerre.

Je suis chargée par une dame de proposer une maison à Londres au général. Tu vois, je deviens un des agents du parti, mais sois tranquille, je ne m'emballe pas et ils restent pour moi à l'état de curiosité.

J'ai visité mardi l'Exposition ; c'est de l'hispano-américain, c'est rutilant, c'est brillant, c'est incandescent, c'est à la fois camelote et barbare. Mais il est certain que ceux qui sont venus des îles lointaines, que Sumatra, Java en remporteront un souvenir d'éblouissement. Et c'est peut-être pour eux que l'Exposition est faite ; nous autres, sceptiques et blasés, nous désespérerions tous les efforts.

... Paris devient insupportable. C'est une invasion de tous les

barbares ; on en est déjà aux verroteries et aux plumes bariolées ; bientôt nous verrons les peaux de bêtes. Et la Tour Eiffel continue à se dresser dans son arrogance stupide. Et il y a au-dessous des badauds qui l'admirent. Je voudrais qu'elle tombât pour les écraser, ce serait tout bénéfice.

Adieu, mon petit, écris-moi et dis-moi si tu n'as besoin de rien, dis-moi ce qu'il te faut ; de toute façon, tu sais que je suis désireuse de t'apporter tous les adoucissements, puisque je suis responsable de ton existence.

Je t'embrasse de cœur et te souhaite de garder ta gaieté et ta bonne humeur.

L...

Gaston quitta Versailles pour faire « les petites manœuvres de campagne » du printemps, qui entraînaient les jeunes soldats et les préparaient aux « grandes manœuvres » de septembre. Le temps était détestable ; le jeune soldat se plaignit de l'humidité, qui lui donnait des rhumatismes. Toujours empressée à adoucir ses peines ou son ennui, sa mère lui offre d'aller le voir :

Je tâcherai d'aller à Chartres ; je connais la cathédrale, mais ce sont souvent les choses que l'on connaît que l'on aime le mieux revoir. La preuve en est que nous nous connaissons fort et que nous tenons à nous retrouver.

Le tableau que tu me fais de la vie sous la tente est lamentable ; j'espère que ton pessimisme en force les tons, car, à lire ta description, on se prend à songer à Job et à son fumier.

Nous n'avons pas eu hier au soir Laguerre, que je pensais réunir à Ollivier. Il m'a adressé le matin une dépêche de Londres où il était retenu. C'est une combinaison à recommencer. Le pauvre Ollivier aurait grande envie de se mettre à la remorque du parti, mais il est bien lourd à remorquer et je doute qu'on s'en charge.

Je vais encore à l'Exposition tout à l'heure, ce sera ma quatrième visite. Je ne suis pas encore au degré d'enthousiasme qu'il convient d'éprouver en face de cette merveille du génie français. Dans la Galerie des Machines, il faut tomber en pâmoison. Le jeune Hervieu m'a soutenu que la Tour Eiffel était un admirable objet d'art ! L'Amérique nous a conquis et il n'y a qu'à se résigner. Heureusement elle nous envoie de jolies filles et c'est sur elles qu'il faudra se venger. Je te donne de mauvais conseils ; aussi je m'arrête en t'embrassant de cœur.

L...

Gaston s'effare un peu à l'idée de voir arriver sa mère au milieu d'un camp. Il redoutait les méprises et les plaisanteries des soldats devant cette femme élégante, qui avait l'air très jeune. Il lui écrivit de renoncer à son projet. Les prétextes qu'il lui donna furent évidemment mauvais, car elle insiste gentiment.

Il me semble impossible que je ne puisse te voir à une étape ; les soins à donner aux chevaux ne peuvent t'absorber assez complètement pour ne pas te laisser un instant et je ne puis croire que des canonniers voyagent comme le personnel d'un harem, caché à tous les étrangers. Avise-moi donc tout de suite, soit par lettre, soit par dépêche, de l'endroit où je pourrai te rejoindre ; le plus tôt sera le mieux, car j'aurai ainsi moins de chemin à faire.

Adieu, mon petit ; j'attends un mot de toi pour m'éclairer sur tes traces.

Gaston céda. Elle alla le voir à Nevers, et la visite se passa sans incident. Elle le réconforta, lui donna quelques remèdes pour ses douleurs et revint, le laissant dans un meilleur état d'esprit et de santé. D'ailleurs, les « petites manœuvres » allaient finir.

Les temps approchent, comme il est dit dans l'Évangile, et tout a une fin, même nos ennuis. Je suis très heureuse de te savoir des préoccupations littéraires et je suis de ton avis sur le style de Voltaire. C'est un bon style, peut-être le meilleur de tous. Il est vrai qu'il lui manque la couleur, mais aujourd'hui on en abuse à tel point que j'aime la sobriété, la sécheresse, le nu et le gris, pourvu qu'il soit irréprochable.

Je ne sais où tu as trouvé que mon style ressemble à celui de France ; je ne puis m'en fâcher, mais je n'y vois nul rapport. J'écrivais comme j'écris, bien avant de connaître l'auteur de *Paphnuce.*

Gaston avait repris la vie monotone de la caserne. Il n'avait pas de permissions aussi souvent que l'eût souhaité sa mère. Alors elle continuait à lui envoyer chaque jour des nouvelles et de petits potins mondains.

J'espérais un peu que tu aurais obtenu non de la clémence mais de l'abrutissement de X... un congé pour ce soir. Je vois qu'il n'en est rien et que Lamy et Laguerre vont se livrer, en ton absence, à leur joute politique. Je crois que le dîner sera amusant.

J'ai vu hier la baronne, retour de Vienne. Elle s'est plainte amère-

ment de son petit baron. Il paraît que son attitude avant, pendant et après la cérémonie, a été déplorable. Elle tremble de lui voir abandonner l'infortunée dont le sort est attaché au sien, pour aller rejoindre sa donzelle d'opéra. Elle se demandait même si, poussant le mépris jusqu'à l'extrême, il avait daigné consommer ce mariage pour lequel on avait allumé tant de girandoles et tressé tant de couronnes.

R... est fiancé, lui aussi. Il épouse une beauté pauvre et d'origine douteuse, ce qui ne lui constitue pas un bonheur assuré. Enfin, puisque, après tout ce que l'on en sait, il se trouve encore des gens pour se rechercher en mariage, il ne faut pas désespérer de l'humanité ; son aveuglement est heureusement irrémédiable. Grand Dieu ! si elle se mettait un jour à voir clair ! Mais il n'y a pas de danger.

Tu vois, je nourris ton pessimisme. L...

Elle ne négligeait pas ses amis. On lit, dans une de ses lettres de la même époque :

Paphnuce est terminé et remis à Brunetière, mais on ne sait pas si la *Revue* l'insérera.

C'est la *Revue des Deux Mondes* dont il s'agit ; Brunetière en était le directeur. *Paphnuce*, c'est *Thaïs*, à qui on donna bientôt ce nouveau titre. On n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que Brunetière allait faire à ce roman, car il avait refusé, peu de temps auparavant, une nouvelle de France. Nous trouvons cette mésaventure résumée dans ces deux billets de Mme Arman.

Pour ce qui est du conte, il est remis depuis plus d'une semaine à la *Revue* et je crois qu'on n'a pas encore donné de réponse. X..., qui est, paraît-il, un de ceux qui opinent dans la docte maison, a laissé entendre que l'on trouvait cela bien irréligieux. A défaut de celle-ci, la *Nouvelle Revue* insérera la chose.

... X... a échoué dans la négociation Brunetière et c'est bien fait pour moi, qui ne devais pas en charger cet imbécile.

Brunetière accepta cependant de publier le roman, mais il demanda des coupures et des changements. Cela exaspéra France. Un mot de Mme Arman nous apporte l'écho de cette exaspération :

La *Revue* va insérer *Paphnuce.* Mais [ils] ont exigé quelques suppressions, de façon à pouvoir le faire paraître en deux fois. Rabusson et Delpit ont seuls droit à davantage.

France jaloux de Rabusson et de Delpit ! Cela nous paraît aujourd'hui comique. Enfin, tout s'arrangea :

Paphnuce a paru sous le nom de *Thaïs* dans la *Revue* du 1er juillet. C'est la première partie qui est courte ; malgré les suppressions, je trouve que cela se présente très bien, mais je n'ai encore recueilli aucun avis à son sujet.

... Nous avons eu hier soir un dîner Ollivier assez intéressant. Ce sera probablement la dernière fête, après cela il n'y aura plus que quelque modeste poule au pot offerte à L... comme régal d'été.

L. A. C.

Mme Arman de Caillavet servait à Anatole France de secrétaire. Elle faisait pour lui de longues recherches dans les bibliothèques, des traductions ; elle lui « préparait » des articles et corrigeait des épreuves. Elle s'ingéniait à lui rendre service et à écarter de son travail ce qui pouvait le rendre fastidieux. Nous en trouvons maintes preuves dans leur correspondance :

Je me suis amusée à faire ces jours-ci un bout de préface pour *Adolphe*, de Benjamin Constant. La chose paraîtra sous la signature d'Anatole, à qui on l'avait commandée. Je veux laisser mûrir mon talent avant de me risquer, même sous un pseudonyme. En ce moment, je jette quelques idées sur le papier pour le prochain article du *Temps* à propos du roman de Maupassant...

... Le prix Vitet vient d'être décerné à notre ami ; il est vrai qu'on l'a partagé pour en donner la moitié à Yriarte ; cela fait 3 000 francs pour chacun d'eux. Halévy et quelques autres ont trouvé ce partage injuste. Ils promettent un fauteuil à France comme dédommagement.

... Adieu, mon petit, je suis bien fâchée de ne te voir que dans si longtemps, mais, tandis que nous en parlons, le temps coule et c'est toujours ça.

L. A. C.

Elle pensait déjà à l'Académie et c'est elle qui, profitant adroitement de l'occasion, avait suggéré à Halévy l'idée de ce « dédommagement ». France, cependant, ne voulait pas encore poser sa candidature.

De Saint-Gervais, où elle alla faire sa cure annuelle, elle écrivait :

Rien de nouveau. Je me sens ici tout abrutie et comme dépaysée

je n'ai même plus d'idées ; je n'arrive pas à faire ma chronique et, cependant, je m'y applique ; mais la légèreté manque.

J'ai comme du plomb dans la tête.

L...

Mon cher Gaston,

De Saint-Gervais je n'ai rien à te dire ; j'y vis plus isolée et plus à l'écart que jamais, et cela par goût, car tout le monde y est sociable, expansif et plein d'élan. A table, j'ai pour voisin un monsieur chic ; il est du cercle de la rue Royale et porte un œillet blanc à la boutonnière. Je lui ai prêté un livre qui s'appelle *la Haute* et nous causons de sujets qui n'ont rien de transcendant. J'ai été obligée aussi de subir une ou deux dames, entre autres, la comtesse A..., dont la laideur m'exaspère, et qui dit du « japse » pour du « jaspe ». Mais, en somme, j'échappe à tout le monde et l'on me voit passer de loin comme une ombre furtive qui ne fraye pas avec les humains.

Je suis le procès de la Haute-Cour (1) et j'avoue que j'éprouve des uns et des autres un insurmontable dégoût. Il me semble qu'on est chez la portière et qu'on voit défiler tous les ragots du quartier. Il me semble que de toutes ces histoires ne se dégage qu'un immense, qu'un prodigieux ridicule. Ridicule l'accusation, ridicules les accusés, ridicules ces sénateurs qui se réunissent gravement pour entendre ces billevesées et qui ne trouvent à protester que lorsque le magistrat s'écrie : « Ce général avait dépassé l'âge des plaisirs. » Tout cela est pitoyable et je ne vois pour la France aucun avenir acceptable entre les bandes qui se la disputent. Enfin, comme nous n'y pouvons rien, pensons à autre chose. Il est vrai qu'aujourd'hui les pensées gaies ne me viennent guère ; Saint-Gervais est sous la pluie et tout y pleure, les montagnes, les sapins et les rochers. Quand il y pleut, on dirait que c'est pour l'éternité, car on n'aperçoit rien au delà de la mince bande du ciel entre la gorge. La neige est tombée cette nuit, l'humidité se glisse dans les chambres et dans les esprits.

De Biarritz, en septembre, elle lui écrivait :

Me voilà à Biarritz depuis vendredi soir, mais si tu comptes que j'ai le temps de t'écrire, c'est que tu comptes sans bon papa et sans sa folie de divertissements, et les musiques et les bals, et les stations au Casino. Bien mieux, nous y sommes logés ! Nous sommes au centre même des réjouissances, dans le temple des danses, des jeux, et des

(1) Procès du général Boulanger.

orchestres ; et la nuit, nous nous endormons au son des valses entraînantes, auxquelles, à grand'peine, j'ai fini par arracher ton grand-père. Hier, aux premières mesures de la contredanse, il s'est écrié : « Mon Dieu, que je m'amuse ! » Pauvre homme, je ne veux pas lui gâter sa joie ; je le suis, consternée, mais courageuse, et je regarde, sans broncher, défiler les couples voyants sous la lumière électrique, au son des violons.

Je n'aime ici que la mer ; mais, celle-là, je l'aime infiniment. Je passerais des heures et des heures à suivre le jeu changeant et magnifique de ses couleurs. J'ai une joie singulière à regarder le souffle de sa vie puissante aller et venir en elle, car, comme nous, elle est vivante, elle est changeante, elle est inconsciente. Et elle est belle. Malheureusement, il y a tous les baigneurs en veston blanc et en souliers jaunes qui me gâtent la plage ; il y a le déploiement des ombrelles criardes, dernières élégances madrilènes les sociétés empilées en tas comme des banquises d'huîtres ; tout cela me paraît horrible.

L...

Mon cher petit,

Voilà une lettre qui va errer un peu à l'aventure, car tu ne dois plus être à Nevers, et c'est bien le cas de dire qu'elle va courir après un soldat. Un pauvre soldat livré tour à tour à la poussière des routes et aux brumes de la Loire. Enfin, c'est la vie, il est bien rare d'être à point entre le chaud et le froid. Au moment où je t'écris, la musique du Casino sévit dans toute sa fureur et bon papa, pâmé sur le rebord de sa fenêtre, cherche à deviner, à vol d'oiseau. la valeur des minois que recouvrent tous les chapeaux qu'il voit passer. Cela lui fournit un travail d'imagination qui n'a rien que d'aimable.

Nous vivons ici sous un ciel si pur, sous un tel éclat de soleil que j'ai oublié la couleur des nuages. J'aurais quelque plaisir à en revoir un ; on se fatigue bien vite de la pureté monotone du ciel ; les nuages au moins ont une physionomie mobile et tourmentée, comme nous.

Nous avons été hier à Fontarabie. Ça n'a pas été chose facile que de hisser bon papa jusqu'à la petite rue montante, de si pittoresque allure. Elle n'est d'ailleurs plus aussi jolie qu'autrefois. On l'a nettoyée, badigeonnée. La propreté, cette barbare aux tons crus, cette ennemie des chaudes couleurs, a passé là avec ses brosses à lessiver et a déchiré le beau vêtement d'or roussi qui recouvrait tout. Les petites rues latérales gardent encore toutefois leur puanteur, leur éclat et leurs magnifiques haillons. Le clocher de l'église, qui est ravissant, m'a donné une envie folle d'aller en Espagne. Il m'a fourni

la vision de ces villes charmantes, d'une fantaisie invraisemblable et qui doivent ressembler au décor d'un immense opéra-comique. Je compte bien que nous irons ensemble quelque jour.

L...

Mon pauvre petit soldat,

Je suis navrée de voir combien tu mènes une dure vie et je me reproche mes dîners fins, mon existence douce, mon lit de plumes en songeant à ta gamelle et à ton rude coucher sur la terre. Enfin, les jours filent et quand ils sont passés ce sont encore les mauvais qui forment la vue la plus réconfortante. Ils sont comme des ennemis qu'on a couchés à terre.

J'ai été injuste pour Biarritz, c'est un séjour idéal pour ceux qui veulent s'amuser, agréable pour les vieilles gens tranquilles comme moi. Je commence même à m'habituer à la musique, c'est-à-dire à ne plus l'entendre. Quant au pays, il est enchanteur. Ce petit coin de terre semble vraiment fait pour la joie des yeux et de tous les sens. La nature y est d'une beauté charmante et tout y respire la volupté, la douceur, le plaisir. On dirait un petit monde sorti de terre et qui ignore les soucis, les misères et les charges de la vie, où tout le temps se passe à humer la brise chargée de parfums, à boire des sorbets et des limonades et à s'enivrer de la splendeur de la mer et du ciel. C'est la fête en plein air des jolies villes du Midi, mais ici la fête est d'une élégance rare, rien n'y détonne, rien ne l'attriste, les mendiants sont repoussés à plusieurs lieues à la ronde et dans les petites rues aux coquettes boutiques, on ne rencontre que des bouquetières aux paniers débordants et des petits garçons qui crient à « la fraîche » et qui vendent des bonbons au citron. Et alors on a beau avoir été récalcitrant comme moi, on se laisse gagner par cette atmosphère douce de gaîté qui court dans l'air. Je crois que tu te plairais beaucoup ici.

Adieu, mon petit, prends courage et compte les jours.

L...

Capian.

Comment, petit malheureux, il a fallu que tu y passes et que tu ajoutes un souvenir de plus à tous ceux que t'aura laissés la vie militaire ! Qu'as-tu donc fait pour mériter *in extremis* ce terrible châtiment?

Ne t'emballe pas trop au sujet de ce qui t'attend, si tu ne veux pas te préparer encore des déceptions et des dégoûts.

Envoie la lettre de Proust, cela m'amusera de la lire.

Je t'embrasse à travers les grilles de ton cachot. L...

Dernières lettres...

Plus tard, Mme Arman de Caillavet continua à encourager le travail de son fils, devenu auteur dramatique, et éprouva une joie profonde de ses succès.

Peu de temps avant de mourir, elle lui écrivait :

Je trouve ton petit mot en rentrant d'une tournée de quatre jours en auto, pendant lesquels j'ai séjourné dans le Médoc et visité Château-Montaigne. Je ne partirai pour mon plus long voyage que lundi ou mardi. Je te tiendrai au courant pour que nous puissions nous entendre. Du reste, je crois qu'en ce moment les Flers t'auraient retenu. Ne rêve pas trop cependant sur la foire de Bordeaux ; aucun marchand sérieux n'expose plus.

Je te remercie de t'intéresser à mon élucubration littéraire et te donnerai le dernier chapitre, de façon à ce que tu le remettes à Baschet à ton retour à Paris.

Tu ne me dis rien de *Décorée* (1) ni des projets du Gymnase. *Le Roi et l'Ane* (2) achèvent leurs représentations dans une apothéose. Moi-même, je marche un peu dans la traînée de ta gloire ; les couturiers et les modistes me font des réductions à cause de ta célébrité. Je sais qu'on a le tort de ne jamais jouir de ce qu'on a. Cependant, je tâche de réchauffer un peu ma vieillesse qui, sans cela, serait assez morose à tes jeunes rayons.

Elle mourut quelques jours après. Son fils ressentit un grand chagrin. Il avait conscience de tout ce qu'il lui devait.

JEANNE MAURICE POUQUET.

(1) *Le Bois sacré.*
(2) *L'Ane de Buridan.*

Finances et Dictature [1]

Cambon et Robespierre

De mémoire d'homme, jamais printemps n'avait été si beau que celui de l'an II. C'est au milieu des fleurs, par une journée de radieux soleil, que, le 20 prairial, Robespierre avait, à la « sainte montagne » du Champ-de-Mars, mis le feu au groupe de l'Athéisme. Depuis « ce jour à jamais fortuné où le peuple français tout entier s'était élevé pour rendre à l'Auteur de la Nature le seul hommage digne de Lui » (2), une sorte de torpeur panique s'était, sous le ciel pur et dans l'air étouffant, emparée de la capitale. La vertu régnait avec la terreur ; les terrasses des cabarets étaient vides, les bals désertés, et, tous les soirs, sauf le décadi, avait lieu la « salutaire » hécatombe. Le tribunal révolutionnaire envoyait chaque jour à l'échafaud trente, quarante, cinquante victimes, accusées, pour la plupart, d'avoir « dépravé les mœurs ».

Sachez que des cœurs corrompus
L'Eternel rejette l'offrande,

avaient chanté, le 20 prairial, un chœur de jeunes filles en robe blanche. Semblable à l'Éternel, Robespierre, qui se croit « mis au monde pour en devenir le régénérateur », rejette de la Salente qu'il rêve de fonder tous ceux qu'il

(1) Voir la *Revue* des 1er janvier et 1er février derniers.
(2) Discours de Robespierre, 8 thermidor an II (26 juillet 1794).

n'en juge pas dignes : « Soyons inexorables envers les méchants », a-t-il dit, et les méchants sont ceux qui n'appartiennent pas à sa faction. Il faut les écarter, les détruire. Contre eux, aucune pitié ne retient son bras. A-t-il songé, comme on l'a cru, à clore l'ère des supplices? La nécessité l'a obligé à verser chaque jour plus de sang. Pour faire triompher la Vérité, celui qui s'en tient pour « le Maître » frappera sans merci et sans trêve. Afin que soit facilitée l'épuration, il a fait voter, par la Convention servile, cette fameuse loi de Prairial qui, permettant d'atteindre les représentants du peuple, établit, comme unique règle des jugements, la conscience des jurés, supprime la défense et n'admet qu'une seule peine : la mort.

Depuis, la mort, comme la vertu, est à l'ordre du jour. « Personne ne pouvait compter sur un mois de vie en ces temps orageux (1). » Comme les poursuites par tête prennent trop de temps, sous prétexte de conspirations collectives, des fournées vont être organisées, qui amèneront, au prétoire surchargé, des lots de prévenus. Il n'y a plus d'instruction, à peine d'interrogatoire, et seulement de forme. Il suffit de comparaître : le tribunal ne juge plus, il condamne, sans quelquefois prendre la peine de vérifier l'identité de ceux qui sont amenés à sa barre.

Mais le peuple jugulé ne trouvait pas d'agrément à la Vertu, et, de la Terreur, les exhibitions journalières le lassaient. Il ne cachait plus sa répulsion pour les condamnations de plus en plus nombreuses, ni sa pitié pour les malheureux que l'on conduisait à l'échafaud. Les charrettes étaient huées sur leur passage. De la place de la Révolution, la guillotine avait dû être portée à la place Antoine, puis, sur les réclamations des habitants, plus loin encore, presque hors de Paris, à la Barrière renversée. Nombre de députés aussi auraient voulu se libérer de l'oppression et détourner le danger : « Tu veux faire guillotiner la Convention », avait dit Collot-d'Herbois à Robespierre, après la loi de Prairial, et, une semaine auparavant, à la fête de l'Être suprême, des « imprécations avaient été prononcées assez haut pour parvenir aux oreilles du sacrificateur (2) ».

Robespierre ressentait profondément les hostilités qui

(1) Baudot, *Notes historiques.*
(2) *Ibid.*

régnaient autour de lui. Il résolut de ne pas tarder à se débarrasser de ses ennemis, et, « comme tous ceux que les regards publics avaient distingués étaient, à ses yeux, des rivaux », il noua une « intrigue sournoise » contre les membres des divers comités.

Cambon, encore qu'il pût passer pour « un apôtre impur de l'athéisme », qu'il eût manqué de vigueur, au 31 mai, contre les Girondins et se fût compromis, dans le premier comité de Salut public, avec Danton, ne se croyait pas encore menacé. Absorbé par sa besogne, la sachant lourde et inaccessible, il se reposait dans la certitude de ne pouvoir être remplacé. Il savait bien que Robespierre ne l'aimait pas, le tenant pour un ennemi de l'Être suprême, de la propriété, et, partant, de la Vertu. Lui-même, comme Buzot, « avait pour cet homme à figure de chat une aversion invincible ». Aux premières séances de la Convention nationale, en 1792, Cambon avait, avec les Girondins qu'il devait laisser immoler, accusé déjà Robespierre d'aspirer à la dictature, et Robespierre, qui jamais n'oublia une offense, avait noté, sur ses tablettes, pour s'en souvenir toujours, les paroles de celui qui l'avait accusé. Quelques jours après, les deux hommes s'étaient affrontés aux Jacobins et à l'Assemblée, Cambon ayant proposé de supprimer le budget des cultes que Robespierre fit maintenir. Depuis, chaque fois qu'il s'était agi de questions religieuses, le désaccord s'était accentué, sans toutefois que ces divergences, sur un sujet aussi important, eussent empêché Robespierre et Cambon de suivre une voie commune et d'atteindre, par des moyens analogues, chacun selon ses desseins, à une suprématie véritable. Cambon s'était ainsi « arrogé une sorte de dictature financière », et, pour Robespierre, d'ambition et de valeur plus hautes, on sait que « tout lui était soumis ».

Cependant, la peur que l'Incorruptible avait de l'argent et son éducation hors du réel l'avaient, jusqu'alors, fait se désintéresser des finances. Ainsi Cambon, libre dans sa gestion, et s'y confinant, se sentait-il d'autant plus hors d'atteinte qu'il ne descendait de sa tour d'ivoire que pour soutenir le régime dont Robespierre avait formulé le dogme. Pour lui plus que pour d'autres, la Terreur était nécessaire, puisque, par les mises hors la loi et les confiscations qui en résultaient, s'accroissait le gage territorial des assignats, mais elle était légitime aussi pour empêcher les ennemis de

l'intérieur et de l'extérieur de détruire le crédit de l'État. « Pas de demi-mesures », répétait-il sans cesse à la tribune de la Convention, « il ne faut rien épargner pour conserver notre indépendance ».

S'il a pu se vanter de « n'avoir fait arrêter personne », puisque aussi bien il ne fut pas envoyé en mission et ne fit partie ni du comité de Sûreté générale, ni du deuxième comité de Salut public, il n'en reste pas moins que, pour soutenir le crédit public et s'affermir au pouvoir, il fut, non seulement l'un des complices, mais un instigateur de la politique qui déchaîna la Terreur. Ses mains, pures de concussion, restent tachées de sang. S'il ne le versa pas, il le laissa répandre. La planche de la guillotine servait de renfort à la planche aux assignats. Tout le système se tenait. La peur d'être arrêté faisait endurer les spoliations ; le papier-monnaie circulait par la violence ; la prison et la mort alimentaient le budget de l'État.

Ainsi, Cambon, n'ayant jamais laissé manquer d'argent le comité suprême, se croyait le chef incontesté des finances publiques. Mais il avait, par la création du Grand Livre et les réformes qui en découlèrent, mécontenté les rentiers que Robespierre avait toujours protégés, et dont il venait de prendre publiquement la défense. Or, Cambon ne pouvait supporter l'ingérence d'autrui, lorsqu'il s'agissait des finances, et, « pontife infaillible », Robespierre, « extrêmement sensible à toutes choses », « ne voulait que des applaudissements (1). »

Presque tous les soirs, l'Incorruptible se rendait aux Jacobins, dont il avait fait son empire. « Son langage était vague, obscur, ambigu, comme la situation. » « Quand les circonstances se développeront, disait-il, je m'expliquerai plus clairement... Maintenant, j'en dis assez pour ceux qui comprennent. » Comprenant, ceux qui se savaient le plus en péril, n'osaient plus se présenter au club. Les autres y venaient de peur que leur absence ne fût mal interprétée, et, en écoutant Robespierre, ils se demandaient s'ils n'étaient pas parmi les « tyrans », les « conspirateurs », dont il voulait « purger la Convention ».

Le 13 messidor, aguerri par le retour du fidèle Saint-Just, « l'ange exterminateur », Robespierre, pour se concilier les

(1) Charlotte de Robespierre, *Mémoires*, et *le Patriote français*, décembre 1792.

pourvoyeurs de la guillotine, prononça un discours contre « ceux qui veulent soustraire les aristocrates à la justice ». Le 21, il prenait à partie Barère, son collègue au comité de Salut public, et, quelques jours après, parlant en son nom, Couthon faisait allusion à la détresse financière, affirmant qu'il y avait « des agents de l'étranger à la Convention nationale ». Le triumvirat, sans désigner personne, n'attaquait plus seulement « les ultraterroristes qui repoussaient toute idée religieuse », mais aussi « les dépositaires de l'autorité publique ». Barère, Cambon, Carnot, Vadier n'étaient pas plus à l'abri que Tallien et Fouché. Ils n'étaient pas hommes à se laisser immoler, mais ils se sentaient sans appui suffisant à la Convention, si bien que, lorsque le 2 thermidor, à l'Assemblée, Barère avait tenté une allusion hostile à Robespierre, « personne n'osa ramasser le gant qu'il avait jeté dans l'arène (1) ».

C'est que rien ne pouvait être entrepris sans le concours de la droite. Les députés qui la composaient avaient été décimés, mais ils étaient le nombre, restant encore deux cents qui avaient voté contre la mort du roi. En vain, Fouché et Tallien, Cambon et Barère, avec la ténacité que donne le désespoir, avaient essayé de se concilier cette majorité précaire. Ils avaient été éconduits. « Têtes froides et lentes », ces hommes de la Plaine « savaient que les vaincus n'ont jamais raison contre les vainqueurs (2) » et, du reste, à Tallien et Fouché qui leur avaient, jusque-là, été hostiles et leur paraissaient méprisables, ils préféraient Robespierre, qui défendait avec eux, contre « les impies et les corrompus », « les principes de la Civilisation et de la Morale », tout de même que les droits de la propriété. « Tu sais, ou tu dois savoir, écrivait Durand Maillane à Maximilien, que, sans que je te voie, sans que je te parle, je te suis entièrement attaché. » Boissy d'Anglas le comparait poétiquement à Orphée, et tous les autres députés de la droite lui savaient gré de ménager leurs intérêts, sans compter qu'ayant acheté, pour la plupart, des biens nationaux, ils ne craignaient rien tant qu'un changement de régime, accompagné de dépossession et de représailles.

Toutefois, malgré leur timide prudence et leur crainte de

(1) Barère, *Mémoires*, t. II.
(2) Dussault, *Fragments pour servir à l'histoire de la Convention nationale.*

déplaire à l'Incorruptible, ces « crapauds du Marais », comme on les appelait, commençaient à être ébranlés par le nombre et l'iniquité des condamnations prononcées par le tribunal révolutionnaire. « Il n'était pas possible, écrira l'un d'eux, de voir tomber plus longtemps soixante ou quatre-vingts têtes par jour sans horreur. » Mais qui faisait tomber ces têtes? et, pour mettre un terme à la Terreur, ne pouvait-on compter, en dépit de son inflexible cruauté, plutôt sur « l'amant de la Vertu », que sur des hommes couverts de boue, de rapines et de sang, comme Collot et Fouché, Tallien et Fréron?

Et, tous les soirs, à quatre heures, de la Conciergerie, partait une fournée nouvelle. Le 6 thermidor, vingt-six accusés de prétendus délits contre-révolutionnaires avaient été jugés, et, le procès-verbal d'audience en fait foi, tous condamnés sans témoins. Le lendemain, septidi, tandis que le soleil déclinait, brûlant encore et éclairant tragiquement les charrettes qui avaient conduit vingt-quatre nouvelles victimes au supplice, on apprit à l'Assemblée que Robespierre viendrait sans doute prononcer à la prochaine séance le grand discours qu'il préparait depuis un mois.

Le matin du 8 thermidor, sachant que des événements graves se préparaient, des députés nombreux s'étaient rendus au pavillon de l'Unité, où, dans l'ancien théâtre du château des Tuileries, depuis plus d'un an, siégeait la Convention nationale. Tout a été changé dans la salle rectangulaire décorée dans le goût du temps. Sur les murs peints en marbre jaune veiné, se profilent les statues, « en manière de bronze », des héros antiques : Numa, Licurgue, Platon, Pithagore, Brutus. L'amphithéâtre, avec ses rangées de fauteuils en reps vert, s'étage, en forme d'ellipse, autour de la tribune, au-dessus de laquelle est le fauteuil du président, occupé ce jour-là, par Collot d'Herbois. C'est un homme robuste, au teint brun, avec une chevelure crépue et très noire, un regard soucieux et sombre. La séance s'est ouverte sur des questions sans intérêt. On a parlé des voyageurs assassinés dans une diligence, entre Vitré et Laval, d'un secours demandé par la veuve Mathon, dont le mari a été condamné à mort par un conseil militaire. Un membre faisait connaître, à ces hommes qui avaient voté l'épouvantable loi de Prairial, quelques « traits d'humanité », lorsque, tout d'un coup, les tribunes se garnirent, en même temps que péné-

traient dans l'hémicycle Lebas avec Couthon et Saint-Just...

Presque aussitôt après, dans un grand silence, Robespierre fit son entrée. Il était vêtu du même costume qu'il avait porté le jour de l'apothéose, à la proclamation de l'Être suprême. Sans tarder, il demanda la parole, et, lentement, ses notes à la main, il monte à la tribune. « Sa présence fait l'effet de la tête de Méduse (1). » On le regarde avec une sorte d'effroi. Maigre, dans son habit bleu célèbre, bien poudré, rasé de frais, il est d'une « pâleur formidable (2) », et jamais son attitude n'a été si solennelle. Toute la salle attend avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Que croire de cette âme fermée qui n'entretenait personne d'elle-même. Les masques allaient-ils tomber? les accusations devenir précises? « Tout de suite, il le prit de haut, sur un ton despotique qui commençait à lasser (3). »

« Que d'autres vous tracent les tableaux flatteurs, je viens vous dire des vérités utiles... Je vais défendre devant vous votre liberté outragée et la liberté violée. Je me défendrai aussi... »

On écoutait le tribun dans l'angoisse. Chacun s'attendait à des révélations terribles, tremblait pour sa vie. Lui ne se pressait pas ; il lisait lentement le discours dont il avait, disait-on, cherché l'inspiration dans la forêt de Montmorency, auprès de l'Ermitage qu'avait habité Jean-Jacques Rousseau.

« J'ai besoin d'épancher mon cœur. Ne croyez pas que je vienne ici intenter aucune accusation... Je viens, s'il est possible, dissiper de cruelles erreurs, je viens étouffer de terribles ferments de discorde ! »

Après avoir justifié les condamnations d'Hébert, de Ronsin, de Chabot, de Danton et assuré la Convention nationale de son « respect sans bornes », il se tourne vers ceux qui lui sont le plus hostiles et, dans son manichéisme mystique : « Je ne connais que deux partis, s'écrie-t-il, celui des bons et celui des méchants ! »

Quels sont les méchants qui vont périr? Robespierre va-t-il les désigner enfin?

« Ils m'appellent tyran ! continue-t-il; si je l'étais, ils

(1) Boucher, *Souvenirs.*
(2) Barère, *Mémoires.*
(3) Crevelier, *Lettres* (publiées dans la *Revue de Paris*, 1908).

ramperaient à mes pieds. Qui suis-je, moi qu'on accuse? un esclave de la liberté, un martyr vivant de la Révolution... Otez-moi ma conscience. Je suis le plus malheureux des hommes !... C'est ici que je dois laisser échapper la vérité. Les affaires publiques reprennent une marche perfide et alarmante... »

L'Assemblée attend dans des transes mortelles que lui soient « révélés les secrets redoutables » dont l'orateur a parlé l'avant-veille aux Jacobins. Mais lui, éludant encore, se défend maintenant d'avoir proscrit ou fait condamner ; à ceux qui l'accusent, aux fripons qui l'outragent, aux misérables qui l'ont insulté à la fête de l'Être suprême, il abandonnera sans regrets sa vie ; et donnant alors à sa vision la forme qui pouvait avoir le plus de prise sur les âmes :

« La mort n'est pas, comme on a dit, un sommeil éternel... Effacez des tombeaux cette maxime qui décourage l'innocence opprimée et insulte à la mort. Gravez-y celle-ci : « La « mort est le commencement de l'immortalité ! »

Après ces paroles sereines, introduites dans la polémique, éclatent des récriminations haineuses et implacables :

« Dans quelles mains sont aujourd'hui les finances et l'administration intérieure de la République? Dans celles de la coalition qui me poursuit !... »

Et, sans « déchirer entièrement le voile », n'osant encore ou ne voulant prononcer aucun nom, Robespierre prend un à un à parti « les tyrans ligués contre lui » : Barère, qui a eu le front de l'attaquer un jour qu'il le croyait perdu ; Carnot, dont Saint-Just est jaloux ; Cambon surtout, qui a poussé à l'abolition de toute idée religieuse, et dont les réformes menacent les fortunes moyennes.

« Un système raisonnable de finances est à créer ; celui qui règne aujourd'hui est mesquin, prodigue, tracassier, dévorant et, dans le fait, absolument indépendant de votre autorité suprême... »

Cambon n'est pas nommé, mais tout le désigne. Son économie minutieuse, les émissions multiples d'assignats qu'il a réglées, le contrôle sévère auquel il a soumis les services, l'excès obligatoire des dépenses, le système tout entier est, dans quatre mots, condamné. Et Robespierre n'en a pas fini avec l'homme qui l'a offensé naguère et qui lui résiste encore.

« La contre-révolution est dans l'administration des finances, elle porte toute sur une innovation contre-révolutionnaire sous les dehors du patriotisme. Elle a pour but de fomenter l'agiotage, de favoriser les riches créanciers, de ruiner et de désespérer les pauvres, de multiplier les mécontents, de dépouiller le peuple des biens nationaux et d'amener la ruine de la fortune publique. Quels sont les administrateurs suprêmes de nos finances? Des Brissotins, des Feuillants, des aristocrates et des fripons connus. Ce sont... »

L'orateur interrompt sa lecture ; il hésite une seconde. A-t-il deviné une réprobation dans le regard des députés confiants en leurs collègues du comité des finances? Il n'a pas le courage de lire les noms de Cambon, de Mallarmé et de Ramel, qu'il avait écrits en toutes lettres dans le manuscrit qui nous a été conservé. Il dit seulement :

« Ce sont... les compagnons et les successeurs de Chabot, de Fabre, de Julien (de Toulouse). » Et, continuant, inexorable : « Pour pallier leurs pernicieux desseins, ils se sont avisés, dans ces derniers temps, de prendre l'attache du comité de Salut public... C'est un nouveau stratagème imaginé pour multiplier les ennemis du comité... La trésorerie nationale seconde parfaitement leurs vues par le plan qu'elle a adopté de mettre des entraves à toutes les dépenses urgentes sous le prétexte d'un attachement scrupuleux aux formes... La contre-révolution est dans toutes les parties de l'économie politique. »

Et, quittant un sujet sur lequel il s'est, pour atteindre Cambon, le plus longuement appesanti, il conclut :

« Disons qu'il existe une coalition contre la liberté publique, qu'elle doit sa force à une coalition criminelle qui intrigue au sein même de la Convention... Quel est le remède à ce mal? Punir les traîtres, renouveler les bureaux du comité de Sûreté générale, épurer ce comité et le subordonner au comité de Salut public, épurer le comité de Salut public lui-même, constituer l'unité du gouvernement sous l'autorité suprême de la Convention... et écraser ainsi toutes les factions du poids de l'autorité nationale pour élever sur leurs ruines la puissance de la justice et de la liberté. »

Robespierre a fini. Il vient se rasseoir à son banc. Ses collègues, qui l'ont écouté avec stupeur, ne savent s'ils doivent murmurer ou applaudir. Sans en oser nommer

aucun, il a suspendu la menace sur la tête d'un si grand nombre d'entre eux, que chacun se peut croire en péril. « Le gouffre était ouvert », et l'on ignorait « quelle partie de la ville serait engloutie ou si la ville le serait tout entière (1) ».

L'Assemblée était « comme sous la foudre ». Le silence pesait. Il fut brisé par la voix de Lecointre qui, ennemi avoué de Robespierre, demande, à l'étonnement de tous, l'impression du discours, sans doute pour obliger ceux qui ont été le plus spécialement attaqués, à se défendre sur l'heure. Bourdon (de l'Oise), qui ne comprend pas la manœuvre de son collègue, s'oppose à cette motion qu'au contraire Barère soutient avec son habituelle duplicité. Aussi bien, Couthon s'est fait porter à la tribune : « Je demande, dit-il d'une voix triomphale, non seulement que le discours soit imprimé, mais aussi qu'il soit envoyé à toutes les communes de la République ! » On vote. La proposition de Couthon est adoptée. La partie semble perdue aux ennemis de Robespierre, quand Vadier monte à la tribune pour justifier le comité de Sûreté générale auquel il appartient. Mais Cambon s'était levé, dominant, de sa stature massive, Robespierre assis non loin de lui, impénétrable et glacé. Quel contraste entre ces deux hommes, dont l'un ou l'autre va périr !

Cambon portait, comme à l'ordinaire, les souliers « larges et hauts », le long « habit carré qui le faisait ressembler à un quaker hollandais (2) ». D'un mouvement brutal, avec de grands yeux à fleur de tête dans un ample visage convulsé, il s'élance, les poings fermés, dans l'hémicycle : « Je demande aussi la parole, dit-il ; avant d'être déshonoré, je parlerai à la France ! » La parole était à Vadier ; elle lui fut maintenue ; après un quart d'heure d'attente exaspérée, Cambon, tremblant de colère, put gagner la tribune :

« Je me présente dans la lice, dit-il, de sa voix rude, quoique je n'aie jamais formé un parti autour de moi. Je ne viens point armé d'écrits préparés de longue main... Je me contenterai de repousser une attaque dont ma conduite connue depuis le commencement de la Révolution aurait

(1) Helen Maria Williams, *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre* (1791).

(2) Prieur (de la Marne), *Notes et Souvenirs inédits*, publiés par Laurent, dans la *Revue historique de la Révolution française*, n° 6.

dû me garantir... Étranger à toutes les factions, je les ai dénoncées tour à tour lorsqu'elles ont tenté d'attaquer la ortune publique. Tout dévoué à mon pays, je n'ai connu ue mon devoir... J'ai méprisé toutes les attaques... Il est temps de dire la vérité tout entière ; un seul homme paralyse la volonté de la Convention ; cet homme est celui qui vient de faire le discours, c'est Robespierre ; ainsi, jugez ! »

A ces mots, « qui éclatent comme la pensée comprimée d'un homme de bien », l'Assemblée reste un moment interdite. Puis, tout d'un coup, ainsi que, dans les champs, s'inclinent les épis au gré du vent qui tourne, les députés, depuis les bancs de la gauche jusqu'à ceux de la droite, applaudissent dans un commun élan.

Robespierre est tout déconcerté de ce revirement. Il tente, devant un auditoire qu'il sent, pour la première fois, hostile, de justifier ses attaques et croit habile de les atténuer.

Il s'explique, parmi les murmures, avec une douceur hypocrite qui décelait son embarras : « S'il est quelque chose qui ne soit pas en mon pouvoir, dit-il, c'est de paralyser la Convention, surtout en fait de finances. Jamais je ne me suis mêlé de cette partie, mais... j'ai cru m'apercevoir que les idées de Cambon ne sont pas aussi favorables à la Révolution qu'il le pense. Voilà mon opinion... J'ai osé le dire, je ne crois pas que ce soit là un crime... Sans attaquer les intentions de Cambon, je persiste à dire que tel est le résultat de son décret sur les rentes viagères, qu'il désole les citoyens pauvres. »

Cambon voulait avoir le dernier mot : « Cela est faux ! » cria-t-il de sa place. Et il donna des explications techniques que Robespierre n'eût pas été à même de rétorquer, si ses ennemis lui avaient permis de le faire. Mais ceux-ci, rendus plus nombreux par le succès, se pressaient à la tribune, le geste menaçant et l'invective aux lèvres.

— J'ai fait mon devoir, répétait Robespierre, on me menace, on veut ma mort.

— Tu l'as méritée cent fois.

— Je n'ai flatté personne, je ne crains personne, je n'ai calomnié personne.

— Et Fouché? demandent plusieurs voix.

Ce nom, encore odieux à la Plaine, pouvait, jeté imprudemment dans le débat, rallier la droite de l'Assemblée à

Robespierre. Son mépris pour Fouché, le trouble plutôt où l'avait plongé la diatribe de Cambon, lui firent éluder la question :

— Je ne m'occupe pas de lui, actuellement, répondit-il d'une voix blanche.

Profitant de cette faute, Billaud-Varennes revenait à la charge :

— Le discours, avant d'être imprimé, doit être envoyé à l'examen des comités de Salut public et de Sûreté générale, dit-il au milieu des approbations.

Robespierre se sent perdu :

— Quoi, protesta-t-il, j'aurais eu le courage de venir déposer dans le sein de la Convention des vérités que je crois nécessaires au salut de la patrie, et l'on renverrait mon discours à l'examen des membres que j'accuse?

— Nommez ceux que vous accusez, réclame Charlier.

— Oui, oui, nommez-les, crie-t-on de toutes parts.

— Je persiste dans ce que j'ai dit, répond Robespierre. Je déclare, en outre, que je ne prends aucune part à ce qu'on pourra décider pour empêcher l'envoi de mon discours !

— Ce discours inculpe les comités, dit Amar ; il faut que l'accusateur nomme les membres qu'il désigne.

L'accusateur reste muet à sa place. Après une nouvelle attaque de Briard, l'Assemblée, se déjugeant, révoque le décret d'impression qu'elle avait voté une heure auparavant. Robespierre était battu ; c'est ce jour-là, en vérité, s'il fut achevé le lendemain, qu'il fut blessé à mort. Lui ne se croyait pas atteint. Après la séance de l'Assemblée qui fut levée à cinq heures, il était allé souper tranquillement ; puis, comme il faisait très chaud et que la nuit était belle, il s'était promené avec Éléonore Duplay, aux Champs-Élysées. Vers neuf heures, il se rendit aux Jacobins, où il relut, au milieu d'ovations enthousiastes, le discours dont l'impression avait été refusée par la Convention nationale.

Pendant ce temps, les ennemis du tribun essayaient, dans un suprême effort, de se concilier les députés de la Plaine. Ils allèrent les trouver chez eux, et, toute la nuit, négocièrent. Des promesses furent faites. Les Montagnards, Robespierre tombé, ouvriraient les portes des prisons ; la guillotine serait abattue ; la Terreur cesserait. Mais ni Durand-Maillane, ni Boissy-d'Anglas, ni les autres survivants du côté droit ne voulaient se compromettre. Ils hésitaient encore

et se réservaient. Ils s'engagèrent toutefois à rester neutres. C'était une sorte d' « adhésion » qu'ils donnèrent, mais combien incertaine de la part de ces hommes « prudents et timides », « phalange immobile pour le bien, et qui ne se remuait que par la peur » (1) !

Aussi Cambon ne croyait-il pas à la victoire. Au milieu de la nuit, il était allé au Pavillon de l'Égalité pour avoir des nouvelles. Dans les couloirs, il rencontra Fréron, et jugea avec lui qu'il serait nécessaire, dans la crainte que Robespierre ne préparât un nouveau 31 Mai, de faire arrêter les membres de la Commune. Après le départ de Fréron, Cambon entendit la dispute qui avait lieu au comité de Salut public entre Billaud et Saint-Just, et, ne voulant pas y être mêlé, il sortit du palais et, traversant le jardin des Tuileries, il rentra chez lui, rue Neuve-du-Luxembourg (2).

Il était découragé et s'attendait à être, après tant d'autres *patriotes*, traduit devant le tribunal révolutionnaire. Depuis qu'il était à Paris, il n'avait pas laissé un seul jour ses parents sans nouvelles. Quand il n'avait pas le temps d'écrire, il mettait à la poste un journal, et ce régulier envoi, dont l'adresse était de sa main, suffisait, faute de mieux, à contenter sa mère et à la rassurer.

Ce soir-là, ne voulant pas, s'il était arrêté, que sa famille apprît sa condamnation sans qu'il la lui ait fait pressentir, il écrivit, avant de le mettre sous bande, dans une marge du *Moniteur :*

« Demain, de Robespierre ou de moi, l'un des deux sera mort (3). »

Puis, comme la levée du courrier pour Montpellier avait lieu tous les matins, à huit heures, il sortit pour jeter, dans une boîte aux lettres, le journal. Tout en marchant, dans la nuit chaude, il songeait que Robespierre pourrait bien soulever les sections contre les députés de l'Assemblée. Fréron avait raison : il fallait prendre un parti. Il se rendit sur-le-champ à l'autre bout de Paris, dans la rue Mêlé, où habitait son ami Lecointre, le notaire. C'était le frère du député de Versailles ; il était commandant de sa section,

(1) Hua, *Mémoires*

(2) Aujourd'hui rue Cambon

(3) Cf. Duval-Jouve, *Histoire de Montpellier pendant la Révolution*. Le numéro du *Moniteur* a été longtemps entre les mains de M. Roucher, petit-neveu de Cambon.

fort influent, aimé de ses hommes, pour la plupart anciens gardes de Paris et tout dévoués à la Convention nationale. A trois heures du matin, Cambon, suivi de Lecointre, était introduit au comité de Salut public. « Lecointre, écrit Barère, nous offrait son bataillon pour veiller à notre sécurité et nous défendre. Cambon insista, nous refusâmes. »

C'est que les membres du comité redoutaient de s'engager à fond, puis ils avaient auprès d'eux et comptaient retenir le maire de Paris, Fleuriot Lescot, et l'agent national Payan, sans qui une insurrection de la Commune ne pouvait être préparée ni réussir.

La matinée se passa en conciliabules. La séance de la Convention s'ouvrit à dix heures. A une heure, Saint-Just était à la tribune. Pris à partie par Billaud-Varennes et par Tallien, il ne put lire son réquisitoire. Robespierre faisait de vains efforts pour prendre la parole. Les cris de « A bas le tyran ! » couvraient sa voix. Enfin, fou de rage, il put se faire entendre : « Président d'assassins, me donneras-tu la parole? » cria-t-il. Ce fut un signal pour les conjurés. Robespierre insultait l'Assemblée. Quelqu'un demanda l'arrestation immédiate du « monstre ». Elle fut votée, ainsi que celle d'Augustin Robespierre, de Lebas, de Couthon et de Saint-Just.

On sait la suite de cette séance tumultueuse dans laquelle Cambon, qui avait, la veille, porté les premiers coups, ne joua qu'un rôle de comparse : Robespierre, conduit au Luxembourg par des gendarmes, délivré par la Commune, porté en triomphe à l'Hôtel de Ville, où il fut arrêté à deux heures du matin, était, le soir du 10 thermidor, après un simulacre de comparution devant le tribunal révolutionnaire, envoyé à l'échafaud, avec vingt et un de ses partisans, « au milieu des accents d'allégresse et des applaudissements (1) ».

Cambon avait sauvé sa tête ; mais se doutait-il qu'en abattant Robespierre, il s'était donné à soi-même la mort? Sa vie politique fut close ce jour-là ; en vain le verra-t-on s'efforcer de se maintenir au pouvoir ; de tous côtés, il fut sommé de disparaître et, comme il s'attardait, un augure gouailleur, Richer Sérizy, dans *l'Accusateur public*, l'apostropha en ces termes :

(1) Cf. *Journal de Perlet: Gazette française* du 12 thermidor ; *Courrier républicain.*

« Meurs, Cambon, meurs bien vite, ou sinon tu pourras jouir vivant de ce beau spectacle, et tu te verras conduire en voiture au tombeau. »

Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Cambon croyait que la révolution de Thermidor était un épisode et non le dénouement du drame dans lequel il avait joué l'un des principaux rôles. Avec les autres membres des comités, il eût souhaité de maintenir, après Robespierre, un régime dont il n'éprouvait pas l'horreur et d'affermir un « système politique qui pesait sur tous les citoyens comme une verge de fer (1) ». Mais le courant qui faisait rebrousser chemin à la Convention était irrésistible. L'opinion publique exigeait des représailles. Si, à la charge de Robespierre, sont mis les attentats contre la vie et la liberté des citoyens, Cambon est rendu responsable des exactions qu'ils ont subies dans leurs biens. « Ils sont tombés, les conspirateurs Robespierre, Couthon, Saint-Just, écrivait Fréron dans *l'Orateur du peuple;* comme eux tu tomberas, pauvre Cambon, et la Convention, dégagée de ta funeste dictature, méritera les bénédictions du peuple et de la postérité, pour avoir réparé les maux que tu lui as fait éprouver. »

Dans les cafés, les clubs, dans tous les lieux publics, une campagne était menée contre le président du comité des Finances. On lui reprochait d'avoir « ruiné le pays républicain et discrédité les assignats ». Traité de « coquin », de « brigand », de « voleur éhonté », il était insensible aux injures, mais il restait immuable dans ses principes, continuait à « ne pas voir les finances que par les moyens révolutionnaires ». Sur un point seulement, il avouait s'être trompé, convenant, avec Billaud-Varennes, qu'il s'était perdu en perdant Robespierre : « J'aurais dû me faire guillotiner ce jour-là, » dit-il, en parlant du 9 Thermidor, au restaurant Doyen.

La lutte contre les « buveurs de sang » était à son apogée. Après l'échec de l'insurrection jacobine du 12 germinal, Barère, Vadier, Billaud et Collot avaient été condamnés à la déportation. Le surlendemain, Cambon était exclu du comité des Finances, et, le 16 germinal, Tallien obtenait contre lui un décret d'arrestation (2).

(1) Discours de Tallien (24 thermidor an II/11 août 1794).
(2) Cf. Arch. nat., F^7 4443 et F^7 4632.

Averti de ce qui l'attendait, Cambon ne s'était pas montré à la Convention. Il avait trouvé un refuge dans une maison amie de la rue Saint-Honoré. Il y resta caché, à l'abri des recherches, jusqu'à ce qu'eût été votée, dans les premiers jours de brumaire, une « amnistie générale pour tous les faits relatifs à la Révolution ». Il partit alors pour Montpellier, et se retira au Terral, un vaste domaine rural qu'il avait acheté avec ses frères, lors de l'aliénation des premiers biens d'Église (1).

Il était décidé à vivre dans l'oubli, sans plus s'occuper jamais des affaires publiques, et, comme il l'écrivait à ses amis, il aurait voulu ignorer ce qui se passait à Paris, où la faillite du système financier qu'il avait fait sien allait être officiellement déclarée.

Lorsqu'en brumaire an IV, la Convention nationale s'était séparée, vingt milliards d'assignats étaient en circulation. Poussé par la nécessité, le gouvernement qui lui avait succédé avait dû émettre, chaque mois, pour huit à neuf milliards de devises. Le papier révolutionnaire « achevait d'aller au diable (2) ». « Nous en prendrions, si les chevaux voulaient en manger », disaient les paysans, qui les refusaient. Ainsi était-il inutile de continuer, et, le 30 pluviôse (3), le Directoire vint brûler, en grande pompe, sur la place ci-devant Vendôme, la planche à graver.

L'essai qui fut tenté alors d'un nouveau genre de billets, qu'on appela des mandats territoriaux, parce qu'ils étaient gagés sur des parcelles de biens nationaux, ne fit que proroger d'un an l'inévitable débâcle, et, le 16 pluviôse an V, « pour se débarrasser de toutes ces broussailles de papier-monnaie qui embarrassent le terrain (4) », le cours légal des assignats et des mandats territoriaux était aboli. Enfin, le 9 vendémiaire an VI (5), reniant les engagements « imprudents et indiscrets (6) » de toutes les Assemblées qui les avaient précédés, les conseils votèrent la loi qui rayait

(1) Arch. nat., Q_2-61.
(2) Benjamin Constant, *Correspondance.*
(3) 30 pluviôse an IV (19 février 1796). Quand la décision avait été prise, le 9 pluviôse, il y avait pour 45 milliards 581 millions d'assignats en circulation.
(4) Lecoulteux, Rapport au Conseil des Anciens, 16 pluviôse an V (4 février 1797).
(5) 30 septembre 1797.
(6) Crétet au Conseil des Anciens, fructidor an V (septembre 1797).

« du Grand Livre les deux tiers de la dette publique ».

Les rentiers étaient à peu près ruinés ; l'État faisait banqueroute. Voilà à quoi avait abouti l'œuvre de Cambon !

Dans les lettres de lui qui nous ont été conservées, il n'est fait aucune allusion à la catastrophe dont il était le principal auteur. Les républiques sont indulgentes ; elles ne cherchent pas les responsabilités. Cambon avait désarmé, il vivait « apaisé », loin des caisses publiques, « au milieu de ses champs, de ses vignes, de ses oliviers et de ses moutons ». Personne ne songea à lui demander compte de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit.

Il est vrai que ses successeurs s'étaient assimilé ses méthodes, avaient eu recours, comme lui, aux expédients, sans chercher davantage à répartir justement les impôts et à les faire régulièrement lever. Aussi, malgré les faillites successives qui avaient allégé les charges de l'État, la situation s'était aggravée. Un nouvel emprunt forcé (1), « déplorable ressource », achevait de réduire le pays tout entier à la misère « en paraissant n'appeler que les riches à la contribution nécessaire (2) ». Le Directoire aux abois était plus que jamais divisé, impopulaire et impuissant, lorsque, poussé par son destin, Bonaparte, revenu d'Égypte depuis quelques semaines, s'empara du pouvoir.

« Il ne restait plus vestige de finances... une misérable somme de 167 000 francs était tout ce que possédait en numéraire le trésor public (3) ». Une réorganisation rapide s'imposait. Le premier Consul fit appeler Gaudin, un ancien employé de la trésorerie, et lui confia le ministère des Finances.

« La fidélité du nouveau gouvernement à remplir les engagements qui n'étaient pas les siens », ne tarda pas à faire renaître la confiance. La répartition des rôles fut retirée aux municipalités, incapables et mal disposées ; les contributions personnelles et mobilières furent perçues régulièrement et sans inquisition ; enfin et surtout les impôts indirects, imprudemment supprimés par l'Assemblée constituante, furent rétablis. Dès lors, le paiement des coupons put être effectué en numéraire, et la rente, qui valait à peine

(1) Loi du 10 messidor an VII (29 juin 1799).
(2) Gaudin, duc de Gaëte, *Mémoires.*
(3) *Ibid.*

sept francs le 18 Brumaire, se négocia à quatre-vingt-huit francs quelques années après.

« Tous les artifices, a écrit Burke, dans ses *Réflexions sur la Révolution française*, sont d'un faible secours. Asseyez le pouvoir, enseignez l'obéissance : l'ouvrage est fait. »

Quelle que soit la valeur d'un homme, il échouera si les méthodes du gouvernement pour lequel il agit sont mauvaises. Quand le fond ne fait pas défaut, les peuples laborieux, aussi bien que les individus, se sauvent eux-mêmes de la ruine. Il suffit que ceux dont ils dépendent ne fassent pas obstacle à leurs efforts. Gaudin n'était, au vrai, qu'un administrateur expérimenté. Appelé trois mois plus tôt à la tête des Finances, il était voué à l'insuccès. Mais comme, aussitôt en place, il lui fut possible de rompre avec les principes de la Révolution, en moins de temps et avec moins de peine qu'il avait fallu pour la déchaîner, fut conjurée la crise financière la plus grave et la plus longue qui avait encore sévi sur notre pays.

Raoul Arnaud.

A travers le Répertoire lyrique [1]

III

La Traviata

On connaît le mot de Verdi : *Torniamo all' antico.* Plus tard il ajoutait : « Il est bien vrai que je l'ai dit, mais je parle de cet « antique » qui a été mis de côté par les exagérations modernes et auquel infailliblement, tôt ou tard, il faudra revenir. Pour le moment, laissons déborder le torrent. Les rives se feront après. »

Retournons aujourd'hui au Verdi d'autrefois, de l'époque où le maître italien donnait en deux ans (1851-1853) et vraiment coup sur coup, ces trois œuvres éclatantes : *Rigoletto*, *Il Trovatore* et *la Traviata.* Quelques-uns vont se récrier, ou sourire. Pour les critiques résolus à ne rien admirer de la musique italienne du dix-neuvième siècle, ou même à paraître l'ignorer tout entière, Verdi, comme le déclarait jadis Hanslick, « Verdi est une pilule amère à avaler ». Nous ne sommes pas de ces critiques-là. Bien loin de partager leur goût, ou leur dégoût, regardons *la Traviata* sous un angle où plus de temps est compris que le temps où nous sommes. Verdi nous donna le premier l'exemple de cette hauteur et de cette largeur de vue, de cette indépendance et de ce courage. Le courage, première vertu qu'il recommandait à l'artiste, après la sincérité, nous le recommandons encore aujourd'hui, aujourd'hui surtout, au public. Pauvre public, disait aussi le maëstro, « on l'a tellement

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 août et 1er décembre 1925.

bousculé, qu'il a perdu la tramontane ». Comment l'aurait-il retrouvée, si depuis lors on n'a fait que le bousculer de plus en plus ! Tirons-nous de la bousculade. Écoutons, sans autre souci que d'elle-même, une musique plus que toute autre instinctive, spontanée et naturelle, où la volonté préconçue, le parti pris et l'esprit de système n'ont pas la moindre part.

Le roman de *la Dame aux camélias* parut en 1848. L'héroïne, Marie Duplessis, venait à peine de mourir. Dans une lettre de 1851, après avoir parlé du *Trovatore*, Verdi ajoute : « J'ai tout prêt un autre sujet, simple et affectueux. » Sans aucun doute c'était le sujet de *la Dame aux camélias*. L'année suivante, à Paris, Verdi voit la pièce de Dumas. Elle lui plaît, elle le tente et, tout de suite, il demande à Piave d'en tirer, comme de *Rigoletto*, un *libretto* d'opéra. *Il Trovatore* fut donné à Rome dans les derniers jours de janvier 1853. Mais déjà, le 1er janvier, Verdi venait d'écrire : « Pour Venise, je fais *la Dame aux camélias*, qui s'appellera peut-être *la Traviata* (1). C'est un sujet contemporain (*dell' epoca*). Un autre ne l'aurait peut-être pas fait, à cause des costumes, du temps et de mille autres scrupules absurdes. Moi, je le fais avec le plus grand plaisir. Tout le monde a crié quand j'ai résolu de montrer sur la scène un bossu. Eh bien ! j'ai été heureux d'écrire *Rigoletto.* »

Représentée pour la première fois à Venise le 6 mars 1853, *la Traviata* y fut « *solennemente fischiata.* » La chute en est demeurée aussi fameuse que celles de *l'Olimpiade* de Pergolèse, du *Barbiere*, de *Lucrezia Borgia* et de *Norma*. Le lendemain Verdi l'annonçait, tranquillement, à deux de ses amis.

« Venise, 7 mars 1853.

« Cher Ricordi,

« J'ai le regret de te donner une triste nouvelle. Mais je ne peux te cacher la vérité. *La Traviata* a fait *fiasco*. N'en recherchons pas les causes. La chose est ainsi. »

« Cher Emmanuel (2),

« *La Traviata*, hier soir, *fiasco*. Est-ce ma faute ou celle des chanteurs? Le temps jugera. »

(1) En français *l'Égarée*.
(2) Le chef d'orchestre Muzio.

Peut-être un peu la faute du sujet, qui parut trop moderne et familier. Beaucoup celle de la principale interprète, la Salvini-Donatelli, dont un excessif embonpoint rendit par trop invraisemblable, et même risible, au dernier acte, la maladie et la mort. Mais un an plus tard, au mois de mai 1854, l'arrêt de Venise était cassé par Venise et Ricordi pouvait écrire à Verdi : « C'est un succès sans exemple. Vous étiez prophète quand vous disiez : « *La Traviata* est tombée. « A qui la faute? A moi ou aux chanteurs? Je n'en sais « rien. » Le temps a décidé, et cela dans la même ville, avec les mêmes spectateurs qui d'abord l'avaient condamnée. »

Succès « sans exemple » et depuis trois quarts de siècle sans retour. *La Traviata* compte aujourd'hui soixante-treize ans. Elle est très loin de les paraître. On dirait plutôt l'œuvre d'un jeune homme, d'un jeune homme de génie.

*
* *

Œuvre imparfaite, inégale, qui peut bien descendre ou tomber parfois dans la vulgarité, dans la platitude, mais pour se relever aussitôt jusqu'aux cimes et longtemps, sans craindre désormais de rechute, s'y tenir. Tout ce qu'on a dit contre cette musique, et tout ce qu'on dit encore, est connu. On l'a traitée de musique de danse, ou même de foire. Sans pitié, ou plutôt avec une pitié méprisante, on en a condamné tous les éléments, rythmes, harmonies, orchestration, reprochant aux uns leur monotonie et leur grossièreté, leur indigence, au dernier enfin son néant. Il n'y a pas jusqu'à la forme générale, à la division de l'ouvrage en morceaux détachés et définis, airs, duos, qui n'ait été déclarée contraire à la nature et à la vérité. Que répondre? Peut-être, avec Philinte : « Oui, je vois les défauts dont votre âme murmure. » Mais les qualités l'emportent, et de très haut. Mieux que les qualités, les vertus, et l'on dirait volontiers, parlant de musique italienne, cette force irrésistible que l'Italie jadis appelait la *virtù*. Encore une fois, j'écoute vos murmures et même je comprends vos raisons. Mais la raison a beau connaître celles-ci, contre les autres elles ne prévaudront pas.

Je pense plutôt avec Joubert : « Tout système est un artifice, une fabrique, qui m'intéresse peu. J'examine quelles richesses naturelles il contient et je ne prends garde qu'au

trésor. » De ce trésor quelles sont les richesses naturelles? Un compatriote de Verdi, Giacosa, prononçant l'oraison funèbre du maître, mieux que personne peut-être a su le dire. « La clarté, la mesure, la promptitude et la sûreté du coup, la passion brûlante, l'accent nerveux et précis, la pénétration aiguë, la révélation immédiate, le sens du réel, l'horreur de l'abstrait et la grande puissance communicative. » Que si l'on cherche dans *la Traviata* le centre ou le sommet de ces forces diverses, et le mode principal de leur action, il apparaît aussitôt que c'est le chant, surtout le chant de la voix humaine. Ici le chant seul a, pour ainsi parler, charge d'âme. Et quand l'orchestre, par hasard, ne se contente plus d'accompagner, et pauvrement, alors, comme la voix, il chante lui-même. C'est lui qui, dès le début de l'opéra, chante avant les deux amants leur plus belle phrase d'amour. Au second acte la clarinette seule, « ce beau soprano instrumental », comme l'appelait Berlioz, semble dicter à Violetta la lettre d'adieu qu'elle écrit en pleurant tout bas. L'action vient-elle à se hâter, autrement dit en cas de crise ou d'urgence dramatique, l'orchestre alors « brise, étend, précipite les sons ». L'orchestre enfin prélude aux suprêmes beautés du dernier acte par un chant qui les annonce et les égale d'avance. « Harmonie, harmonie », a dit Musset, « qui nous vins d'Italie... » Mais c'est bien plutôt la mélodie qui de là-bas nous est venue. Par la grâce ou le génie d'un Verdi elle nous en venait encore. Comme l'Italie sa mère, dans un opéra tel que *la Traviata*, la mélodie *ha fatto da se.* Tout y est son œuvre ; elle y est à la fois l'origine et la fin de tout, objet du premier amour et des premiers honneurs.

Et pourquoi n'en serait-elle pas digne, autant que le récitatif, celui d'un Monteverdi, celui d'un Gluck, ou que la symphonie, celle d'un Wagner? Qui donc osera décider entre les éléments ou les catégories de l'idéal sonore? Un ordre entier de la musique, et non le moindre, le chant grégorien, n'est que mélodie pure. La chanson populaire, de tout temps, en tout pays, ne fut jamais autre chose. L'orchestre enfin, et l'orchestre de *Tristan*, garde le silence pour laisser chanter, solitaire, un chalumeau de berger.

En relisant la mélodique *Traviata*, je me rappelais certaine page de Carlyle à la gloire de la mélodie : « Une pensée *musicale* est une pensée parlée par un esprit qui a pénétré dans le cœur le plus intime de la chose, qui en a découvert le

plus intime mystère, c'est-à-dire la mélodie qui gît cachée en elle... Toutes les plus intimes choses, pouvons-nous dire, sont mélodieuses, naturellement s'expriment en chant. La signification de *chant* va profond... Toutes les choses profondes sont chant. Il semble être, de façon ou d'autre, notre essence vraiment centrale, le chant. » Cette expression des choses intimes, des choses profondes, par le chant, voilà justement ce dont est faite la plus grande beauté, sinon toute la beauté d'une *Traviata*.

*
* *

Dolori et amori sacrum. Ce titre d'un livre de Maurice Barrès pourrait être donné pour épigraphe à la partition de Verdi. Elle porte elle aussi les deux signes sacrés de la douleur et de l'amour. Amour tragique, amour pur et sincère, le premier, après tant de frivoles et légères amours. Dumas a dit de Marie Duplessis : « Elle fut une des dernières et des seules courtisanes qui eurent du cœur (1). » Elle en a déjà beaucoup dans le drame ; dans l'opéra, de par la vertu propre de la musique, elle en a bien plus encore ; elle nous intéresse et nous émeut davantage. Un critique italien a noté cette élévation et, pour ainsi parler, cette promotion du sujet et de l'héroïne à un plus haut degré de lyrisme. « Quand nous écoutons aujourd'hui le drame en prose de Dumas, la parole déclamée ne nous suffit pour ainsi dire plus ; le chant de Verdi, malgré nous, envahit et ravit notre âme. Et la plus forte preuve de la sincérité, de la puissance et de la beauté de cette musique, c'est qu'elle ait pu surpasser une parole déjà belle en soi et la revêtir d'un idéalisme nouveau (2). » Dumas écrivait encore : « L'art est divin, il crée et ressuscite. » Ici, dans une création ou résurrection artistique deux fois, la meilleure part revient à la musique et ne lui sera point enlevée.

Mais que ce mot d'idéalisme ne nous abuse pas. On pourrait aussi bien, à certains égards, qualifier de réaliste la musique de *la Traviata*. Elle l'est par son adaptation à un sujet contemporain, à une histoire « arrivée » et toute récente alors. Les personnages, les costumes, les noms, tout y est ou

(1) Préface de *la Dame aux camélias*.
(2) Gino Monaldi, *Verdi*, p. 130.

du moins tout y était du temps, chose rare sur la scène lyrique et sans exemple jusque-là dans l'œuvre de Verdi. Histoire contemporaine encore une fois et familière également ; le premier opéra, sauf *Luisa Miller*, où le masëtro ait ôté le casque dont Rossini prétendait qu'il était coiffé. Le premier aussi où les gens « s'appellent comme tout le monde ». Mais pourquoi, soit dit en passant, pourquoi pas aussi bien dans l'opéra que dans le drame? Pourquoi M. Germont au lieu de M. Duval père? (« Le père », tout court, surtout *il padre*, eût encore mieux valu.) De même j'aurais préféré Margherita à Violetta et surtout à « Madamigella Valery ». Enfin serait-il impossible de remplacer une fois pour toutss « Alfredo », le maigre et malsonnant « Alfredo », par cet « Armando » bien autrement sonore, et qui naguère sur les lèvres, non chantantes pourtant, de la Duse, prenait une si poignante expression de douleur et d'amour.

Autre trait de réalisme : au cours du premier acte, le naturel et la liberté de la causerie musicale, de ces propos mondains, ou demi-mondains, qui s'échangent avant et pendant le souper entre les convives. Trivial, dites-vous, ce premier acte. Mais relisez, je vous prie, celui du drame. Dans le salon de Marguerite voyez « comme on danse » et comme on chante aussi : quels couplets et quelles polkas. « Prudence se coiffe d'un chapeau d'homme ; Gaston d'un chapeau de femme, le reste à l'avenant. » En vérité, en toute vérité, il fallait ici que la musique prît les allures et le ton un peu lâché, nous allions écrire débraillé, non pas d'une fête, mais de « la fête. » Elle le prend. « *Libiam nei lieti calici...* Il éclate, ce fameux *brindisi*, un peu comme la non moins célèbre chanson de *Rigoletto :* « *La donna è mobile.* » Verdi possède comme personne le secret de ces attaques brusquées, de ces coups droits qu'on ne peut ni prévoir ni parer. C'est la manière forte, mais qui n'exclut pas la finesse et les touches légères. Un détour mélodique de la phrase, l'ombre du mode mineur qui la voile un instant, il n'en faut pas plus pour que le *nescio quid amari* du poète latin surgisse de ce *toast* au plaisir.

Oui, musique de plaisir d'abord, mais bientôt et maintenant jusqu'à la fin musique de passion. Avant tout et toujours, humaine, vivante musique. Boito disait magnifiquement et l'on ne peut que redire avec lui : « Nul n'a mieux compris, mieux exprimé que Verdi le sens de vivre. Il était

homme parmi les hommes et il osait l'être. On lui aurait offert d'être un dieu, il aurait refusé, car il aimait à se sentir humain et vainqueur dans le cercle ardent de l'épreuve terrestre. »

L'orchestre même, au cours des premières scènes, ce pauvre et rudimentaire orchestre, vit d'une vie agitée, fiévreuse et vaguement inquiète. Mais voici qu'il cède la place à la voix, à la voix féminine, interprète élue du sentiment et presque unique ouvrière de beauté. Elle suffit à marquer en traits vigoureux et contraires le combat qui se livre dans le cœur déjà troublé de l'héroïne. Quel état et quel état ! Quel doute, quelle crainte même et quelle défense, bientôt suivie de quel abandon ! Il n'est pas jusqu'aux vocalises, aux roulades, — si souvent calomniées — qui ne prennent ici le caractère de la vérité, ou plutôt qui n'expriment la vérité du caractère, quand elles montent, s'élancent comme à l'assaut, pour la couvrir et l'étouffer, contre la voix obstinée et victorieuse enfin de l'amour.

La voix, encore la voix. Au second acte elle va suffire à tout et tout lui cédera. Purement vocale est la grande scène entre Violetta et M. Germont. (Le nom manque décidément par trop de lyrisme et le personnage, dans l'opéra plus encore que dans le drame, fait assez médiocre figure.) Mais chaque phrase de la jeune femme est un trait qui jaillit et qui porte. Toute beauté procède ici de la seule mélodie, c'est-à-dire de l'unité, comme dans une symphonie elle dérive du nombre. Et la variété des formes (rythmes, accents, mouvements) sauve cette unité mélodique de la monotonie. En cette âme, en cette pauvre âme de femme, pas un instant la passion ne fait trêve. Que la voix s'emporte ou se contienne, elle a des sanglots et des cris, ou des plaintes et des soupirs qui fendent ou fondent le cœur. Un grand souffle anime ces longues périodes, les soutient, les élève l'une après l'autre, l'une au-dessus de l'autre, car elles vont toujours en montant. Rappelez-vous l'une d'elles au hasard, par exemple celle-ci, la plus touchante : *Dite alla giovine*, et vous admirerez quelle trace profonde et durable peut laisser dans l'esprit et dans l'âme une ligne, une seule ligne sonore.

Nous voici devant un des sommets de l'ouvrage et de toute musique de théâtre. L'orchestre va nous y porter. Et de quel essor ! On vante avec raison, chez Wagner, la puissance des préparations, l'extraordinaire faculté de nous

rendre sensible, presque terrible, l'approche des choses et des êtres, celle de Tristan appelé par l'écharpe d'Iseult, celle du navire amenant Iseult aux bords où se meurt Tristan. Pour préparer le grand cri de Violetta : *Amami, Alfredo, amami quanto io t'amo*, Verdi se montre avec plus de simplicité, mais avec à peine moins de puissance que Wagner, un musicien prodigieux de la hâte, de l'urgence. Rythmes, sonorités, tout s'accroît et se précipite. Des syncopes entrecoupent la voix haletante, des trilles nerveux semblent rire et pleurer à la fois, d'âpres accents mordent sur la trame orchestrale et la déchirent. De ce tumulte enfin la voix seule se dégage. Libre, victorieuse, elle plane très haut et longuement. Le moment s'arrête et nous pouvons en jouir. Dans tout l'ouvrage il n'en est pas de plus beaux.

Mais les derniers sont d'une égale bien que tout autre beauté. Verdi, s'il a compris, exprimé « le sens de vivre », n'a pas ignoré non plus le sens de la mort, d'une mort féminine, douce et touchante entre toutes. Ainsi tantôt il nous émeut par la force et tantôt par la faiblesse. « Rude de manières comme moi, ours à peu près autant que moi. » Il disait cela d'un ami. Sûrement il exagérait, ou plutôt il taisait, laissant à ceux qui l'ont bien connu le soin d'en rendre témoignage, la bonté qui tempérait chez lui certaine rigueur. Son âme était d'acier, mais son cœur était d'or. Et cette âme avait quelquefois des reflets sombres. Une de ses amies a écrit de lui : « Bien qu'il eût une physionomie souriante, le fond de sa nature était mélancolique. » Avant certaines pages d'*Otello*, c'est aux pages finales de *la Traviata* qu'il a confié le profond secret de sa mélancolie. C'est à Violetta, parmi tant de figures de femmes, qu'il a donné toute sa tendresse, toute son indulgence et toute sa pitié. Après le drame de Dumas, celui de Sardou, *Patrie!* l'avait séduit un moment. Tenté de le mettre en musique, il y renonça par aversion pour une trop odieuse héroïne. Mais Violetta, comme il l'a aimée ! Vivante, et mourante peut-être plus encore. Quel chant adorable veille la dernière nuit de la pauvre fille ! Un chant, toujours un chant, et de violon, qui se dégage peu à peu de frêles accords, et lui-même plus fragile, à chaque mesure, à chaque note est près de se briser. Mais que saurions-nous écrire de ce prélude après ce que Boito nous en écrivait un jour : « *Subtil*, au sens latin de *gracilis*, *exilis*, voilà véritablement l'épithète nécessaire pour qualifier cette page

émouvante. Le mot français répond à certaine expression de la langue italienne. Nous disons d'une personne qui meurt phtisique : *Muore del mal sottile.* Il semble que ce prélude le dise avec des sons, des sons aigus, tristes et grêles, presque immatériels, éthérés, malades et tout près de mourir. Que la musique ait le pouvoir de réaliser l'atmosphère d'une chambre close, où l'on veille un malade, à l'aube, l'hiver, qui l'aurait pu croire avant que ce prélude fût écrit ! Quel silence ! Quel paisible et pénible silence, fait de sons ! L'âme de la mourante, qui ne tient plus à son corps que par le fil le plus ténu, par un souffle, et qui reprend deux fois, avant de se détacher, son dernier souvenir d'amour ! *Arte latina! Arte divina, divina!* Cher, cher ami ! Cet homme était un artiste prodigieux, un génie de la musique et du théâtre. »

Assurément d'autres héroïnes lyriques, une Didon, une Brunnhilde, une Sapho, meurent après de plus illustres destins, en de plus nobles décors et d'un plus magnifique trépas. La mort de Violetta, cette simple, cette humble, cette pauvre mort, nous pénètre d'une émotion plus intime et plus douce. Dans la chambre éclairée à peine, au pied du lit bientôt funèbre, la musique, toute la musique, s'atténue avec une tendresse, une compassion infinies. Elle ne chante, elle ne parle qu'à mi-voix. Au seuil du dernier acte de *la Traviata* l'on songe au *Purgatoire* de Dante,

Ove i lamenti
Non suonan come guai, ma son sospiri,

« où les plaintes ne sonnent pas comme des cris, mais sont des soupirs. »

Ici tout est familier, tout est à la mesure d'une humanité moyenne et de notre commune misère *in horâ mortis nostræ.* Entre la mourante et ceux qui l'assistent, la femme de chambre et le médecin, les notes, les mots échangés tout bas ont une navrante douceur. Par moments, comme près de mourir elle-même, la musique se tait, mais jusque dans son silence, plus émouvant peut-être, on croit entendre battre son cœur. *Addio del passato bei sogni ridenti!* En cet adieu, quelle faiblesse et quelle détresse ! Elle ploie, la mélodie exquise, elle chancelle, et quand elle voudrait se relever, elle retombe aussitôt.

Mais brusquement retentit au dehors une bruyante, une

vulgaire musique. L'antithèse est un coup de génie, d'un génie réaliste une fois encore, et la main, le poing de Verdi seul était de force à le frapper. Dumas a fait mourir Marguerite le 1er janvier. Violetta expire un jour de carnaval. Sous les fenêtres de l'agonisante, le cortège du Bœuf-Gras vient à passer. Un chœur populaire l'accompagne, plus que trivial, ignoble à dessein, et que la grossièreté du rythme, la crudité des modulations encanaille encore davantage. Ce dernier trait achève de protester avec violence contre la représentation de *la Traviata*, qui fut quelquefois donnée, en d'autres décors et costumes que ceux du temps. C'est le Paris d'alors, un Paris en liesse, qu'évoquent les refrains de la foule. Dans la boue et la neige fondante d'un après-midi de février ou de mars, c'est le carnaval de naguère, et rien ne pouvait être plus lugubre que de l'entendre hurler, rouler derrière les vitres closes et grises de la chambre de mort.

Mais voici que pour un moment y va rentrer la vie. Et de quelle impétueuse, foudroyante rentrée ! Autant que la pathétique adjuration de Marguerite au second acte, l'arrivée, ou plutôt l'irruption d'Armand (nommons-les de leurs vrais noms), égale presque, par l'élan et par la frénésie, les sublimes revoirs wagnériens. Tout autres, infiniment plus simples sont les moyens, mais l'effet n'est pas moindre. C'est le suprême éclat. Maintenant tout s'apaise et les dernières lueurs vont s'éteindre : un chant d'abord, son chant à lui (*Parigi, o cara, noi lasceremo*) qu'elle reprend et qu'elle achève d'une voix palpitante. Et puis, sur ses lèvres à elle, à elle seule, jusqu'à la fin, encore, toujours des chants : l'un déjà rythmé, haché comme une marche funèbre ; un autre plus calme, plus égal, qui monte, et lentement, longuement, s'évanouit. Rien qui ne soit vrai, qui ne soit beau. La mélodie, la pure mélodie italienne achève ici son œuvre, un de ses chefs-d'œuvre, *Arte latina! Arte divina! divina!*

Camille Bellaigue.

Bernard Quesnay

ou

la Hausse et la Baisse [1]

XXVI

Chez Quesnay et Lecourbe, les tisserands ne travaillaient plus que trois jours par semaine. Comme un bon médecin se réjouit d'entendre les battements, même faibles, du cœur, Bernard, parcourant les salles, tendait l'oreille pour écouter avec un plaisir délicieux les rares métiers survivants. Trop bien informé des forces véritables de l'usine agonisante, il pensait aux quantités si petites qui restaient à fabriquer avant l'arrêt mortel.

— Ces métiers pourront tisser des gabardines quinze jours encore... Pour ces femmes, il me reste cent pièces de soldat serbe... Après, rien... Elles ne se doutent pas de la fragilité de tout cela. Que faire? Où chercher?

Les ouvriers le regardaient passer avec un air d'interrogation et de confiance, comme les civils qui, dans une ville bombardée, rencontrent un officier. En temps de paix, ils l'ont souvent jugé sans indulgence ; ils ont regardé son uniforme avec des souvenirs de grève de caserne. Maintenant, heureux de le voir, ils espèrent qu'il saura le défendre. Ce changement d'attitude, si saisissant, si profond, était bien agréable à Bernard.

Toutes ses forces furent tendues vers un but petit, que jadis il eû

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er février 1926.

jugé médiocre : trouver des acheteurs, tourner. En France, rien à faire. Mais en Amérique, en Europe orientale, dans les pays à change haut du Nord, peut-être la situation était-elle meilleure. Il en parla à M. Achille :

— Des exotiques ! Jamais ! Plutôt fermer !

En vain Bernard, pendant plusieurs semaines, attaqua l'ancêtre. Les aventures l'effrayaient plus que la mort. Enfin, il trouva l'arme utile.

— M. Pascal marche maintenant cinq jours par semaine, lui... Il a pris de très gros ordres en Hollande et en Roumanie.

— Pascal? dit le vieillard en dressant l'oreille. Ah ! il marche cinq jours? Il ne m'en avait rien dit.

Bernard partit pour la Hollande.

Amsterdam. Cossues, les maisons à pignons se reflètent dans l'eau lisse des canaux. Sur une péniche immense, un godilleur transporte une minuscule balle de thé. Des portes de bois massif, vernies par un long frottement, défendent l'entrée des « comptoirs » centenaires. Les hommes fourmillent dans les rues sans voitures.

Kalverstraat, grouillement riche, évoque des soukhs orientaux. Des odeurs d'épices dans un magasin sombre, un type mulâtre entrevu au coin d'une ruelle, la photographie d'une succursale exotique à la vitrine d'un magasin, rappellent que ces bourgeois possédèrent, les premiers, l'empire des Indes. Les richesses de Java ont meublé ces maisons.

Le représentant hollandais s'excuse par avance des affaires médiocres.

— Beaucoup de stocks. La baisse effraie les acheteurs. Les Allemands reviennent. Ici : Nederlandsch Matshapj... énorme affaire... beaucoup de stocks... nous entrerons seulement dire bonjour. L'acheteur, M. Loewekamp, est un ami : je fais le billard au café avec lui tous les soirs... Gute morge, herr Loewekamp... Der herr Quesnay van Pont-de-l'Eure...

— Kaupe wir niet, dit M. Loewekamp, gros homme au crâne rasé.

Puis, dans un français difficile, mêlé d'anglais, il s'excuse avec politesse.

— Situation difficile... Plus tard... *Ano ther time.*

Bernard sourit, aimable ; le gros homme sourit aussi. La porte vernissée se rouvre.

Son paquet d'échantillons sous le bras, le jeune Français marche à nouveau d'un pas vif le long des beaux canaux luisants. Le Hollandais parle :

— Ici, on aime la France. Moi, je connais Paris : la rue Blanche ;

vous connaissez la rue Blanche?... Sur cette maison, il y a une plaque à cause d'un Français : « Ici habita René Descartes... » Qui est ce Descartes? Vous connaissez?... Ah!... Et M. Langlois, commissionnaire, rue d'Hauteville, vous connaissez aussi? Ici, nous entrons... Export Matshapj... Très grosse business... Mais beaucoup de stocks... Nous voulons seulement dire bonjour : l'acheteur, M. Groninghem, est un ami ; je fais la partie de quilles avec lui. Il a marié une belle femme.

— Kaupe wir niet, dit M. Groninghem, homme brave et bienveillant au crâne tondu... Plus tard...

Encore des canaux, des étages, des comptoirs cossus : des tramways pris au vol ; des cloîtres charmants ; des syndics de drapiers en chair véritable, palpant de leurs mains expertes les draps tissés par les femmes normandes ; des marchands méfiants et bienveillants, méprisant les laines médiocres.

— Ici la qualité... Pas le prix... Et des dessins sombres, simples... Ici, il faut travailler pour la mode du pays. Vos marchands de Paris nous envoient des jupons! Les hanches de nos femmes les font craquer... Ici, de fortes femmes, bien sportives... Vous venez prendre un curaçao chez Focking? Tout le monde va, les banquiers et les cochers... Ensuite, nous verrons Sitjhof... Énorme affaire...

De ce pays solide, Bernard emporte des promesses sans mensonge, un peu de travail immédiat. La fille Duval nourrira ses gosses en tissant des pantalons pour les jardiniers de Haarlem ; le père Leroy visitera les flanelles blanches qui contiendront la poitrine robuste des belles patineuses d'Amsterdam.

M. Achille, méfiant, voit avec inquiétude partir son drap vers tant d'adresses étranges :

— Loewekamp? Groninghem? Sitjhof? Tu es sûr que ce sont des maisons anciennes, établies?

Bernard décrit pour la dixième fois ces marchands robustes et semblables à son grand-père. D'ailleurs, presque aussitôt, les chèques arrivent. Au nom des banques familières, M. Achille s'apaise.

— Puis-je aller en Angleterre?

— Bonnes affaires!

C'est sa façon de dire bon voyage.

Londres. Les taches rouges des autobus, les noirs bleutés des policemen (tout ce drap noir, d'où vient-il? pense Bernard) animent le gris de la Cité. Du sommet d'un « bus » il admire les vieilles maisons du Strand. De vaporeuses traînées noires et blanches, déformant les étroites maisons de pierre, font de la ville de commerce une ville

de rêve. A côté de lui, son « agent », un gentleman, ancien capitaine, énumère, non sans érudition, les vieilles tavernes, les enseignes illustres.

Dans les magasins, plus bourrés de pièces que ceux de Paris, on entre sans toucher son chapeau. Un vieux drapier, d'une dignité comique et charmante, penche ses favoris courts et ses lunettes d'écaille sur les tissus français.

— *Well, sir*... Ceci peut m'intéresser, non pour le Home trade, mais pour le Canada et le Japon.

Épris de belle laine, comme d'autres de sa race aiment le beau bois, le beau cuir, il palpe avec amour une ratine souple.

— *Very fine, indeed... I'm sorry I can't buy now.* Venez déjeuner à mon club, mister Quesnay.

Sur une table d'acajou massif (« regardez cette table, mister Quesnay, elle a trois cents ans »), il force Bernard à boire plusieurs verres d'un Porto 1856. (« Regardez, mister Quesnay, les portraits de nos présidents. Celui-là est de Reynolds ; celui-ci de Sargent. ») Par ces libations, le vieux gentleman s'acquitte, sans achats dangereux, de ce qu'il pense devoir à l'amitié française.

Après le lunch, le « capitaine dans l'armée » promène Bernard dans les grands magasins, admirables d'ordre et de richesse, des Iles Fortunées. Les vendeuses, jolies comme des Gaiety girls, sourient à l'accent français. Les acheteurs sont plus encourageants.

— Serge?... Gabardine?... *All right.* Peut-être nous pouvons acheter.

Sur le pont du paquebot qui le ramène en France, Bernard, joyeux, regarde Dieppe, les maisons du Pollet, les tours du Casino, les fils minces du sémaphore grandir, sortir de la brume, se mettre au point sur l'écran du ciel pur. Animé par l'air vif et salé, il imagine avec force son retour à l'usine.

— Trois cents pièces !... Pas si mal par le temps qui court. M. Achille daignera grogner de satisfaction. Antoine va être enchanté... Et le citoyen Renaudin dira que nous faisons tous nos efforts pour prolonger le chômage ! Les hommes sont assez comiques... Encore un quart d'heure.

Enfonçant solidement sa casquette, il serra autour de ses genoux la couverture de toile goudronnée et essaya de continuer son livre. C'était *le Prince*, qui devenait, depuis quelque temps, l'un de ses favoris.

« *De la cruauté et de la clémence et s'il vaut mieux être aimé que haï.* — Je passe maintenant aux autres qualités requises dans ceux qui gouvernent. Un prince, il n'y a aucun doute, doit être clément, mais

à propos et avec mesure. César Borgia passa pour cruel, mais c'est à sa cruauté qu'il dut l'avantage... »

Malgré lui, sa pensée revint à ses trois cents pièces.

— Cinquante chez Selfridge... Cent chez Scott... Cent chez Graham... Cinquante chez Robinson... Cela fait bien trois cents. Je vais monter les serges au tissage des femmes et les cuirs bleus sur les métiers du bord de l'eau... M. Cantaert pourra...

Ce fut en vain qu'il essaya de revenir à des pensées plus générales.

— Simone... Les seuls êtres qui puissent aimer vraiment sont ceux qui donnent toute leur vie à l'amour... Mais est-ce naturel?... Je ne crois pas... Cinquante chez Selfridge... Cent chez Scott...

Le bateau glissait le long de la jetée. Une mousse odorante et verte tapissait les bois goudronnés.

— Cinquante chez Selfridge... Cent chez Scott...

Bernard marmottait son bréviaire.

XXVII

— Monsieur Desmares, vous direz au chef teinturier que j'en ai assez... Voilà dix pièces pour compte aux États-Unis, parce que la nuance n'est pas solide...

— Ce n'est pas sa faute, monsieur Bernard... Les produits de teinture ne valent plus rien. Ces gris roses et ces beiges, personne ne peut les faire.

— Ça m'est égal, je ne suis pas teinturier. Moi, je ne puis juger que les résultats... Monsieur Leclerc, j'ai ce matin un client roumain qui se plaint des défauts de tissage dans vos gabardines. Je vous ai dit que je ne veux pas plus de trois défauts par pièce. Si vous avez des tisserands qui ne savent pas leur métier, qu'ils aillent l'apprendre ailleurs.

— Je suis au courant, monsieur Bernard... Il y a une passe de mauvais fil.

— Ça m'est égal ; à vous de surveiller le fil quand il arrive. Il me aut de bonnes pièces. D'ailleurs, à l'avenir, je les verrai moi-même. Sur tous les marchés étrangers, la concurrence est terrible. Les Anglais, les Allemands sont partout. Il n'y a qu'un moyen de réussir, c'est de faire bien... Et puis, il faut me faire rentrer mes pièces. En temps de baisse les clients ne demandent qu'à supprimer ; il faut livrer à temps.

— Faire rentrer les pièces pressées, monsieur Bernard? C'est facile à dire, mais vous n'êtes pas dans la cuisine. Vous accrochez une

carte : « Pressée » sur une pièce... Aux dégorgeuses, on en met quatre à la fois dans une machine et on est obligé de décrocher votre carte...

— Il est bien facile de la remettre ensuite.

— Elle tombe dans les mains d'un bonhomme qui s'en fiche, ou qui ne sait pas lire. Il faudrait être derrière eux toute la journée. A la teinture, le bonhomme auquel vous réclamez un gris a ses baquets en bleu, en vert, vous croyez qu'il va tout arrêter pour une pièce pressée? Mais, monsieur Bernard, il aurait tort de le faire! Non, non, ce n'est pas facile!

Il soupira, fatigué, nerveux.

(« Au fond, pensa Bernard, il a raison. ») Mais il dit tout haut : « Tout ça m'est complètement égal, monsieur Leclerc. Il me faut mes pièces ; le reste vous regarde. »

*
* *

— Il se forme, dit M. Leclerc en sortant du bureau.

— Oui, dit M. Desmares. Les petits oiseaux sifflent comme on leur a appris à siffler.

Ces refus absurdes, mais nécessaires, de reconnaître les difficultés, leur instinct profond les admirait. Eux aussi, indulgents pendant les années d'abondance, parce qu'on l'était à leur égard, devenaient sévères pour la qualité du travail et s'émerveillaient de trouver les ouvriers, hier encore si rétifs, dociles à leurs exigences.

— C'est extraordinaire, dit M. Desmares... On leur demande des choses qui, il y a six mois, auraient amené une révolution... Personne ne bouge... On est content comme ça... Les hommes croient tout conduire, mais c'est le travail qui les mène.

Bernard, heureux, voyait s'éloigner et disparaître dans un passé déjà presque invisible ce nuage d'hostilité qui avait, depuis son retour, enveloppé ses démarches et ses intentions.

A sentir reposer sur ses jeunes épaules le poids de cette machine immense dont vivaient des hommes si nombreux, il éprouvait une joie absurde et enivrante.

La chute de M. Vanekem, la baisse de la laine, la débâcle de la Bourse avaient ouvert une énorme brèche dans la fortune des Quesnay. Mais la perte d'une richesse artificielle, en les rapprochant de l'humanité moyenne, leur rendait la douceur des souffrances grégaires, des malheurs partagés. Les ouvriers, privés soudain d'une partie de leurs salaires et de l'abondance relative dans laquelle ils avaient vécu quelques années, trouvaient une puissante consolation à leurs malheurs en imaginant ceux de leurs patrons.

— Oui, disait Heurtematte à Bernard, pour celui qui en a des millions et des millions de kilos, ça doit être quelque chose, cette baisse.

— C'est assez dur, disait le patron fièrement (comme un blessé qui montre sa blessure). Mais c'est pour vous que c'est le plus pénible. Qu'est-ce que vous gagnez par semaine en ce moment? Cinquante, soixante francs, au lieu de cent trente. Quel trou, dans un ménage !

— Pour sûr... Celui qui a vu venir ça et qui a mis quelque chose de côté s'en tire, mais les autres... J'ai une belle-sœur, monsieur Bernard, une veuve, elle doit laisser ses petits au lit tout le jour, parce qu'elle n'a pas de chemise à leur mettre. Moi, je l'aide autant comme je peux, mais ma femme attend son septième, elle aussi... C'est pas le moment, que vous me direz. Mais vous savez comment qu'c'est... Alors, vous comprenez, avec une paie de trois jours, on n'va pas loin... Enfin, l'ouvrier a eu de beaux moments ; il a goûté à des choses dont il n'avait pas l'habitude... C'est toujours un bon souvenir...

Tous deux, savourant sans le savoir la douceur de l'accord retrouvé, oubliaient de bonne foi que la prochaine vague de prospérité ramènerait avec elle la discorde, et goûtaient la douceur de croire spontanés les sentiments que la richesse décroissante des hommes abandonnait en se retirant, comme la marée descendante délivre pour quelques heures l'odeur des varechs et des algues.

XXVIII

Au temps du Paradis des Fous, M. Achille et M. Pascal avaient longuement raillé la sottise de leur âpre concurrence de jadis : « La France est grande, il y a de la place pour tout le monde. » Sur tous les points qui les avaient divisés pendant de si longues années, ils s'étaient soudain mis d'accord avec une merveilleuse facilité.

D'un commun accord, ils avaient diminué les escomptes, supprimé les crédits, refusé les échantillons gratuits. Ils s'étaient félicités de la fermeté avec laquelle ils avaient su mettre fin en quelques mois à des abus centenaires.

Surtout ils s'étaient entendus pour ne plus se disputer certains clients qui, aux jours presque oubliés de l'avant-guerre, les faisaient « marcher l'un par l'autre ».

— A quoi bon? disait M. Achille.

— *Quid prodest?* approuvait M. Pascal.

Une convention était donc intervenue entre les deux vieux maîtres

de la laine, convention par laquelle le royaume du drap était partagé par eux en « sphères d'influence » inviolables. En particulier, M. Achille devait vendre à Roch et Lozeron, tandis que M. Pascal conservait Delandre. Ils attendaient de cette entente de grands bienfaits.

Cependant M. Roch, observateur méfiant et sagace, n'avait pas tardé à remarquer que les prix de Pascal Bouchet demeuraient, avec une étonnante persistance, légèrement au-dessous de ceux de Quesnay et Lecourbe. Tant qu'il eut besoin de « ces messieurs », il se garda de rien dire et attendit son heure. Quand elle vint, cet habile manœuvrier renouvela contre les deux associés la manœuvre favorite de l'Empereur et, pour les combattre, les divisa.

Au printemps, les femmes, suivant la coutume de leur sexe, avaient adopté un uniforme. C'était le tailleur de fil à fil noir et blanc, étoffe difficile à fabriquer, triomphe de M. Achille. M. Roch, qui désirait lui en commander une centaine de pièces, vint à Pont-de-l'Eure et trouva le prix trop élevé.

— Monsieur Achille, vous savez qu'avec vous je ne marchande pas, mais faites bien attention ; je trouve de très beau fil à fil à deux francs au-dessous du vôtre.

— Impossible... Ou alors, c'est une camelote qui n'a pas l'apprêt de la Vallée.

— Pas du tout, dit M. Roch mystérieux... C'est une marchandise qui ressemble à la vôtre comme une sœur, et qui n'est pas apprêtée loin d'ici.

— Pascal Bouchet? demanda M. Achille qui leva les sourcils, mordu tout à coup par un soupçon affreux.

M. Roch écarta les mains et sourit d'un air discret : c'était une méthode ingénieuse qu'il avait pour insinuer le faux sans mentir, M. Achille vit rouge et fonça.

— Cet homme est incorrigible, dit-il amèrement. Son père était un fourbe ; son grand-père était un fourbe. Rien à faire avec lui... Il vous cote deux francs de moins?... Dites-lui de ma part que, quel que soit son prix, le mien est de dix centimes au-dessous.

Le soir même, il écrivit à M. Perruel, son représentant à Paris, d'aller montrer la collection à Delandre, client personnel, chasse gardée de M. Pascal.

Ce fut la fin de cette longue trêve. Dès que M. Pascal apprit ce qu'il pouvait à juste titre considérer comme une trahison, puisque lui-même était innocent, il vit aussitôt ses griefs d'avant-guerre, encore vifs sous la cendre, briller d'un feu sombre. La douceur de la haine et le désir du combat animèrent ce vieux lutteur. Une obscure

histoire de pardessus, un affreux drame de flanelles resurgirent dans ses rêves, le réveillèrent au milieu de la nuit, haletant, furieux, disant son fait à ce M. Achille spectral qui s'évanouissait avec l'aube. Il partit pour Paris. courut chez Roch et Lauzeron et leur offrit mille pièces à leur prix, quel qu'il fût. C'était la guerre.

*
* *

Bientôt Françoise dut écouter les plaintes alternées et les discours injurieux de son père et de M. Achille. Chacun des deux vieillards s'arrangeait pour venir la voir à l'heure où il savait l'autre absent. Quand le hasard les faisait se rencontrer, tous deux prenaient la fuite.

Allant bravement de l'un à l'autre camp, elle essayait de ramener la paix. En vain dit-elle à M. Pascal :

— Je vous assure qu'il n'y a là qu'un malentendu. J'ai interrogé Antoine et son grand-père : ils sont de bonne foi et croient au contraire que vous avez manqué à vos engagements...

— *Arcades ambo*, dit M. Bouchet... je leur ferai voir de quel bois je me chauffe.

En vain supplia-t-elle M. Achille :

— Mon père affirme que c'est par votre faute que la lutte a recommencé... Il paraît sincèrement convaincu de son bon droit. Pourquoi ne pas vous expliquer avec lui? Puis-je vous inviter à dîner ensemble?

— Non ! Non ! gronda M. Achille. Je n'ai nul besoin de ses explications. Je le connais depuis quarante ans, votre père, ça me suffit.

Après le départ de l'ancêtre, Françoise regarda longtemps son mari avec cet air de sérieux intense qui effrayait toujours Antoine.

— Pourquoi n'as-tu rien dit? demanda-t-elle enfin.

— Mais que veux-tu que je dise? Tu connais grand-père.

— Oui, mais toi... Enfin tu connais le Pacha, tu sais bien que c'est l'homme le plus honnête de la terre. Il est incapable...

— Mais naturellement... Le Pacha est exquis, je l'aime toujours autant... Il n'y a rien de changé.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

Il se leva, s'agenouilla devant la petite bibliothèque basse et se mit à ranger des livres.

— Je ne peux pas, dit-il d'un air faussement dégagé, retrouver ce bouquin de Siegfried : *le Tableau politique de la France de l'Ouest*... Est-ce que...

— Antoine, dit Françoise avec passion, je ne peux pas te supporter quand tu manques de courage.

Il se retourna, toujours accroupi.

— Mais quoi? Mais quoi? dit-il. Ah! Tu es terrible... Pourquoi veux-tu faire un drame de tout?... En quoi ces histoires d'affaires ont-elles une importance pour toi?... Ne t'en occupe pas. Nous verrons ton père chez lui, à Fleuré, c'est la même chose... Au contraire, il est très désagréable pour toi d'assister à ses querelles avec grand-père. Il vaut bien mieux les séparer le plus possible...

— Je ne veux pas, dit Françoise. Je trouve cela bête et lâche. (Elle était debout maintenant, elle avait l'air de brandir une petite lance d'amazone, elle était très belle. Antoine voyait tout cela.) Oui, lâche... Il est certain que, dans cette discussion, quelqu'un a tort; moi je veux savoir qui; je veux que le coupable fasse des excuses gentilles, qu'on les accepte gentiment et qu'on puisse vivre en paix sans que ton grand-père et même Bernard aient l'air de me regarder comme si j'étais la fille d'un monstre.

Antoine soupira et ne répondit rien. Puis, ayant trouvé le livre qu'il cherchait, s'assit dans un fauteuil et essaya de lire. Sur ces caractères durs et lisses, Bernard, Françoise, il se sentait sans prise... C'était curieux cette théorie de Siegfried sur la superposition de la carte physique et de la carte politique, curieux et vrai. Ainsi à Pont-de-l'Eure... Il souleva prudemment les paupières pour voir ce que faisait Françoise. Il pensait au phare de la Hève qu'il avait vu paraître et disparaître pendant cette nuit de Deauville, au sable, aux étoiles. Quelle douceur il avait alors trouvée dans une humiliation héroïque.

— Elle ne lit pas vraiment, elle est trop agitée... Il faut lui parler... Comment commencer?

Il sentait très bien que plus le silence se prolongeait, plus la querelle prenait d'importance. Mais elle ne leva pas les yeux, il ne trouva pas de « rentrée » et ils se couchèrent sans avoir découvert le moyen de s'adresser une parole, bien qu'ils l'eussent désiré l'un et l'autre. Le lendemain matin, au réveil, Françoise fut aimable et même gaie et ne fit aucune allusion à la discussion du soir. Mais, après le départ d'Antoine, elle téléphona à Bernard de venir déjeuner. Depuis quinze jours il semblait la fuir.

*
* *

Le vent courbait sous la pluie balayée les squelettes noirs des rosiers. Les feuilles des sycomores et des tilleuls, déjà pourrissantes, formaient sous les pas comme un feutre doré. Serrant autour de lui son caban ciré, Bernard, penché en avant pour protéger son visage ruisselant, suivit lentement la longue allée.

Après le déjeuner, sa belle-sœur vint à côté de lui sur un divan tandis qu'Antoine allumait silencieusement sa pipe.

— Il y a une chose, Bernard, dont je voudrais vous parler... C'est cette stupide brouille entre mon père et vous tous. Je ne sais qui a tort, qui a raison, mais il me semble que tout cela est bien puéril... Et vous comprenez comme c'est ennuyeux et même pénible pour moi.

— Pauvre Françoise ! dit Bernard souriant, Troyenne captive au milieu des Grecs ! Vous êtes charmante, fille de Priam, mais votre père nous a provoqués. Nous lui taillerons des croupières... Non, sérieusement, Françoise, tout cela ne change rien à notre affection pour vous, mais il faut maintenir les affaires en dehors de la zone des affections... dans l'intérêt même des affections.

Le ton voulait être celui de la plaisanterie agréable, mais elle connaissait assez l'âme des Quesnay pour comprendre qu'elle perdait son temps.

Lasse des plaintes des chefs ennemis, elle alla s'asseoir au piano. Un air fantasque, brisé, mélancolique, exprima sa tristesse ironique.

Allongé dans un fauteuil, Antoine feuilletait un catalogue de machines-outils ; debout près de la fenêtre, Bernard regardait dans une vague rêverie les prairies jalonnées de pommiers noirs qui descendaient en pente douce vers Pont-de-l'Eure.

Brusquement, de la haute couronne des cheminées, un mince jet de vapeur blanche monta vers les nuages ; le sifflet prolongé de l'usine couvrit le chant du piano. Bernard s'avança, frappa sur l'épaule de son frère et, sans le savoir, d'un mouvement rapide du poignet, remonta une machine invisible.

XXIX

En sortant du courrier, Antoine dit à Bernard :

— Je voudrais te parler. Peux-tu venir jusqu'à mon bureau?

Une conversation particulière entre les deux frères était si rare que Bernard, tout en marchant silencieusement à côté de son frère, pensait : « Il y a quelque chose de cassé... Mais quoi?... Antoine fait une tête tragique ce matin ; Françoise est si bizarre depuis quinze jours. Au fond, Antoine est mal marié. Peut-être un grand homme d'affaires ne devrait-il pas être marié du tout? Il faudrait qu'il fût jaloux de lui-même. Pourtant les plus grands... Tout dépend de la femme : il faut qu'elle soit passive, ou collabore. Françoise est antagoniste. »

Sur le bureau d'Antoine, il y avait une grande photographie de sa femme et l'influence de celle-ci était visible dans mille détails. De tous les bureaux Quesnay, celui-là était le seul qui eût un tapis les meubles étaient anciens et de vieilles gravures représentaient les opérations de l'industrie lainière au dix-huitième siècle. On y voyait des tisseuses en robes à paniers et des enfants charmants en vestes rondes qui faisaient tourner des presses à main.

Bernard prit un fauteuil, joua machinalement avec une règle et, comme son frère ne commençait pas, demanda, d'un ton assez bourru :

— Alors?

— Alors, dit Antoine sans le regarder, je voudrais simplement te poser une question : est-ce que cela t'ennuierait beaucoup si je quittais la maison?

— Toi? dit Bernard, vraiment stupéfait. Mais quelle idée! Es-tu fou?

— Non : j'ai eu hier soir avec Françoise une conversation qui a duré pendant la plus grande partie de la nuit... La pauvre petite n'en peut plus. Elle a toujours trouvé notre mode de vie très triste, la tyrannie de grand-père très dure. Elle l'a supportée longtemps, elle a fait beaucoup d'efforts. Maintenant, la brouille avec son père la met dans une situation impossible... Je t'en prie, ne hausse pas les épaules, Bernard, il faut avoir un peu d'imagination. Nous autres, Quesnay, notre grand défaut c'est d'être incapables de voir la réalité des autres. Une femme n'a pas, comme toi, une activité constante qui l'empêche de penser à elle. Des incidents qui te paraissent très petits prennent à ses yeux une importance énorme. Elle souffre de mille petits froissements que tu ne sentirais même pas... Tu dis : « Non! » Mais ça ne se discute pas, c'est une question de fait... En tout cas, moi, je ne veux pas que ma femme soit malheureuse. Je ne veux pas non plus vous mettre dans l'embarras. Je resterai le temps qu'il faudra, mais je désire qu'il soit convenu qu'en principe je quitterai la maison aussitôt que cela sera possible.

— Je trouve tout cela bien exagéré, dit Bernard en faisant tourner la règle qu'il avait en main, tu prends une décision grave, définitive, à propos d'un état de choses accidentel. Si c'est notre pique avec son père qui trouble tant ta femme, moi, je veux bien serrer la main de M. Pascal et passer l'éponge sur toute cette histoire.

— (Il ne faut pas que je laisse la conversation prendre ce tour, pensa Antoine. En paroles tout aura l'air de s'arranger et les difficultés profondes resurgiront à la première occasion... Mon choix est fait... Françoise...) Non, dit-il à son frère, ce n'est pas seulement

cela, il y a incompatibilité d'humeur entre la maison Quesnay et Françoise. Il faut un divorce. Ajoute que moi, tel que je suis devenu depuis six mois, je n'ai plus le sentiment d'être l'homme qu'il faut ici. Je travaille sans plaisir et mal, je le sais ; j'ai perdu la foi.

— C'est vrai, dit Bernard, tu as beaucoup changé. Mais, tout de même, tu connais très bien le côté technique de la fabrication et tu rendais encore de grands services. Qui te remplacera?

— Tu auras bientôt le petit Roger Lecourbe.

Bernard fit une grimace :

— Un fort en thème !

— Il vaudra mieux que moi. Je t'assure que je sens que je suis de jour en jour moins apte à faire ce métier. Cela ne m'intéresse plus ; je suis dégoûté ; je n'y peux rien.

— Et qu'est-ce que tu feras? Tu sais que vous ne serez pas riches, sans l'usine?... Avec la baisse du franc, tes fonds d'État ne valent pas cher, et d'ailleurs...

— Oh ! nous avons pensé à tout cela ; notre parti est pris. Nous avons l'intention d'acheter une maison en Provence et d'y passer la plus grande partie de l'année... Moi, j'aime avoir chaud et pourvu que j'aie une voiture, un fusil, je suis heureux. Françoise aura ses enfants, un jardin, des fleurs ; je garderai un très petit pied-à-terre à Paris pour qu'elle puisse, l'hiver, entendre un peu de musique et voir ses amis...

— Tu t'ennuieras terriblement.

— Ne crois pas ça... C'est toi, Bernard, qui t'ennuies toujours. C'est d'ailleurs ce qui fait que tu agis, et que tu réussis... Mais, moi, je suis très facile à distraire, j'écrirai peut-être une *Vie de Tocqueville*... Et, puis, je te le répéte, ma femme est tout pour moi... Seulement, tu ne comprendras jamais ça.

— Jamais ! dit Bernard, avec une sorte d'humeur.

Bernard alla à la fenêtre et regarda, dans la longue cour boueuse, les camions, les ouvriers chargés de pièces, tout le mouvement familier et, pour lui, si intelligible de l'usine. Un mécanicien en cotte bleue portait des fers que Bernard savait destinés à une nouvelle presse hydraulique. Un foulonnier passait, portant sur l'épaule un coupon capucine et un coupon bleu vif, qui faisaient un contraste gai. Plus loin, M. Desmares et M. Cantaert paraissaient discuter avec fureur et Bernard savait pourquoi. Au-dessus des toits orange de l'usine, sur la colline, on apercevait le cimetière de Pont-de-l'Eure au milieu des arbres jaunissants.

— (Comment Antoine ne voit-il pas, pensa-t-il, que ce mouvement est la vie d'un Quesnay? Moi, je ne conçois même pas qu'on

puisse renoncer à tout ceci. Il n'y a rien de plus beau, de plus clair, de plus nécessaire au monde. C'est terrible, un homme qui tombe en quenouille. Antoine est fini.) Que veux-tu que je te dise? Je ne peux pas te retenir malgré toi. Je te désapprouve et pas seulement au point de vue étroit de cette usine-ci : non, je crois que ce que tu fais est grave, que si la bourgeoisie se met à chercher le bonheur avant tout, elle est une classe perdue. En outre, je crois que tu le regretteras. Cela dit, fais ce que tu voudras. Je me sens de taille à mener la barque tout seul.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Antoine froidement. Le diable est d'en parler à grand-père.

— Je vais le préparer, dit Bernard.

Puis, lâchant la règle et soudain plus vif :

— A propos, dis-moi ; qu'as-tu fait pour les métiers du bord de l'eau? Tu avais parlé de les faire conduire par des moteurs individuels? Est-ce qu'il y a économie?

Pour parler d'engrenages et de transmissions, Antoine retrouva un peu de zèle. Devant lui, le portrait de Françoise, visage ravissant et mélancolique, niait le sérieux de ces problèmes.

— Mais qu'est-ce qui est sérieux? pensait-il tout en calculant la perte en ligne.

XXX

> Hamlet est un mauvais prince,
> parce qu'il médite sur un crâne.
>
> Alain.

Bonsoir ! dit Delamain. Bonsoir, homme sage qui sais rester rare et précieux. Les imbéciles croient nécessaire de se voir tous les huit jours. La vérité est qu'on se renouvelle peu.

Il attira Bernard vers la lumière et le regarda longuement.

— Pourtant, tu as changé. Tourne-toi : c'est amusant. Tu prends l'allure « capitaine d'industrie »...

— A quoi vois-tu cela?

— Ah ! mon cher, il faudrait être un Balzac... Quelque chose de précis, d'autoritaire... le col mou, le veston bien coupé, les chaussures fortes... Et surtout cette expression triste, impitoyable et douce des soldats de Vigny... Que deviens-tu? La dernière fois que je t'ai vu ici, tu te disais submergé par les affaires.

— Oui, dit Bernard joyeusement. Je cherchais... Je cherchais je ne sais quoi dans une direction où il n'y a rien à trouver. Je voulais

être « juste ». Ce n'est pas possible. Et même cela ne veut rien dire. On peut être fidèle à son métier, à des compagnons ; on peut tenir sa parole, c'est déjà très beau, mais c'est tout... Maintenant j'ai compris le jeu, Delamain, et les professionnels veulent bien me dire que je suis un partenaire honorable... L'étrange est que cela ne m'empêche pas de rester au fond le jeune homme assez timide et incertain que tu as connu, grand lecteur et grand naïf... Seulement, dès qu'il est question du tissage, il y a en moi un ancêtre Quesnay qui prend le commandement et qui sait ce qu'il faut faire, sans tâtonnement... Je suis fils de pilote, je connais les passages.

Delamain secoua la tête.

— Il y a longtemps, dit-il, que j'ai reconnu la présence de l'ancêtre Quesnay.

Ils fumèrent quelque temps en silence.

— Ce qu'il faut que tu comprennes, dit enfin Delamain, c'est que ta solution ne vaut que pour toi. Tu étais tourmenté par certains scrupules, tu les as apaisés par certains sophismes. Tu as sacrifié une partie de ton intelligence à l'unité de ton moi. C'est très bien. Il est certain qu'il nous faut, pour pouvoir vivre, construire un système d'idées qui comporte notre existence... C'est très bien, à la condition que tu n'oublies pas qu'en même temps un Ramsay Macdonald, un Romain Rolland, construisent, eux aussi, des systèmes exactement contraires qui leur paraissent tout aussi solides, tout aussi nobles.

— Aussi nobles, peut-être, dit Bernard ; aussi solides, non.

— Mais si, dit Delamain. Tu t'es dessiné un certain type de bourgeois idéal, à la fois militaire et industriel, et tu essaies de le vivre. Tu as raison. Mais un autre s'est dessiné un type de révolutionnaire idéal et il a raison comme toi... D'ailleurs, j'ai tort de te dire ça.

— Pourquoi? dit Bernard. (Et à ce moment l'image de Simone traversa son esprit : « Elle aussi pensait que je vis pour un système qui n'est pas nécessairement vrai. Mais Delamain, comme Simone, ignore au fond la vie réelle qui n'admet, elle, qu'une vérité. » Il continua :) D'ailleurs, la beauté n'est pas dans la doctrine. Elle est dans une certaine attitude... Ton cher Stendhal avait bien vu ça... Tiens : j'ai dû te parler jadis avec horreur de la froide avidité des gens d'affaires. Eh bien, mon ami, l'homme est un animal plus complexe que je ne croyais !... Je t'ai raconté la vendetta centenaire des familles Quesnay et Pascal Bouchet?... Depuis la grande crise, elle a repris de plus belle. M. Pascal nous a déclaré la guerre du velours de laine qui mériterait, je t'assure, d'être aussi célèbre que celles

des Deux Roses ou de Cent Ans... Sais-tu ce que c'est que le velours de laine?

— Je crois savoir, dit Delamain ; c'est une étoffe grise ou beige dont les femmes font des manteaux... Denise en a un.

— La couleur n'y fait rien, dit Bernard, avec le léger agacement du technicien devant le profane, c'est un tissu cardé dont le poil est relevé, puis tondu... Enfin, c'est le grand succès de l'après-guerre. La petite bourgeoise manque d'argent, la vie est chère, les femmes couvrent la misère de leurs robes avec ces manteaux clairs, garnis de fausse fourrure. Toute la fabrique française ne tisse que cela et la concurrence est terrible, mais pendant longtemps, nous, les Quesnay, nous avons eu avec M. Pascal Bouchet le monopole des très beaux velours. L'apprêt de la Vallée était célèbre ; nous pouvions gagner notre vie... Seulement il est arrivé qu'à la suite de querelles de famille qui avaient déjà eu pour résultat de faire abandonner l'usine par mon frère...

— Ton frère Antoine? dit Delamain. Il vous a quittés?

— Oui, tu ne le savais pas? Il a acheté une maison dans le Midi et il y vit depuis quelques mois... Oh ! je me passe de lui ; il ne faisait plus grand'chose... Donc, M. Pascal, se sentant libéré de tout devoir envers nous par ce départ de son gendre, a commencé les hostilités en offrant au Louvre un velours superbe à un prix tout à fait ridicule. « Très bien ! a dit mon grand-père, si Pascal veut jouer cette partie, c'est moi qui en verrai la fin. J'ai les reins plus solides que lui. » Nous avons donc contre-attaqué le lendemain et gagné brillamment la bataille des Galeries Lafayette. Puis la campagne s'est poursuivie, avec des fortunes diverses, au Printemps, à la Samaritaine. Le combat du Bon-Marché est demeuré indécis, chaque parti criant victoire. Au début, tous deux auraient souhaité circonscrire la lutte, mais c'est impossible. Les prix sont vite connus. Un cours s'établit. On en vient à tout vendre au-dessous du prix de revient. Quand l'inventaire de décembre est arrivé, M. Pascal Bouchet perdait plusieurs millions. Nous en perdions naturellement tout autant, mais il en souffrait plus durement, n'ayant pas de réserves. Avant le début des hostilités, il avait déjà été fort entamé par la déconfiture d'un sieur Vanekem, par la baisse du change roumain et par les dépenses énormes faites pour restaurer son château de Fleuré, qui a appartenu à Agnès Sorel... Il faut avoir entendu mon grand-père expliquer ces choses et parler d'Agnès Sorel avec un mouvement d'épaules inimitable. Malgré tout, M. Pascal portait beau et faisait confiance à l'avenir. Une banque locale le soutenait ; une bonne saison pouvait tout réparer.

Par malheur, le banquier lui-même a eu le plus pressant besoin d'argent et a dû exiger le remboursement immédiat d'une avance. M. Pascal a demandé un délai ; l'autre ne pouvait le lui accorder... Enfin, il y a quelques jours, l'usine Bouchet semblait condamnée à suspendre ses paiements à la fin du mois. Dénouement assez tragique, sous son apparente banalité, si tu penses, mon ami, que M. Pascal a soixante-huit ans, qu'il a travaillé pendant toute sa vie, qu'il a été considéré justement comme le plus honnête des hommes, enfin que c'était pour lui une fin de carrière triste et imméritée. Pour mon grand-père, au contraire, c'était la réalisation de toutes ses prophéties, la ruine de l'ennemi héréditaire, la grande victoire.

Or, M. Pascal, dans cet extrême danger, a fait la dernière chose qu'on eût pu prévoir. Il a demandé un rendez-vous à mon grand-père, auquel il n'avait pas parlé depuis de longs mois, lui a exposé la situation et lui a dit qu'il comptait sur son appui.

— C'est Napoléon à bord du *Bellérophon*, interrompit Delamain. « Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. »

— Exactement... Mais mon grand-père s'est beaucoup mieux conduit que les Anglais. D'abord il n'a montré aucune joie ; il n'a même pas dit, ce qui eût été légitime : « Je l'avais toujours prédit ! » Il est resté pendant toute la soirée silencieux et même assez sombre. Le lendemain matin, il est allé à Louviers et s'est enfermé avec M. Pascal. Quand il est revenu, il nous a dit : « J'ai vu les derniers inventaires. Il est très possible de sauver l'affaire. Il faut quatre millions, nous pouvons faire ça. » Et il a remis sur pied ce concurrent, de qui, depuis quarante ans, il poursuivait l'anéantissement... Qu'en penses-tu?

Delamain regarda son ami avec une attention amusée.

— Je pense, dit-il, que vous êtes bien dans la tradition militaire... On se bat quatre ans, trente ans, cent ans, puis tout le monde est ruiné et le vainqueur prête ce qui lui reste au vaincu... Au fond, vois-tu, ce qui a fait la grande erreur de tous les anciens économistes depuis Ricardo et Bentham jusqu'à Marx, c'est de croire qu'on fait des affaires pour gagner de l'argent. Le but d'un homme comme ton grand-père n'est pas de devenir riche, mais de le devenir en luttant avec un rival. Si le rival disparaît, le jeu est fini : comme dit cet Anglais... Russell, je crois... : « Si deux équipes de football s'entendaient, elles pourraient marquer beaucoup plus de buts, seulement il n'y aurait plus de football. »

— Tu comprends très bien, dit Bernard, mais c'est un jeu assez triste.

— Tous les jeux sont tristes, dit Delamain. Les hommes vraiment gais ne jouent pas.

— Ne fais pas de paradoxes, dit Bernard. J'ai travaillé toute la journée, je suis fatigué.

Il regarda sa montre. Il dînait avec Liliane Fontaine. Elle lui avait demandé d'être exact, parce qu'elle entrait en scène à neuf heures. L'escalier de Delamain était raide, mal éclairé... Ce dîner?... Elle allait parler de sa carrière... D'ailleurs, c'était vrai, qu'elle devenait célèbre. « Dans ma génération, disait Liliane Fontaine, il n'y a que Falconetti, Gaby Morlay, Blanche Montel et moi... Il y a de la place pour toutes. » Elle disait aussi : « C'est dommage que le Français paie si mal, parce que j'aimerais bien jouer *Phèdre*... » Au fond, elle n'aimait pas Bernard. Elle ne pensait qu'à son métier. Lui aussi. Elle avait un corps charmant. C'était très bien.

XXXI

Pendant les quatre années qui suivirent, le gouvernement de la maison Quesnay et Lecourbe fut le théâtre de changements lents et profonds. M. Achille vieillissait ; sa mémoire était moins bonne ; en certains jours le coin droit de sa bouche était légèrement tordu et il parlait alors avec difficulté. En même temps il devenait irritable et critiquait les décisions de Bernard avec une sorte de jalousie, sans être capable d'en suggérer d'autres. On prenait l'habitude de lui cacher les événements désagréables. Le pouvoir se retirait de lui. Il en souffrait. « Pourquoi vous taisez-vous quand je m'approche? » disait-il.

Bernard, depuis la fin de sa liaison, semblait ne plus vivre que pour l'usine, avec une ardeur sombre et taciturne. Un jour par semaine, il allait à Paris pour voir ses clients. Peut-être consacrait-il une soirée à ses plaisirs. On disait qu'il pensait à se marier. Françoise, qui revenait chaque été passer, avec ses enfants, quelques semaines à Fleuré, prétendait que son beau-frère était amer et triste, qu'il avait sacrifié la seule femme qu'il aimerait jamais, et qu'il le regrettait profondément. Antoine ne le croyait pas du tout. « Tu ne le connais pas, disait-il, les femmes ne jouent aucun rôle dans sa vie. »

A Pont-de-l'Eure, Bernard était dans son bureau tous les matins à huit heures ; une heure d'escrime le soir était sa seule distraction ; il se couchait tôt. Quand il pensait à lui-même, c'était toujours comme à un jeune homme, mais les autres jugeaient à la fois qu'il vieillissait et qu'il prenait une grande autorité. Les employés sa-

vaient que les décisions de M. Bernard étaient les seules importantes. Ils avaient toujours considéré celles de M. Lecourbe comme d'éloquentes songeries. Ils voyaient bien que celles de M. Achille n'étaient plus, comme jadis, sans appel.

Un fils de M. Lecourbe était « entré dans l'affaire » en octobre 1921. Au début, son cousin l'avait jugé avec une injuste et sommaire sévérité. D'abord, parce qu'il était un Lecourbe, ensuite parce qu'il était licencié en philosophie et docteur en droit, surtout parce que le premier jour de sa présence, il avait critiqué les méthodes de la maison et annoncé des intentions de réforme. Bernard l'avait prié d'endosser une salopette bleue et l'avait envoyé au triage des laines. Il y passa plusieurs journées, assis sur une haute chaise devant une claie grasse, chargée de laines, en face d'un vieux trieur narquois auquel, de temps à autre, M. Achille venait demander son diagnostic.

— Il fait ce qu'il peut, monsieur Achille, disait le vieillard, il fait ce qu'il peut, mais il n'est pas bien intelligent. Encore ce matin, il m'a laissé des gorges dans un premier choix.

Mais Roger Lecourbe était un type de jeune homme très différent de ceux qu'avait produits la génération d'Antoine et de Bernard. Il parlait d'économie politique comme son père, mais différait de celui-ci en ce qu'il était toujours bien informé. Il conduisait sa Bugatti à ravir et prenait à 120 des virages impeccables. Il sautait 1 m. 67 en hauteur, 6 m. 32 en longueur et courait le 100 mètres en 11 secondes 2/5. Il se mit en tête d'être champion de triage de laines et le fut en quinze jours. Le père Ursin, son professeur, s'étonna : « Il est plus fort que moi, monsieur Bernard, c'est à ne pas croire. »

Alors Bernard, qui ne demandait qu'un disciple, adopta son cousin et, tout de suite, lui confia de petites missions formatrices.

— Roger, ces lisières sont roulées, fais venir M. Desmares à la perche et dis-lui que ça doit cesser.

— Moi je veux bien, disait le jeune Lecourbe, mais je sais bien comme cela se passera. Il prendra son lorgnon de la main droite, lèvera la main gauche vers le ciel et affirmera que ça ne peut pas venir du tissage. Et il aura sans doute raison.

— C'est, en effet, probable. Alors tu feras venir M. Leclerc et tu lui diras que ça vient des apprêts.

— Autre chanson. Il répondra : « Monsieur Roger, si vous m'expliquez comment les apprêts peuvent faire ça, je suis curieux de vous entendre... » Et je serai très embarrassé.

Bernard rit franchement.

— Oui, dit-il, seulement quand tu auras ainsi blâmé injustement toute l'usine, les lisières roulées disparaîtront... Il faut crier.

— Tu es terrible, Bernard, dit Roger Lecourbe. Au fond, M. Achille et toi, vous êtes des Spartiates, c'est-à-dire d'excellents guerriers, complètement insupportables.

— Mais non, grommela Bernard, bourru mais assez content.

Il prit l'habitude d'avoir avec lui ce jeune homme qui le suivait fidèlement dans toutes ses tournées. Quelquefois il se demandait : « Comment Roger me voit-il? Est-ce que je suis pour lui ce que mon grand-père était pour moi, c'est-à-dire un être utile, efficace, mais un peu ridicule, un peu entêté? C'est probable. Et pourtant il me semble que c'est hier que je suis moi-même revenu de la guerre. »

Quand il se rencontrait dans une glace, il contemplait le Bernard Quesnay lycéen, puis soldat, qu'il avait toujours connu. Que voyaient les autres? Un souvenir triste le traversait comme une douleur aiguë. « Tu t'aimes? » C'est ce que lui disait sa chère Simone, quand elle le trouvait ainsi devant une glace. « Oh ! pas du tout, répondait-il, mais je me surprends tellement. »

Cela restait vrai.

XXXII

Un domestique vint au bureau dire que M. Achille était souffrant et garderait la chambre. A l'heure du déjeuner, Bernard alla prendre des nouvelles. Dans l'escalier, il rencontra le médecin.

— Est-ce grave? demanda-t-il.

— Grave? dit le docteur Guérin. Non, ce n'est pas très grave cette fois, mais c'est un sérieux avertissement. Il ne faut plus qu'il travaille.

M. Achille avait eu une petite congestion. Il était étendu sur une chaise longue, le visage un peu trop rouge, avec cet air de gravité que donne l'approche de la mort et l'effort de la lutte. Il respirait vite et levait sur les arrivants des yeux inquiets, vitreux.

Bernard regarda cette chambre à coucher où il n'était jamais entré depuis son enfance. Le lit de sa grand'mère y était resté. Les meubles étaient couverts de velours grenat. De gros boutons ponctuaient le capitonnage des fauteuils. Il y avait aux murs des daguerréotypes, sur la cheminée un bronze offert par les ouvriers le jour du mariage de M. Achille. Ce bronze représentait un homme nu, appuyé sur une charrue. Il y avait aussi des coquillages et des pierres peintes, souvenirs de Dieppe et d'Étretat.

— Bonsoir, grand-père, dit Bernard.

— Bonsoir, dit une voix curieusement faible. Quoi de nouveau?

— Pas grand'chose. Tout va bien. Nous avons reçu ce matin une belle commission du Brésil.

— La livre?

— Plus de 100 francs.

— La laine?

— Chère.

A ce moment, M. Lecourbe et son fils entrèrent sur la pointe des pieds.

— Quoi de nouveau? dit le vieillard avec lassitude.

— Rien, dit Roger, tout est de plus en plus cher. J'ai vu aujourd'hui du 2-70 à 80 francs. Et pourtant il m'en faut.

— Pour les gabardines? dit M. Achille.

Et il sourit presque, heureux de se souvenir.

Puis tous se turent. Assis autour de l'ancêtre, ils cherchaient en vain un sujet qui pût le distraire de son angoisse. « Le Maroc? » pensa Bernard... « Non, ça lui est égal... Les grèves minières en Angleterre? Non... Qu'ai-je donc vu, hier, à Paris? La *Sainte Jeanne* de Shaw? Je serais bien reçu !... C'est étrange, il va peut-être mourir et pourtant il me semble inconcevable qu'on puisse lui parler avec tendresse ou même avec naturel... Je crois qu'il m'a aimé. Pauvre vieux !... »

Un défilé rapide de pensées lui présenta soudain un objet d'un intérêt certain pour le malade.

— Le foulonnier de M. Pascal a dit à un des nôtres que tous leurs pardessus de la nouvelle saison sont ratés.

— Ah ! Ah ! dit M. Achille avec un faible sourire de sa bouche tordue. Il n'a jamais su fouler, Pascal, jamais.

— Les épinceteuses, dit M. Lecourbe, réclament une augmentation de salaire.

— Et elles ont raison, murmura Roger Lecourbe.

Bernard lui jeta un regard mécontent :

— Elles ont raison, dit-il, c'est facile à dire.

A ce moment, le son de sa propre voix lui rappela que son grand-père lui avait répondu par cette même phrase, exactement la même, six ans plus tôt, et il rougit. M. Achille avait fermé les yeux. Tous sortirent sur la pointe des pieds.

XXXIII

M. Achille eut sa troisième attaque, dont il mourut, en décembre. Antoine et sa femme vinrent de Saint-Tropez assister à l'enterrement. Ils logèrent à Fleuré, mais vinrent dîner avec Bernard, qui

trouva son frère changé. Il avait un teint plus coloré, une allure plus souple. « Un côté *Bonjour, monsieur Courbet* », pensa Bernard. Françoise était enceinte et paraissait heureuse, plus placide qu'autrefois. Le visage tendait à s'empâter, mais elle restait très belle.

Elle se sentit tout à fait étrangère à Pont-de-l'Eure et les objets lui apparurent avec un caractère de nouveauté qu'elle ne leur avait jamais connu.

— Mais comme Bernard a vieilli ! dit-elle à Antoine, à mi-voix pendant que Bernard téléphonait.

— Il vient d'avoir quelques jours très durs.

— Oui, mais ses cheveux sont gris et il a des rides : deux plis très marqués entre le nez et la bouche. Tu as l'air beaucoup plus jeune.

— Je vois où tu veux en venir, dit-il, et il lui sourit avec tendresse.

Bernard qui, debout, récepteur en main, vit de loin ce sourire, fut agacé.

(Cette vie dans le Midi... pensa-t-il. Le réveil très tard, sous des moustiquaires... Les journaux... Le déjeuner au soleil sur le balcon, Antoine en pyjama, Françoise en kimono... Les enfants sur la plage... La sieste, un roman... Le thé, des Anglais, des Russes de Cannes... des toasts, une tranche de cake... Bonheur écœurant.)

Quand il revint vers eux, Antoine lui demanda des nouvelles de l'usine.

— Vous êtes occupés? Et la laine? C'est cher? Tout ça doit être bien difficile.

— La laine? dit Bernard. Elle monte, elle baisse, on commence à s'y habituer ; on ne spécule plus, on achète au jour le jour ; tantôt on se trompe, tantôt on réussit : ça n'a pas grande importance. Non, ce qui est grave, c'est le change et surtout les impôts... Tout cela est si obscur, si mal réglé...

— Et les ouvriers? Vous n'avez plus de grèves?

— Non : nous avons maintenant un système de relèvement automatique des salaires quand le coefficient du prix de la vie augmente. C'est fait très honnêtement. Au fond, les ouvriers sont de braves gens. Quand on joue le jeu avec eux, ils le reconnaissent. Tout ça est plus simple que nous ne pensions... Ce qui m'occupe surtout, ce sont nos nouvelles affaires.

— Oui, dit Antoine, je sais : ton affaire de laines à Roubaix et ta filature aux États-Unis... Tu dois avoir un travail terrible.

— Mais non ; Roger m'aide beaucoup... Il est devenu excellent... Et puis j'aime travailler. Que veux-tu qu'on fasse de la vie quand on ne travaille pas? On pense à soi, on s'analyse, on se tourmente. C'est

exquis de rentrer le soir, bien assommé par la fatigue, de se coucher à neuf heures et de dormir comme une brute.

Françoise, qui écoutait cette conversation, dit avec un peu d'âpreté :

— Mais c'est une philosophie d'homme malheureux, Bernard?

— Pas du tout, dit Bernard avec défi.

Il avait encore plaisir à la regarder, mais il y avait maintenant entre eux comme une hostilité latente. Elle le sentit et, quand elle se trouva seule avec lui pendant un instant, le regarda avec beaucoup de coquetterie :

— *It seems funny*, Bernard, *to see you turned into a great businessman. Everybody says you are one.*

— *Don't you believe them. Its all a game* (1).

Elle eut la fugitive impression qu'il soulevait un masque et qu'il allait lui révéler un visage plus vrai, mais à ce moment Roger Lecourbe entra, escortant sa sœur.

Les Lecourbe avaient, pour l'enterrement, fait revenir d'Angleterre Yvonne, que Bernard n'avait pas vue depuis longtemps. Au premier regard, on la trouvait massive, d'autant plus qu'elle s'habillait avec une rudesse monacale. Elle avait de beaux yeux, un peu myopes, et une jolie voix. Elle était grave, précise, mais pas du tout pédante. Un trait d'elle qui plut beaucoup à Bernard fut qu'elle n'affecta nullement une douleur qu'elle ne ressentait pas. Elle fut très correcte, mais cessa presque tout de suite de parler de la mort de ce vieillard qu'elle avait à peine connu, pour expliquer à son frère et à Bernard les conditions du travail en Angleterre.

— Je crois, dit Bernard, que leur grande erreur a été de vouloir à tout prix maintenir la valeur or de la livre. La conséquence est que leurs salaires sont presque doubles des nôtres, que leurs prix sont trop élevés et qu'ils ne peuvent plus exporter.

— C'est tout à fait exact, dit Yvonne Lecourbe, et leur chômage vient de là. Ils sont très fiers de leur rétablissement financier ; au fond, ce n'est qu'une prime à la richesse acquise.

— Je ne crois pas d'ailleurs, dit Bernard, que le système français soit plus sage. Nous exportons, c'est vrai, mais au-dessous du prix mondial. Nous nous dévorons lentement.

— Certainement, dit Yvonne avec animation. La vraie sagesse serait l'arrêt sur place, le franc stabilisé, mais en aurons-nous le courage?

(1) Cela paraît drôle, Bernard, de vous voir transformé en grand homme d'affaires. Tout le monde dit que vous en êtes un.

— Ne les croyez pas, ce n'est qu'un jeu.

La discussion économique continua longtemps sur ce ton. Quand les petits Lecourbe partirent, Bernard dit avec enthousiasme à Françoise :

— Mais elle est admirable, cette Yvonne ! C'est comme une bonne voiture : on peut la pousser, la pousser, elle rend toujours merveilleusement...

— Quelle étrange façon de s'habiller, dit Françoise.

Et elle soupira.

Puis elle parla de sa maison :

— J'ai des figuiers, Bernard, et des orangers, des roses au milieu des oliviers et un jardin à l'italienne avec de grandes jarres de terre brune... Il faut venir nous voir.

XXXIV

Ce qui est terrible, c'est qu'il n'y a rien de terrible.

TOURGUENIEV.

Une foule immense suivit le convoi. A onze heures, sirènes et sifflets avaient annoncé la fermeture des usines de la Vallée. Tous les ouvriers étaient venus. Le char était couvert de grandes couronnes. Sur des rubans violets, on lisait : « Le personnel de la filature des Établissements Quesnay et Lecourbe. » — « Le personnel du Tissage du Bord de l'Eau. » — « Le Conseil d'Administration du Carbonisage Lovérien à son Président. » — « Les Sapeurs-Pompiers à leur bienfaiteur. »

Le cimetière de Pont-de-l'Eure est situé sur une colline qui domine la ville. En sortant de l'église, le long cortège noir s'engagea sur la route à forte pente qui passait le long des usines Quesnay. Bernard, qui jusqu'alors, avait marché tête basse, leva les yeux et regarda le char couvert de fleurs. Puis, inconsciemment, il occupa son esprit à reconnaître les bâtiments. Çà et là, une porte ouverte laissait entrevoir des pièces entassées, des chardons, des caisses, des ruisseaux jaunâtres : « La filature... l'épaillage... le foulon... le décatissage... Tiens, la teinture fume encore ! » Devant lui, le cercueil glissait lentement, comme s'il les eût passés en revue, devant les ateliers silencieux. M. Achille faisait sa dernière tournée.

M. Pascal Bouchet prit doucement le bras de Bernard, qui le regarda. Ce beau visage rose avait vieilli ; la barbe blanche était plantée maintenant parmi les ravines bleutées et profondes. Lui

aussi, bientôt, suivrait cette même route. Il montra à Bernard l'immense usine et dit : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, mon ami Bernard. » Le cortège s'arrêta brusquement. Le maître des cérémonies changeait les porteurs de cordon : « Monsieur le préfet de l'Eure !... Monsieur le maire de Louviers !... Monsieur le président de la Chambre de Commerce !... » M. Pascal Bouchet abandonna le bras de Bernard.

Par un grand effort des chevaux qui glissaient sur le verglas, le char s'ébranla de nouveau. On repartit. Roger Lecourbe regarda Bernard, qui marchait maintenant seul, légèrement en avant. Il se demanda s'il avait du chagrin : « Je crois, se dit-il, qu'il doit plutôt avoir le sentiment qu'il succède, que désormais il est le patron, que c'est très lourd... Il n'a pas dit un mot depuis ce matin, sauf pour donner des ordres... Et pourtant, on ne peut pas dire que Bernard soit un autre M. Achille. Il est beaucoup plus conscient. C'est peut-être ce qu'il y a d'assez beau dans l'homme moderne, cette faculté de se dédoubler, d'accepter le conflit. Les marionnettes ont compris la pièce, et pourtant elles continuent à jouer... Comment est donc la phrase de Barrès : « Goûter jusqu'à la fureur la volupté de se sentir différent de soi-même... » Non, c'est bien mieux dit... : « Je goûte jusqu'à... »

On entrait dans le cimetière. L'allée, plus étroite, disloquait le cortège. Derrière Roger Lecourbe marchaient maintenant des inconnus : « Non, non ! disait un vieux monsieur, moi je ne peux pas vivre dans ton univers d'Einstein. L'idée que l'espace est fini, ça m'est pénible. — Calme-toi, Édouard, calme-toi, répondit une voix, je te rends l'infini de l'espace. »

Il entendit aussi : « Tant qu'on augmentera la vitesse des voitures sans améliorer en même temps les routes... »

Puis les mouvements de la masse portèrent vers lui une voix de jeune homme : « C'est une très jolie petite poule, mais elle a des jambes canaille... » Roger pensa à son amie, qui en avait de délicieuses ; c'était une Suédoise cultivée, compliquée qu'il avait connue aux Sciences Politiques. Une brusque montée de désir l'envahit. Il ferma les yeux une seconde, puis les rouvrant fut étonné de voir des tombes, des milliers de mains gantées de noir. Il avait perdu du terrain et Bernard était maintenant séparé de lui par tout un champ de têtes nues.

Quand il parvint à rejoindre son cousin, qui se tenait immobile et comme au garde-à-vous devant un caveau sur lequel on lisait : « Famille Quesnay », la cérémonie était presque terminée. M. Cantaert prononçait un discours : « Au nom des employés de la Maison

Quesnay et Lecourbe, j'ai tenu à dire un dernier adieu... » Sans doute éprouvait-il un soulagement involontaire à penser que, de sa boîte de chêne, le terrible vieillard ne pouvait rien répondre. Bernard se retourna un instant et regarda la foule qui l'entourait, puis les hautes cheminées qui fumaient doucement. C'était un admirable jour d'hiver. Les lignes et les couleurs étaient nettes. Un trait de neige soulignait les branches noires des arbres. Les toits plats des usines Quesnay, les réservoirs cimentés qu'emplissait une eau d'un bleu froid, les longs hangars métalliques des magasins de laine, formaient, au-dessus de la ville, comme un château-fort protecteur et barbare.

Roger Lecourbe observa encore Bernard, qui était très pâle et pensa : « Un jour, sans doute, je serai ici au premier rang et quelqu'un dira : « Adieu, monsieur Bernard, adieu .. » Quelle vie aura-t-il eue? »

Le défilé fut long. De fortes mains broyèrent mille fois celle de Bernard qui s'inclinait mécaniquement et disait : « Merci, Heurtematte... Merci, Quibel... Merci, madame Quimouche... Merci, Ricard... Merci, monsieur Leclerc... » Des clients étaient venus. M. Roch murmura : « Ah! mon ami, votre pauvre grand-père... Je le verrai toujours assis devant cette table... » Beaucoup de vieilles ouvrières pleuraient. Longtemps Bernard espéra voir Simone. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle fût là, mais chaque fois que, tournant la tête à gauche, il apercevait au loin des cheveux blonds, une femme jeune, il se disait : « C'est elle... » Quand il regardait à droite, il voyait, un peu plus loin, le profil ferme et sérieux d'Yvonne Lecourbe, qui protégeait ses yeux myopes par de grandes lunettes d'écaille. Françoise avait reculé d'un pas et se tenait debout, derrière la famille, appuyée à l'épaule de son mari. Vers une heure, on aperçut la fin de l'interminable frise de têtes et de cravates noires. M. Cantaert s'approcha, son chapeau à la main.

— Monsieur Bernard, dit-il à voix basse, M. Roch demande si vous serez à l'usine à deux heures?

— Naturellement, dit Bernard.

ANDRÉ MAUROIS.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA REVANCHE DE L'ESPRIT « BOURGEOIS » EN RUSSIE

Le mot est sans doute un peu gros. Début de revanche serait plus juste. Aussi bien ne crions pas trop fort. Il s'agit toujours en Russie de querelles entre communistes. Des vainqueurs d'hier aux vainqueurs d'aujourd'hui la différence, pour les « bourgeois intégraux » que nous sommes, reste parfois imprécise. Cependant elle dénote une évolution qui ne saurait nous déplaire. On est toujours content de voir ses pronostics se réaliser. La dernière fois que je parlai ici de la Russie, ce fut pour signaler la déroute du communisme devant les réalités du « capitalisme ». Cette déroute tourne à la débâcle.

Inutile de revenir sur ce qui a été dit ici même, les reculades du marxisme avant la mort de Lénine, caractérisées par la N. E. P., la Nouvelle Économie Politique, c'est-à-dire le retour aux antiques nécessités de la production et de l'achat, puis, après la mort de Lénine et la discussion entre camarades sur la façon la plus adéquate de battre définitivement en retraite sans avoir l'air d'être rossé à plate couture par les événements. La manière de Trotzky n'était pas celle de Zinovief, celle de Zinovief n'était pas celle de Kamenef, qui n'était pas tout à fait celle de Staline, qui n'était pas... on irait de proche en proche à l'infini. Purs et impurs, militants et découragés creusent des abîmes souvent fictifs entre leurs positions respectives, d'où ils se débusquent à l'envi. On a parlé de Thermidor.

On n'en est encore, et sans effusion de sang, qu'aux luttes de la Montagne et du Marais.

Le gros fait, qui domine tout, nous le connaissons déjà, c'est la constitution d'une bourgeoisie paysanne, bourgeoisie inculte, bourgeoisie de rustres, brutale et aride, celle des *Koulaks.* On a traité d'esprit paradoxal celui qui écrit ces lignes quand il observa, il y a quelques années, que le résultat le plus net de la canalisation des terres et de la destruction du *mir* par les Soviets pourrait bien être d'introduire en Russie le régime de la propriété privée en faveur de la classe la plus nombreuse de la population, celle des paysans, et qu'un pareil résultat laissait présager facilement la création d'une bourgeoisie en forme, qui serait peut-être, vers 1950, la plus avide et la plus conquérante des bourgeoisies mondiales. Aujourd'hui le phénomène est reconnu par tout le monde : « La Russie soviétique, écrit par exemple M. J. Chastenet, est peut-être moins communiste que la Russie tsariste. » Je crois bien ! Elle ne l'est plus du tout. Les grands propriétaires, régulateurs de la production, ayant disparu, on s'est trouvé en face d'une foule de petits producteurs d'autant plus exigeants qu'ils voyaient l'impossibilité où l'on était de se passer d'eux.

On a dû, pour commencer, renoncer au prélèvement en nature sur leur récolte, puis aux impôts trop abusifs. On a dû, bon gré mal gré, tolérer la constitution et la transmission par héritage de la propriété individuelle. Que n'a-t-on pas dû ! On en est réduit à trouver bonne la formation d'un prolétariat servile corrélativement à la formation d'un patronat, gros et moyen, de propriétaires campagnards. Toute l'économie nutritive de la Russie — production des céréales et approvisionnement des villes — repose maintenant sur les Koulaks, intermédiaire obligé du commerce agricole à tous ses étages.

Bien entendu la reconnaissance de cette hérésie par l'*Union soviétique* n'a pas été du goût de tout le monde. Les ouvriers notamment, excités par les agitateurs urbains, ont protesté à différentes reprises contre cette défaillance du marxisme. Marx à la remorque de J.-B. Say ! Concevait-on pareille horreur? A cela se joignit une jalousie de Pétrograd, — ou, si l'on préfère, de Léningrad — contre Moscou. Léningrad a beau changer de nom tous les trois ans, comme un malade change de côté dans son lit de douleur, ce n'est pas cela qui le ranime. Ville mourante, ville industrielle, Léningrad envie Moscou, ville paysanne, vitupère contre Moscou, rêve de reprendre l'hégémonie sur sa rivale aujourd'hui active et surpeuplée.

Donc, à la veille du quatorzième congrès du parti communiste russe, qui s'ouvrit au Kremlin le 13 décembre, l'organisation commu-

niste de Léningrad dirigée par Apfelbaum, dit Zinovief, l'apôtre de la propagande « quand même » à l'étranger, adressa une lettre à l'organisation communiste de Moscou pour protester contre les tendances « bourgeoises » de la capitale et de l'administration. On y incriminait surtout la politique favorable aux *koulaks*. A ce réquisitoire, le communisme opportuniste de Moscou riposte par une réponse où l'on dénonçait l'esprit de séparatisme de Léningrad, qui éliminait de son sein les militants favorables à Moscou, et où l'on parlait de l' « hystérie des grands mots », ainsi que du pessimisme sceptique qui empêchait les extrémistes léningradiens de croire à la victoire définitive du mouvement, par conséquent à son tassement inévitable, — cela, on l'entend bien, plus murmuré que dit.

La lutte s'engagea donc entre exaltés de Léningrad (Zinovief, Kamenef, devenu dissident du triumvirat Staline-Rykof-Kamenef) et modérés, si l'on peut dire, de Moscou, représentés surtout par Staline. Ce qui montrera bien à quel point l'évolution « capitaliste » et « bourgeoise » de la Russie est strictement conditionnée par les événements et combien ces événements parlent clair, c'est que sur une assemblée où les paysans figuraient pour une infime quote-part (5,7 pour 100 de paysans contre 62,2 pour 100 d'ouvriers et 30,9 pour 100 d'employés), c'est le point de vue paysan et koulak qui l'a définitivement emporté ! On doit, en passant, signaler le niveau intellectuel très bas de cette assemblée, où l'instruction supérieure n'était représentée que par 5,1 pour 100 de sujets, l'instruction secondaire par 22,3 pour 100 et l'instruction primaire par 66,1 pour 100

Cent cinquante orateurs prirent part à la discussion, qui fut, dès l'abord, extrêmement âpre. Les séances débutèrent par la lecture d'un volumineux rapport de Staline. La « nouvelle opposition » marqua immédiatement sa défiance en réclamant l'audition d'un contre-rapport de Zinovief. C'était une prétention sans précédent. Il y fut néanmoins fait droit, plus de 40 membres des congrès l'ayant appuyée. Comme bien on pense, Zinovief s'emporta violemment contre les koulaks, la tendresse des dirigeants à leur égard, les desseins réactionnaires du *Comité :* « Vous ne pouvez pas nier, s'écria-t-il, que chez nous, en Géorgie par exemple, la question d'abolir le décret de nationalisation de la terre a été sérieusement envisagée? L'ignoreriez-vous? Et pourtant vous n'êtes pas sans le savoir. Si vous l'ignorez, vous pourrez l'apprendre en ouvrant l'organe central de notre parti, la *Zarïa Vostoka* du 14 juillet dernier ; il y est dit que le *commissariat de l'agriculture* de Géorgie élabore un plan d'abolition partielle de nationalisation des terres. » Comme si la

nationalisation des terres n'était pas déjà chose morte, enterrée, anéantie et comme s'il ne s'agissait pas simplement de régulariser l'acte d'état civil de son décès !

La lutte, à partir de cette intervention, devint plus vive que jamais. Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. La minorité, groupée autour de Zinovief et de Kamenef, autrefois adversaire de Trotzky, Lachevitch, Sokolnikof, Sapharof, enfin la camarade Kroupskaïa, veuve de Lénine, eut beau attaquer la majorité, la menacer même de désobéir aux décisions qu'elle persuaderait à la majorité d'adopter, une intervention vigoureuse de Rykof, le cinquième jour du congrès, emporta la décision des délégués. Son discours fut un réquisitoire en forme contre les dissidents et les hérétiques de Léningrad. Quarante voix seulement se prononcèrent contre la résolution approuvant la politique du *Comité central.* Une fois ce premier succès remporté, Kalinine le consolida en faisant voter une sorte de blâme à l'adresse de l'organisation communiste de Léningrad.

Avec beaucoup d'habileté. cette victoire une fois bien établie, Staline le tout-puissant secrétaire général du parti, bénéficiaire de la journée, tendit la main aux vaincus. Il s'agissait d'élire les membres du comité central. Parmi les 63 candidats proposés, Staline eut soin de faire figurer ses adversaires Zinovief, Kamenef, Sokolinkof. Il expliqua que l'unité du parti exigeait ce sacrifice. Il n'en fit pas moins observer que si la minorité continuait son agitation, son exclusion du parti serait prononcée. A cette perche les vaincus dociles tendirent la main et la paix, une paix boiteuse et incertaine, fut conclue.

Staline, moyennant quelques très habiles concessions de forme, a donc su consolider sa prépondérance tout en évitant le péril d'une scission ouverte avec les hérétiques de Léningrad. Les éléments de troubles sont réduits et matés. Ils n'ont même pas la force ni le prestige de la révolte dont ils menacèrent l'assemblée.

Quel est donc ce Staline, si habile manœuvrier? Ce n'est pas un Juif, pas plus d'ailleurs que Rykof, lequel s'appelle bien Rykof et est un vrai Russe. Staline, lui, est un Géorgien du nom de Djougachvili. Arrêté en 1908, déporté, évadé, repris, évadé de nouveau en 1912, réfugié à Cracovie, où il connut Lénine, il partagea le sort et les aventures de ce dernier en 1917. Plus énergique que le dictateur lui-même, prétend-on, cet ancien comptable se montra d'une férocité unique envers les officiers de l'armée tsariste, qu'il fit assassiner impitoyablement.

Que va-t-il faire du pouvoir renforcé que le congrès vient de lui remettre? Il va très probablement s'en servir pour accélérer l'em-

bourgeoisement de la Russie. En ville, grâce à lui, les petits patrons et, à la campagne, les propriétaires, gros et petits, ont déjà conquis le droit de suffrage. Où n'ira-t-on pas en suivant cette direction?

Par une anomalie moins bizarre qu'il ne paraît, au moment où une bande de fous parle en France d'assassiner définitivement le droit d'héritage en offrant à l'État dévorateur une part d'enfant (pour commencer), la Russie soviétique répudie les articles du code de 1922 qui le réduisaient à 25 000 francs-or, toutes dettes déduites. Désormais, l'héritage n'a plus de limites en Russie. Nous disions l'autre jour : heureuse Italie ! Dans un an ou deux, faudra-t-il dire : heureuse Russie, où les enfants peuvent encore hériter de leur père?

Quelle leçon pour les insensés du cartel !

René Johannet.

La Dette extérieure de la France et le montant des dettes anglaises et américaines.

M. François-Marsal résume la dette extérieure de la France dans les deux tableaux suivants, qui montrent en même temps l'accroissement de cette dette par les intérêts accumulés en ce qui concerne la dette politique et son amortissement en ce qui concerne la dette commerciale. :

DETTE PUBLIQUE EXTÉRIEURE

(*en milliards de francs-or*)

	1er janvier 1919.	1er janvier 1924
Dette politique..............	23	30,4
Dette commerciale	6,2	5,2
Total	29,2	35,7

Mais ces chiffres sont des chiffres sur le papier, la dette politique n'étant pas payée et personne ne mettant en doute qu'une réduction y sera apportée au moins en ce qui concerne les intérêts accumulés.

La presque totalité de cette dette étant contractée à l'égard des États-Unis et de l'Angleterre, il y a lieu d'examiner quel est en réalité le montant des paiements qui seront vraisemblablement à faire à ces deux puissances.

Le montant des dettes anglaises et américaines est indéterminé à un double point de vue ; conclues en monnaies or, elles dépendent du change ; comportant un capital et des intérêts accumulés, le chiffre

global exigé dépendra des réductions consenties, du moratorium accordé et de l'étendue de la période d'amortissement.

On pourrait même se demander si les bases de ces dettes ne pourraient pas être révisées ; que la France paie à l'Angleterre 300 francs du charbon qui valait de 30 à 100 francs, même quand il s'agit d'opérations faites pour le bien commun, comme le sauvetage de l'armée serbe par nos navires, c'est peut-être juridique, mais peu équitable e que la France paie aux États-Unis les stocks américains qui nous laisseront une perte de quelque 12 milliards de francs-papier, c'est l'exécution d'un contrat, mais de quel contrat ! L'amour que nous avons pour les États-Unis nous a rendus aveugles et en équité on s'honore à ne pas exiger avec toute la rigueur juridique l'exécution d'un contrat léonin (1).

Pour se rendre compte de la charge qui pèsera finalement sur la France, il faut mettre en regard les chiffres avancés par les deux parties au cours des récentes négociations.

Les communiqués officiels publiés après l'entrevue Caillaux-

(1) La France a racheté l'ensemble des stocks américains au prix de 2 110 millions de francs-or. Ces stocks ont été vendus par la France 3 317 millions francs-*papier*. Ces ventes ont été faites à des époques diverses. Le ministre des Finances a calculé que, si nous avions changé en dollars le produit des ventes au fur et à mesure qu'elles étaient opérées, nous aurions récupéré environ 1 200 millions de francs-or, c'est-à-dire que nous aurions perdu environ un milliard de *francs-or;* mais, comme le produit de la liquidation des stocks a été périodiquement jeté dans les recettes du budget, nous n'avons constitué avec ce produit aucune provision de dollars et, au cours *moyen* du dollar à 25 francs le dollar, qui sera peut-être dépassé, on voit la perte énorme que nous a causée la liquidation des stocks américains*; cette perte est de l'ordre de* 7 *milliards de francs-papier*, sous réserve de dépréciations nouvelles de la monnaie.

En outre, l'Amérique, en même temps qu'elle vendait les stocks au prix de 400 millions de dollars ou 2 110 millions de francs-or, accordait un délai de dix ans pour les payements, mais avec un intérêt annuel de 5 pour 100, soit le payement d'une annuité de 20 millions de dollars. Ces 20 millions de dollars pendant dix ans, soit 200 millions de dollars, nous *coûteraient encore en intérêt cinq milliards de francs-papier*, au cours moyen de 25 francs le dollar.

Il est impossible aujourd'hui d'évaluer exactement ce que coûtera finalement cette opération financière puisque tout est subordonné au change ; elle risquerait de laisser en 1929, quand tous les règlements seraient opérés, à la charge de la France, quelque 12 milliards de francs-papier,

Ce contrat en date du 1er août 1919 cédait à la France tout ce qu'il y avait dans les stocks américains inventoriés quatre mois avant, à la date du 31 mars 1919, et, comme aucun inventaire sérieux n'avait été fait à ce moment-là, il était spécifié qu'aucune garantie n'était donnée ni sur la qualité, ni sur la quantité, ni sur la conservation des objets. En outre, l'Amérique se faisait reconnaître le droit de prendre dans les camps américains, même après le 1er août, tous les objets à leur convenance soit pour la liquidation de marchés en cours, soit pour les besoins de leurs unités.

Churchill du 26 août 1925, indiquent que M. Caillaux a offert 62 annuités de 10 millions de livres et que M. Churchill a exigé 62 annuités de 12 millions et demi de livres ; celui-ci aurait aussi accordé un moratoire partiel jusqu'en 1930 ; par contre, il n'y aurait pas eu accord ni sur la clause du transfert, ni sur la clause de garantie ; on sait que la clause de transfert est celle qui renferme des dispositions permettant de suspendre des annuités au cas où ces opérations menaceraient le cours des changes ; la clause de garantie est celle qui stipule sous une forme ou sous une autre qu'en aucun cas la France ne paiera à ses alliés des sommes plus fortes qu'elle n'en recevra de l'Allemagne ; le communiqué officiel anglais portait au contraire expressément que l'acquittement des dettes devait être fait *sous la seule responsabilité de la France* et à condition que les créanciers de celle-ci obtiennent un traitement égal et proportionné.

Ces réserves faites, le montant de la dette anglaise serait donc de l'ordre de grandeur d'une annuité de 300 millions de francs-or pendant soixante-deux ans.

Du point de vue américain, la dette de la France serait de 4 milliards 210 millions de dollars en octobre 1925, soit 3 340 millions de prêts et 870 millions d'intérêts à 4 et demi pour 100.

La proposition des États-Unis du 28 septembre 1925 consistait dans le paiement de ces 4 milliards de dollars en soixante-deux ans ; l'intérêt en serait calculé à un demi pour 100 la première année pour arriver à 3 et demi pour 100 la treizième année ; d'après les évaluations faites, cette proposition réduisait la dette de 40 pour 100.

La proposition française du 30 septembre 1925 consistait dans le paiement de cinq annuités de 40 millions, de sept annuités de 60 millions et de cinquante-six de 100 millions de dollars.

Il paraîtrait que les deux clauses de sauvegarde et de garantie auraient été acceptées.

Comme cette proposition française réduisait la dette seulement de 60 pour 100, alors que depuis cette époque la dette italienne a été réduite de 75 pour 100, on doit pouvoir escompter que l'ordre de grandeur de la dette américaine serait une annuité moyenne pendant soixante-deux ans partant de 200 pour aboutir à 500 millions de francs-or (1).

(1) La plupart des dettes interalliées envers les États-Unis ont fait à ce jour l'objet d'un accord entre les pays débiteurs et les États-Unis. Le tableau ci-dessous indique en millions de dollars, d'une part le chiffre en capital qui doit être réglé aux États-Unis, et d'autre part le chiffre en intérêt pendant la période d'amortissement. Il faut prendre garde que le chiffre en capital comporte non seulement ce qui a été effectivement prêté par les États-Unis à chacune des nations, mais encore les intérêts du jour du prêt au jour où l'accord a eu lieu entre les États-Unis et la nation en question. Ainsi on voit que le chiffre prêté pour

Ainsi le montant total des dettes anglaises et américaines peut être envisagé comme pouvant s'élever à soixante-deux annuités de 500 à 800 millions de francs-or. C'est cette charge qui devrait avoir comme contre-partie une fraction des ressources du plan Dawes, l'autre fraction permettant de suffir aux intérêts de 20 milliards restant à payer aux régions dévastées de France.

GABRIEL-LOUIS JARAY.

l'Italie est de 2 042 millions. En réalité ce chiffre se décompose ainsi : 1 648 millions de dollars, plus les intérêts échus jusqu'en décembre 1925, soit 394 millions.

Règlement des dettes interalliées aux États-Unis.

Pays.	Capital et intérêt échu accumulé.	Intérêt pendant la période de l'amortissement.
—	—	—
	En millions de dollars.	
Grande-Bretagne	4 600	3 % pendant dix ans et 3 1/2 % ensuite.
Finlande	9	—
Hongrie	1,9	—
Lithuanie	6	—
Pologne	178	—
Esthonie	13	—
Lettonie	5	—
Tchécoslovaquie	115	—
Belgique (avant l'armistice)	171	Pas d'intérêt.
Belgique (après l'armistice)	246	3 1/2 % à partir de la onzième année ; taux réduits s'élevant d'environ 3/4 %, à environ 2 %) dans les dix premières années.
Italie	2 042	Pas d'intérêt pendant cinq ans ; 1/8 % pendant dix ans, et taux d'intérêt s'élevant tous les dix ans jusqu'à 2 % dans la cinquante-sixième année.
Total en millions de dollars.	7 389	

Si l'on ajoute au capital et intérêt déjà échus, d'un montant de 7 milliards 389 millions de dollars, les intérêts pendant la période d'amortissement qui est de soixante-deux ans, on arrive à un total de versement de 15 milliards de dollars dont 11 pour la Grande-Bretagne et 2,4 pour l'Italie. Le Congrès des États-Unis avait demandé que les États étrangers paient leurs dettes en calculant l'intérêt au chiffre de 4 et demi pour 100. Si l'on ajoute au capital le total de ces intérêts, on voit qu'aucun des États étrangers n'a payé le chiffre demandé primitivement par le Congrès. La Grande-Bretagne s'est engagée pour 76 pour 100, la Belgique pour 45 pour 100 ; l'Italie ne paie plus que 25 pour 100.

LES LETTRES

ENTRETIENS AVEC PAUL VALÉRY

Il ne faut pas juger cet ouvrage comme on ferait un livre composé, ou plutôt c'est à peine un ouvrage que voici : on n'y trouve rien de plus que des entretiens avec M. Paul Valéry, accompagnés de commentaires de ses œuvres les plus importantes. M. Frédéric Lefèvre n'a voulu, dit-il, qu'offrir au public une collection d'*instantanés*. Le mot n'est pas tout à fait juste. Mais tels qu'ils sont, l'importance de ces *Entretiens* ne le cède qu'à celle-là même des propres écrits de M. Paul Valéry.

On sait avec quel bonheur, depuis quelques années, M. Frédéric Lefèvre a renouvelé cette forme déjà ancienne du journalisme ; se bornant en apparence à interroger au gré de son interlocuteur, mais interrogeant en effet avec tant d'adresse, disons mieux, avec tant d'intelligence, mêlant si justement les objections ou les réserves aux réponses obtenues, que son rôle était loin de se borner à l'office d'auditeur et de greffier. Il serait sot de lui reprocher que ses *Heures* ne soient pas toutes d'un intérêt égal : la faute n'en est pas à lui. Mais qu'il se trouvât en présence d'un écrivain capable de penser, ou tout au moins d'avoir des idées, fussent-elles risibles, comme il arrive, presque toujours les propos par lui suscités et recueillis avaient la signification d'une œuvre originale ; parfois l'entretien se composait en portrait. Ne craignons pas de le dire : les services qu'il a de la sorte rendus aux Lettres dépassent de beaucoup ceux qu'on est en droit d'attendre d'un simple journaliste.

C'est ce genre qu'il a voulu aujourd'hui porter à une ampleur nouvelle, et, je dirai toute ma pensée, il semble bien que ce développement, d'ailleurs parfaitement légitime, et louable en un sens, altère un peu la pureté de sa méthode ordinaire. Que ces *Entretiens* soient de véritables conversations, ou plutôt des causeries (mais un peu surveillées), je le crois volontiers ; tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher M. Paul Valéry y retrouveront l'aisance de son style parlé, si différent et si proche à la fois de la magnifique conquête qu'est le style de ses ouvrages. Mais la personne physique de M. Valéry n'y apparaît guère, comme si la richesse des propos avait diverti M. Lefèvre, beaucoup plus qu'il ne lui est ordinaire, des apparences de son modèle. Ce ne sont point du tout des instantanés. Nulle part vous n'y trouverez de ces réactions immédiates et spontanées qui sont filles de la chair autant que de l'esprit, de ces mots échappés dans le vif d'un débat par où les plus attentifs se trahissent. Et comment en eût-il été autrement? Il n'y a d'instantanés véritables que ceux-là qui surprennent au moment que l'on s'y attend le moins. Les contemporains, le plus souvent, les ignorent ; c'est dans les mémoires qu'il faut les chercher, dans les journaux intimes, dans les correspondances (pensez aux relations des dîners Magny dans le journal des Goncourt, à ces conversations de Napoléon que Rœderer notait le soir même et qui ont un air si saisissant de vérité). Un ouvrage de l'importance de ces *Entretiens*, publié avec l'assentiment de M. Valéry, qui en est un peu plus que le sujet, est bien différent de ces documents pris sur le vif. Ce n'est pas assez de dire que ces conversations, M. Valéry savait qu'elles seraient notées ; il faut ajouter qu'elles n'ont été tenues qu'en vue de leur transcription prochaine, et il n'est pas téméraire de supposer qu'il en aura revu les épreuves. Elles sont vraies, sans doute, et même, elles sont naturelles ; mais ce naturel, qui est exquis, reste distinct de la simple vérité d'une nature surprise dans sa naïveté par un observateur perspicace et véridique ; on y devine des retouches.

Quant à moi, je ne pense pas à m'en plaindre, et ce n'est nullement une querelle que je cherche à M. Frédéric Lefèvre. Je ne songeais qu'à prévenir une méprise, ou plutôt, car on ne peut guère s'y tromper, à définir l'intérêt de son ouvrage et l'espèce de créance qu'il mérite. Mais ce qu'il perd à titre de document et de portrait, il le regagne de loin en autorité et en signification. Si l'homme réel et vivant lui échappe, je ne crois pas qu'aucune autre méthode permette d'approcher de plus près les démarches d'un esprit. Les livres mêmes, il me semble, et plus ils sont accomplis, doivent lui céder cet avantage. « L'artiste, écrivait naguère M. Valéry à propos de Pascal, ne peut

guère qu'il n'augmente l'intensité de son impression observée. » Voilà l'utilité singulière de ces *Entretiens* : c'est qu'ils ne sont pas un livre. M. Valéry y a relâché, en causant, quelque chose de ses exigences ordinaires, et sans trahir sa pensée, ils sont plus voisins de lui-même que ses ouvrages les plus soutenus. A mi-chemin entre l'improvisation absolue et les sévérités de l'œuvre calculée et construite, ils unissent dans une moyenne délicate les libertés de la conversation et cette exacte justesse de nuances où l'art seul peut atteindre.

Écartons les anecdotes et les souvenirs, d'ailleurs curieux et précieux, aux premières pages de ce livre, sorte d'avenue accueillante et fleurie pour nous conduire à de plus graves débats. Je voudrais simplement prendre occasion de quelques textes pour dégager dans sa netteté ce qu'on pourrait appeler le « problème de Paul Valéry ». S'il se pose, comme je le pense, à tout artiste, je n'en vois qu'un petit nombre (Mallarmé entre tous) qui en aient pris une si vive conscience.

« Hérédia, raconte-t-il, me reprochait régulièrement ce qu'il appelait ma paresse et qui n'était que la conséquence extérieure d'une modification profonde qui s'opérait en moi... Je ne voyais pas d'ouvrage déterminé devant sortir de mes réflexions, mais seulement un éclaircissement de ma pensée. Tout ce que j'ai écrit depuis m'a toujours été, ou *commandé* quant à la prose, ou *demandé* quant aux vers. » On trouverait sans peine dans les œuvres de M. Paul Valéry, et particulièrement dans *Note et digressions*, plus d'un texte analogue ; non pas, je crois, de confidence aussi directe et si dénuée d'ornement. C'est ainsi que l'on rencontre parfois dans les biographies des paroles qui se font un voile de leur simplicité ; plus d'un n'y lit qu'un sens ordinaire et banal ; mais celui-là qui les considère longuement y voit bientôt se peindre, comme sur une tapisserie magique, l'ample détail d'une destinée.

On a beaucoup dit qu'en toute occasion, pour M. Paul Valéry, le problème essentiel et central était celui de la méthode. Je ne pense pas à m'inscrire en faux contre une thèse aussi répandue et d'ailleurs aussi juste ; et j'avoue même, que, pour ma part (encore que cette opinion paraisse à la majorité des lecteurs et même à beaucoup d'admirateurs d'une orthodoxie trop stricte), je ne suis pas éloigné de porter le plus volontiers sur son œuvre le même regard qui fut et qui reste le sien devant celle de Léonard de Vinci, préférant aux chefs-d'œuvre leur secret et « de ce front chargé de couronnes ne rêvant qu'à l'*amande* ». Mais un problème de méthode n'est jamais initial. Toute méthode suppose une fin. L'originalité de M. Valéry est qu'affranchi de la nécessité et laissé à ses goûts, il ne s'en proposerait aucune autre que « l'éclaircissement de sa pensée », comme il le

dit à M. Frédéric Lefèvre, ou, comme on pourrait le déduire d'autres textes, et ce serait dire la même chose, l'extension de ses pouvoirs, sans l'arrière-propos d'en user. « J'ai agi toujours, écrivait-il en 1894 à M. André Gide, pour me rendre un individu potentiel. C'est-à-dire que j'ai préféré une vie stratégique à une tactique. Avoir à ma disposition, sans disposer. » M. Teste ou la puissance sans les œuvres.

Rien ne fait mieux sentir l'intervalle irréductible qui sépare l'activité propre de l'esprit et la production littéraire, quelques services mutuels qu'elles se rendent dans la généralité des cas. La plupart des écrivains vraiment grands les unissent et les multiplient l'une par l'autre ; jusque dans leur vieillesse, et quelques-uns ne la onnaissent pas encore au déclin d'une longue vie, chaque œuvre nouvelle est le signe, ou l'occasion, d'un progrès de leur esprit. En revanche, il y a des producteurs infatigables dont la fécondité indifférente s'accompagne de la pire paresse intellectuelle ; ils ne cessent pas d'écrire, mais ils ont cessé de penser dès leur vingt-cinquième année ; au delà de leurs ouvrages, il n'y a rien, ou bien peu de chose. Plus voisin, faut-il le dire? des premiers, qu'il égale, que des seconds, à quoi il s'oppose de tout point, le cas de M. Valéry garde cependant quelque chose de peu commun ; cette distance de la pensée vivante et de l'écrit est beaucoup plus grande chez lui qu'il n'est ordinaire, et d'autre part il en possède la plus rare clairvoyance. Un grand esprit est toujours supérieur à son œuvre ; mais lui, on exagérerait à peine en disant que ses ouvrages ne sont dans sa vie intellectuelle que des épisodes et des accidents ; ils attestent seulement et révèlent, et encore de façon incomplète, une activité intérieure qui les dépasse infiniment, et qui est l'essentielle. Il pense avant de parler, écrivait de lui M. Charles Du Bos, et non pas même, soulignait-il, pour parler, mais insoucieux avec délices que l'occasion de montrer son pouvoir lui soit jamais accordée et consentant sans tristesse et sans regret au silence. Et pourquoi non, puisque l'objet de son activité n'est autre que lui-même? « Je rature le vif », disait M. Teste ; et Narcisse, de son côté :

Mais moi, Narcisse aimé, je ne suis curieux
Que de ma seule essence.

(Car le *Narcisse*, M. Frédéric Lefèvre l'a très bien vu, n'est que la transposition poétique de la *Soirée avec M. Teste.*)

Il est vrai que Narcisse mourut de cette délectation, et M. Teste lui-même serait effacé de la mémoire des hommes (cette mort spirituelle pour l'écrivain qui ne vit que dans « l'opinion que les autres ont de lui ») si, environ 1895, M. Paul Valéry n'avait été prié par des

amis à qui il voulait être agréable de leur donner quelques pages pour le *Centaure.*

On peut juger que c'est là une singulière disposition chez un écrivain que cet éloignement de la production littéraire. M. Paul Valéry répondrait qu'il ne s'y destinait point. « J'ai passé de longues années dans mes réflexions très diverses, déclare-t-il à M. Lefèvre, sans jamais songer qu'une carrière littéraire pût convenir à ma nature. » Cependant, si le travail solitaire de la pensée, à ce degré de puissance, est rare, il ne l'est pas du tout que la vigueur et la richesse d'une pensée ne la déterminent pas, à elles seules, à se manifester ; il y faut encore la commande, non pas toujours sous sa forme la plus matérielle, mais en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, comme l'appel de forces étrangères à la pensée, quelles que soient ces forces. C'est le goût des lettres, presque toujours, qui décide un jeune homme à choisir cette carrière ; mais, presque toujours aussi, une fois qu'il l'a choisie, l'existence de chacun de ses ouvrages a une cause moins pure : la vanité, la nécessité, d'amicales sollicitations, quelquefois le désir d'agir sur les esprits. On cessera de s'en étonner si l'on réfléchit que c'est de l'idée de son œuvre que l'artiste jouit profondément ; que cette œuvre soit, ou ne soit pas, cela n'ajoute rien à l'idée qu'il en a, et par conséquent à son plaisir. En revanche, que d'efforts pour passer de la conception à l'exécution ! Il est donc presque nécessaire que l'exécution n'ait pas une cause désintéressée ; et l'on n'y saurait trouver rien à redire, pourvu du moins que l'ouvrage soit digne de l'idée que l'auteur en avait conçue.

Il ne faut pas taire le danger de l'attitude de M. Teste. Il est pour une part de s'abuser sur sa richesse intime ; il est surtout de méconnaître les difficultés de l'exécution et la résistance de la matière, d'oublier cet abîme qui sépare la pensée la plus claire de son expression, alors que si l'on se mettait à l'œuvre en effet, on serait impuissant, comme le dit Baudelaire en une page admirable qui est une confidence, à « franchir le pont qui sépare les campagnes imaginaires de la rêverie des moissons positives de l'action ». Il est bien vrai qu'un pouvoir est complet avant de s'exercer et que la preuve qu'on en peut faire ne lui ajoute rien ; mais encore, tant que la preuve n'en a pas été faite, au moins pour soi, peut-on douter qu'il soit réel.

M. Paul Valéry ne s'abusait pas et l'on sait avec quelle extraordinaire sûreté il a fait la preuve de ce qu'il pouvait. Et voici la plus remarquable conséquence de cette activité qu'il exerce sans relâche sur lui-même ; c'est à elle que ses œuvres doivent leur nouveauté profonde et heureuse. « Neuf fois sur dix, écrivait-il dès 1894, dans la première *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci,* toute grande

nouveauté dans un ordre est obtenue par l' ntrusion de moyens et de notions qui n'y étaient pas prévus. » Phrase prophétique si l'on songe aux œuvres qui, tardivement, devaient l'illustrer. Et pourtant, en un sens, nul n'est plus écrivain que lui : maître absolu de l'expression, il apporte au choix des mots et des tours une intensité d'attention plus considérable que personne. Pourtant, cette exacte possession des plus subtiles ressources du langage, il serait facile de montrer, si nous en avions le loisir, qu'elle est due à des disciplines supérieures dont l'application à la littérature demeure particulière et tout accidentelle. Davantage, la substance de ses livres est nourrie de ces « réflexions très diverses », dont l'objet ne fut pas l'art, ni même la science, mais l'activité de l'inventeur — qu'elle se révèle par les découvertes de la science ou par les prestiges de l'art — considérée dans sa source unique, avant l'instant où ces deux ordres divergent et se séparent ; et dont le but fut de s'en annexer, autant qu'il est possible, le secret, et de s'en faire une habitude. On discerne ainsi au principe de l'œuvre de M. Paul Valéry, comme dans toutes les grandes œuvres, une antinomie domptée, un conflit intérieur entre deux tendances poussées, chacune, à l'extrême et miraculeusement conciliées ; plus sa pensée est naturellement solitaire, et plus il lui prête de grâces pour la rendre accessible sans rien lui faire perdre de sa force par de lâches concessions.

Peut-être une fois la réussite fut-elle incomplète ; je veux parler de la *Jeune Parque* dont M. Frédéric Lefèvre a écrit une exégèse perspicace et que peu de lecteurs, je le crains, jugeront superflue. Ici, le thème était si éloigné de l'attente du lecteur et de ses préoccupations ordinaires que le travail du poète n'a pu éviter que son dessein ne fût plus difficile à pénétrer et à suivre que notre plaisir ne l'aurait souhaité. Analysant les causes générales qui rendent une œuvre obscure, M. Paul Valéry signale au premier rang « la difficulté même des sujets qui se proposent à l'écrivain. Il arrive dans ce cas que plus il vise à la précision, plus il se fait dur à lire... Songez que le sujet véritable du poème est la peinture d'une suite de substitutions psychologiques, et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit... Or, ajoute-t-il, notre langage psychologique est d'une extrême pauvreté. Il fallait l'appauvrir encore, puisque le plus grand nombre des mots qui le composent est incompatible avec le ton poétique. » Il s'en faut en effet de beaucoup que la *Jeune Parque* soit tout entière tissue de ténèbres uniformes. Dès la première lecture, des morceaux s'en détachent, d'une splendeur incomparable que tout amateur de poésie pénétrera sans grand'peine : l'apostrophe aux astres, l'apostrophe aux îles, le réveil du printemps. Mais ces

fragments merveilleux ne sont pas d'ordre psychologique. C'est la suite du poème qui, plus d'une fois, échappe, c'est son sujet préconçu et ce qui était « nécessaire à dire » plutôt que les épisodes qu'en cours d'exécution le poète s'est trouvé de peindre. M. Frédéric Lefèvre lui-même ne l'éclaircit pas toujours autant qu'on l'eût désiré. Pour précieuse, et presque indispensable, que soit son analyse, on y aurait souhaité plus de minutie encore, au moins sur les passages dont la parfaite intelligence est le plus malaisée.

Je n'ai pu qu'indiquer l'un des thèmes infinis de méditation qu'offrent ces entretiens. M. Frédéric Lefèvre y a joint un commentaire dont l'apparence modeste ne doit pas cacher tout ce qu'il ajoute à notre intelligence de l'œuvre de M. Valéry Ce ne sont que des notes de lecture, rapidement rédigées, mais réfléchies et mûries, non pas du tout improvisées : une œuvre de véritable critique, digne de tout point (et c'est dire beaucoup) d'un sujet aussi redoutable. Elle montre chez M. Lefèvre une remarquable aptitude à saisir les intentions du poète, et cette docilité, cette avide soumission à l'œuvre étudiée qui est la première qualité d'un bon lecteur. Je ne dis pas que cette docilité suffise, mais elle est nécessaire ; c'est par elle qu'il faut commencer, sans elle il n'y a pas de lecture ni de critique intelligentes. M. Lefèvre est d'ailleurs loin de s'en tenir à cette première démarche de la conquête intellectuelle ; s'il s'est interdit la dernière qui est de ramener (autant que le réel s'y prête, et non davantage) les éléments distinctement perçus par l'analyse à l'unité et d'en édifier la synthèse, on trouvera cependant dans ces notes mainte remarque dont la portée dépasse celle d'un simple commentaire. « Un livre comme celui-ci, déclare-t-il, ...ne peut être jamais que l'amorce d'un autre livre plus riche, plus précis, plus substantiel... » Il est vrai. Mais on aurait tort d'en conclure pour autant que le sien manque de richesse, de substance ou de précision. Il ne manque même pas d'indépendance : la position de M. Frédéric Lefèvre n'est pas toujours celle de M. Paul Valéry ; c'est ainsi qu'il a pour l'attitude de M. Teste des sévérités que M. Valéry tiendrait à nuancer, pour le moins, de beaucoup de complaisances. Et personne n'a vu plus distinctement que lui qu'avant tout problème de méthode, une question se posait à M. Valéry, une certaine hésitation « entre le construire et le connaître » : « Il faut choisir d'être un homme, ou bien un esprit. »

En même temps qu'il nous apportait sur la pensée de M. Paul Valéry cette lumière essentielle, M. Lefèvre n'a pas redouté, dans ses « petits essais d'exégèse », la critique verbale. Il faut lui en savoir beaucoup de gré. On craint trop souvent que ces analyses minu-

tieuses ne fatiguent le lecteur. Mais le lecteur veut être instruit, et cette sorte de critique, s'il serait d'un esprit court de s'y enfermer, est la seule qui nous fasse pénétrer plus avant dans l'art d'un poète ; elle nous éclaire ses moyens. Elle était particulièrement indispensable ici. En effet, une des vérités que M. Paul Valéry nous a rappelées avec le plus de force, c'est que les mots, avec leurs sons et leurs sens avec les lois qui régissent leurs relations, sont la matière première de l'art de l'écrivain, comme le sont pour l'art de l'architecte les pierres avec leurs pesanteurs et leurs résistances. Je m'en voudrais de ne pas citer à ce propos une anecdote aussi précieuse que jolie. Degas se divertissait parfois à faire des vers. « Un soir, raconte M. Valéry, il dit à Mallarmé que l'art des vers était le plus haïssable de tous ; qu'il avait eu beau travailler tout le jour, il n'avait pu se tirer d'un sonnet particulièrement rebelle. « Et pourtant, disait-il à Mallarmé avec une fureur naïve, ce ne sont pas les idées qui me manquent ! » Et Mallarmé lui répondit — c'est tout Mallarmé — : « Mais, Degas, ce n'est pas avec des idées qu'on fait des vers, c'est avec des mots ! » Ou je me trompe fort, ou le disciple est sur ce point du même sentiment que le maître. Rappelez-vous la note du *Cahier B* 1910, écrite alors qu'il ne pensait pas revenir jamais à la poésie : « Il y a bien plus de chances pour qu'une rime procure une « idée » (littéraire) que pour trouver la rime à partir de l'idée. Là-dessus repose toute la poésie et particulièrement celles des années 60 à 80... » C'est avec de tels textes sous les yeux qu'on voit à quel point M. Frédéric Lefèvre a eu raison d'écrire que chez M. Valéry « certaines strophes ne sont construites que sur une ou deux sonorités choisies à dessein pour un effet voulu ». Loin qu'il rencontre par fortune ou dans l'enthousiasme poétique de belles allitérations, il les cherche délibérément, et souvent, je le croirais, elles sont le point de départ de son travail ; mais la variété et la richesse des pensées qui s'agitent en lui et demandent d'être proférées lui permet d'y joindre toujours ce sens capable d'exciter l'imagination du lecteur sans lequel les mots ne font qu'une pauvre musique auprès des richesses de l'orchestre.

Et voici la dernière parure de ce bel ouvrage : M. Henri Bremond en a écrit la préface. Il était curieux de voir aux prises deux esprits aussi opposés que M. Henri Bremond et M. Paul Valéry, l'un incomparable historien du sentiment religieux et que le mysticisme, en toute occasion, attire invinciblement, et l'autre, de tous les poètes, celui qui s'est attaché avec le plus de force à mettre en doute la réalité de l'inspiration créatrice. De fait, ce n'est pas du tout un discours sur la poésie pure, au sens où M. Valéry l'entend, que

M. Bremond a écrit ; mais plutôt l'esquisse (l'esquisse seulement, il le sait mieux que personne) d'une théorie du principe poétique, dans toutes les œuvres, qu'elles ressortissent ou non à la poésie pure et que leur naissance ait été rapide ou laborieuse, où la poésie se rencontre. Mais encore que les thèses de M. Henri Bremond et de M. Paul Valéry demeurent assez éloignées, et peut-être inconciliables, il ne serait pas exact de les opposer sans nuances l'un à l'autre ; leurs recherches qui s'accordent sur certains points, qui sur d'autres se heurtent, ne se développent pas, dans l'ensemble, sur le même plan. Pour l'un, qui confesse de n'aimer « que le fonctionnement des êtres, et dans les œuvres, que leur génération », le problème de la « recette » est l'essentiel : attitude d'ingénieur devant un monument à construire. M. Bremond, lui, n'est que le plus habile des lecteurs ; c'est une question de critique générale qu'il soulève ; telles œuvres étant données, que l'on s'accorde à reconnaître pour éminemment poétiques, à quoi tient ce prestige? Qu'est-ce que la poésie?

Il va de soi que je ne puis ici qu'indiquer la position du problème et qu'il serait insensé de prétendre le résoudre en quelques lignes. Il est trop clair que la tradition unanime de tous les temps, et même du nôtre, ce me semble, se refuse à confondre la poésie avec la dialectique. Si riche que soit la substance intellectuelle ou sentimentale d'un poème, et M. Bremond ne dit point qu'elle doive être pauvre, il est certain qu'idées et sentiments, s'ils peuvent fournir au prestige poétique une occasion heureuse, ne sont pas ce qui le constitue. Quand vous analyseriez avec un détail infini et une justesse miraculeuse la conception que Ronsard se faisait de l'amour, vous n'auriez encore rien dit de la poésie des *Amours*. Mais toute analyse est-elle condamnée au même échec? M. Bremond le pense, et c'est là, peut-être, ce que M. Valéry admettrait difficilement. Ne l'écrivait-il pas autrefois : « Je n'estime que les œuvres qu'on peut refaire. » Mais il serait prématuré de juger des vues de M. Henri Bremond sur une préface, quand il nous a annoncé qu'il allait se préparer « dans le silence à une étude moins superficielle du mystère poétique ». Voilà une bonne nouvelle. L'historien des mystiques et l'admirateur de M. Paul Valéry qui s'unissent en sa personne ne peuvent manquer de nous donner sur les rapports de la poésie et de la mystique un de ses livres, riches de substance et de charmes, qui veillent si bien sur les plaisirs du lecteur qu'ils ne lui interdisent que le seul sentiment qu'il soit pénible de subir et honteux d'inspirer : l'indifférence.

HENRI RAMBAUD.

L'HISTOIRE

MORNY ET LE COUP D'ÉTAT

Le duc de Morny a séduit M. Marcel Boulenger, qui vient de lui consacrer un fort agréable volume. Ce n'est pas que l'auteur n'ait aperçu les faiblesses et même les tares de son héros : mais il a préféré n'insister que sur les grâces, l'élégance, l'esprit du mondain, de l'homme à la mode et, comme on disait alors, du « dandy ». Si Morny n'avait été qu'un homme privé, peut-être pourrait-on souscrire à tant d'indulgence, mais il fut un homme politique. Sans lui, nous n'aurions probablement pas eu le second Empire : on ne lui doit donc rien de plus que la vérité.

Aristocrate, certes, le fils d'Hortense de Beauharnais l'était, mais avec une double et, peut-être, une triple barre à son blason. Il ne pouvait nommer sa véritable mère sans révéler son inconduite ; se réclamer des Flahaut sans accuser l'adultère de son père, et des Talleyrand sans étaler la faute de son aïeule. Si l'on remonte à la troisième génération, on trouve une jolie femme de naissance obscure, qui sert aux plaisirs d'un roi. Peut-être une si longue et, pour ainsi dire, régulière suite de défaillances ne grève-t-elle pas toujours l'hérédité physique, — les enfants de l'amour sont souvent beaux — mais est-elle sans effet sur l'hérédité morale?

Au jeune Auguste Demorny, pour enrayer de fâcheuses inclinations il eût sans doute fallu une éducation forte et sévère. Mais ce fut le contraire qui lui échut : on le laissa de très bonne heure, et librement, courir au plaisir. Il l'a raconté lui-même dans un journal

singulièrement concis et parfois vrai jusqu'au cynisme, paru en même temps que le livre de M. Marcel Boulenger : si son précepteur ne le mena pas chez les filles, il ne fit rien pour l'empêcher d'y aller. L'adolescence de Morny ressemble sur ce point à celle de cet autre bâtard, Henry Seymour, premier président du Jockey-Club, et plus connu sous le nom de « Mylord l'Arsouille ». Dalton-Shée, leur commun ami, a raconté cette vie étrange dans un livre fort oublié, mais plein d'intérêt, les *Mémoires du vicomte d'Aulnis*. Il faut le lire, pour bien comprendre la jeunesse de Morny...

D'abord officier, le jeune prince, puisque prince on veut qu'il y ait, fait campagne en Algérie, mais il se dégoûte vite du métier et donne sa démission. On le voit à Paris, dans les rangs de la « jeunesse dorée ». Là s'écoulent quelques années difficiles et ténébreuses, où M. Marcel Boulenger se demande quelles sont ses ressources. Joli garçon, quoique chauve de bonne heure, et surtout brillant cavalier, il a des succès de femmes. L'un d'eux le lie à une dame d'une radieuse beauté et d'une grande fortune, la comtesse Le Hon, née Mosselmann, femme d'un aumbassadeur de Belgique. Mme Le Hon, qui semble s'être vite affranchie des liens conjugaux, avait un magnifique hôtel au rond-point des Champs-Élysées, à l'angle de l'avenue Montaigne. Contigu à cet hôtel et, sans doute, bâti sur ses dépendances, était un pavillon où vint habiter Morny. Les Parisiens l'appelaient la « niche à Fidèle ». Cette liaison dura plus de vingt ans, jusqu'au légitime mariage de M. le comte de Morny. Mme Le Hon disait de son ami : « Je l'ai pris sous-lieutenant, je l'ai laissé ministre. » Le lien ne se dénoua pas aussi facilement que ce mot le donnerait à croire. Les intérêts étaient profondément et parfois inextricablement mêlés. Il y eut menace de procès, et le ministre ne s'en tira pas sans verser, — certains disent sans restituer, — quelques millions.

Tant par goût que pour sauver les apparences, Morny s'était lancé dans les affaires. Il avait, aux environs de 1837, installé près de Clermont-Ferrand une distillerie de sucre. Cinq ans plus tard, il se faisait élire député, et dédaigneux des gloires oratoires et populaires, épris du seul profit solide et tintant, il s'inscrivait au groupe cyniquement ministériel que l'on nommait le groupe des « satisfaits ». 1848 arrive. Cette grande date, fatale à la monarchie, l'est également au député d'affaires, qui se voit obligé de vendre sa galerie de tableaux. Mais le suffrage universel lui est aussi favorable que le suffrage restreint. Il est réélu à la Constituante, puis à la Législative. La politique va le dédommager des insuccès de Bourse.

Chance extraordinaire : l'élection du 10 décembre 1848 porte à la présidence, qui? l'autre fils d'Hortense, Louis-Napoléon Bonaparte,

ce demi-frère, mais qu'il n'a pas le droit de tenir pour tel sans déshonorer la mère commune. Tous deux ne se sentent pas moins liés par l'intérêt que par le sang. Dans quelle mesure, d'ailleurs, le légitime peut-il s'opposer au bâtard? C'est une question que M. Marcel Boulenger traite avec une grande rapidité et sur laquelle il n'est pas inutile de revenir. Il est vrai que Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande, a fini par reconnaître Charles-Louis-Napoléon, né à Paris, au palais des Tuileries, le 20 avril 1808. Ses *Mémoires* confirment cette reconnaissance. Officiellement, donc, l'origine du futur Napoléon III est parfaitement régulière. Mais la vérité officielle est-elle toujours la vérité vraie? Les *Mémoires* de Louis, parus en 1820, sont écrits pour la postérité : l'ex-roi s'y présente en grand apparat et en grand souci d'éviter ce qui pourrait atteindre le prestige futur de sa « dynastie ». Malgré tout, cet ouvrage ne dément qu'en apparence l'opinion commune des contemporains. A le lire de près, on y trouve même la confirmation, plus que la refutation des prétendues « calomnies » contre lesquelles l'ex-roi veut s'élever. Ces calomnies, Louis Bonaparte convient (t. Ier, p. 30) qu'un « mariage mal assorti et sans inclination n'y a que trop donné lieu ». Et il ajoute (p. 108) : « Depuis le 4 janvier 1802 (date du mariage) jusqu'au mois de septembre 1807, *qui est l'époque de leur dernière réunion, ils* (les époux) *ont demeuré ensemble un espace d'à peine quatre mois, à trois époques, séparées par de longs intervalles.* » Quatre mois en plus de cinq ans, c'est bien peu, et comment garantir que les enfants n'ont pas pris naissance plutôt dans les « intervalles » que dans les « époques »?

Pour les deux premiers, il n'y a guère de doute et leur hérédité chargée (c'est un point que M. Marcel Boulenger souligne) leur vaut, du reste, une mort précoce. Mais pour le troisième, le futur Napoléon III qui, par une faveur exceptionnelle, devait seul survivre? Le père présumé n'aurait-il pas admis après coup, et bénévolement, dans le but de le rendre légitime, une « troisième époque » imaginaire de réunion entre les parents? Tentons de serrer la réalité d'aussi près que possible. A la suite de la mort de leur premier fils, au mois de mai 1807, le roi et la reine de Hollande étaient allés dans les Pyrénées prendre les eaux. D'après Louis, le roi y passa les mois de juin et de juillet. Il ne dit pas que la reine soit restée auprès de lui durant tout ce temps. Venue seule et avant lui, elle sera également partie seule et avant lui. Elle n'avait pas de cure à faire, et la désunion, le désaccord profonds des deux époux étaient déjà publics. Tout porte à croire qu'Hortense quitta les Pyrénées de bonne heure, dès la mi-juin, pour se rendre à Paris. Le roi lui-même passa la plus grande partie de juillet aux eaux. Suivant ses propres dires, après

le traité de Tilsitt (7 et 9 juillet), l'empereur étant rentré à Paris (c'est-à-dire vers le 15) et proférant des plaintes contre la Hollande, Louis, pour se justifier, se rendit auprès de lui, c'est-à-dire, en tenant compte du temps que les nouvelles mettaient à venir et de la lenteur des voyages, à la fin de juillet, ou plutôt au commencement d'août. Il ne fit que passer dans la capitale et fila d'une traite jusqu'à Anvers. Là, une affaire délicate (l'introduction de gendarmes français déguisés dans les places de Bérg-op-Zoom, Bréda et Bois-le-Duc) l'occupa longuement. Il n'était de retour à La Haye que le 23 septembre. La reine, elle, était restée à Paris. La « dernière réunion » des époux, fixée par Louis au mois de septembre 1807, apparaît donc fictive. Cette réunion, si elle a eu lieu, n'a pu se faire qu'au mois de juin dans les Pyrénées. Or, c'est au mois de juillet que le futur Napoléon III a été conçu...

Mais l'attitude du père présumé, au moment de la naissance de l'enfant, est plus révélatrice encore. Le jour où Charles-Louis-Napoléon vint au monde, le roi Louis, sans s'occuper de cet événement, et absolument comme s'il s'agissait d'un étranger, reste en Hollande et fait même son entrée à Amsterdam où il s'installe, seul, à l'hôtel de ville. Tandis que pour son fils précédent, Napoléon-Louis, il note avec fierté les circonstances du baptême, conféré à Saint-Cloud par « Sa Sainteté le pape Pie VII » en personne ; pour celui-là, rien... Le père n'assiste même pas au baptême. Cette absence volontaire n'est-elle pas un refus, à peine déguisé, de reconnaissance? Ce n'est qu'un an et demi plus tard, le 1er décembre 1809, que la réunion des souverains alliés ramène le roi à Paris. Cependant, bien qu'il brûle d'embrasser son fils, Napoléon-Louis, devenu l'aîné et le prince royal depuis la mort de son frère, il ne descend pas à son hôtel, parce qu'il y rencontrerait sa femme et le dernier-né de celle-ci. Il descend boulevard Saint-Germain, chez Madame Mère. Et aussitôt, il requiert la réunion du conseil de famille et demande la séparation contre Hortense !... Satisfaction qui lui est, du reste, refusée, par crainte du scandale, mais le bruit s'en répand et, peu à peu, les motifs en transpirent...

Les *Mémoires* eux-mêmes montrent que Louis Bonaparte ne considérait comme son fils que l'aîné, Napoléon-Louis. C'est celui-là qu'il embrasse en versant des larmes, quand il quitte la Hollande, en 1810 : « Il dut, dit-il (parlant toujours de lui-même à la troisième personne), quitter le trône et *son fils* pour s'exiler sur une terre étrangère. » Se douterait-on qu'il a un autre enfant? En 1814, c'est ce fils, et non l'autre, qu'il réclame à Hortense et, dans ce but, il s'adresse aux tribunaux : « Il se croyait obligé de retirer *son fils* près de lui... Après

la seconde abdication de l'Empereur, *son fils* lui fut remis par sa mère et, depuis lors, cet enfant demeure près de son père. » (T. III, p. 338.) Ici n'est-ce pas la vérité qui perce, et ces lignes ne témoignent-elles pas que Louis ne considérait nullement comme sien le troisième enfant d'Hortense?

Cette opinion était, d'ailleurs, unanime à la cour et jusque dans la famille impériale, où tout le monde connaissait la « légèreté » de la fille de Joséphine. L'incertitude ne régnait que lorsqu'il s'agissait du véritable père de l'enfant : la mère elle-même, suivant certains bruits, n'était pas capable de la faire cesser. Le rude grand-oncle, le cardinal Fesch, cet Alsacien mâtiné de Corse, eut à ce sujet un mot terrible, que rapporte M. Marcel Boulenger : *Quand il s'agit des pères de ses enfants, Hortense s'embrouille dans ses calculs...*

On a parlé de Flahaut. Le père de Morny n'aurait-il pas été déjà, trois ans plus tôt, celui de Charles-Louis-Napoléon? Flahaut, interrogé, a démenti cette rumeur, mais en termes vagues. On a parlé aussi et surtout de l'amiral Verhuell. M. Marcel Boulenger ne peut se résoudre à croire que « ce gros homme, ministre plénipotentiaire à Madrid », ait pu être « distingué » par Hortense. Le spirituel écrivain confond ici le commandeur Verhuell, ministre à Madrid, et son frère l'amiral, appelé alors le « maréchal Verhuell », ambassadeur de Hollande à Paris. C'est de ce dernier qu'il s'agit. Ce n'était point, comme le pense notre confrère, un magot informe : « Agé de trente et quelques années, écrit le roi Louis, il était grand, d'un extérieur agréable et prévenant ; sa figure annonçait du mérite et du caractère. » Or, à l'automne de 1807, l'amiral ou le maréchal Verhuell, alors ministre de la Marine, et jusque-là très bien en cour, se voit l'objet d'une éclatante disgrâce. Louis s'en débarrasse brusquement et l'expédie... à Saint-Pétersbourg, comme ambassadeur. La raison invoquée, c'est que Verhuell aurait, au cours d'une tournée au Helder, fait hisser sur les forts le pavillon français au lieu du pavillon hollandais... L'amiral était, en effet, un partisan connu de la France. Mais il l'avait toujours été et c'est lui qui, à la tête d'une délégation de ses compatriotes, était allé offrir le trône de Hollande au frère de Napoléon. Louis n'avait-il pas un autre motif, plus personnel et plus impérieux, d'éloigner ce marin brave et bien fait? Quand on connaît sa jalousie maladive, jalousie qui n'avait même pas épargné l'Empereur, on incline à croire que Verhuell en fut, à son tour, la victime. Mais n'était-ce pas à juste titre? La suite des événements n'est pas sans le montrer : « A peine, dit Louis, (Verhuell) était-il parti d'Utrecht pour Saint-Pétersbourg qu'un courrier extraordinaire de l'Empereur arriva directement au roi, portant des lettres qui désap-

prouvaient cette nomination et réclamaient le même maréchal comme ambassadeur de Hollande à Paris. Le roi y consentit, *quoique avec peine...* »

Qui donc avait plaidé si victorieusement auprès de Napoléon la cause de Verhuell et lui avait valu cette agréable commutation de peine? Qui donc avait intérêt à ne pas l'éloigner, mais au contraire, à le rapprocher de soi, sinon ce lle qui avait sans doute conçu depuis longtemps pour lui l'attachement le plus tendre? C'est ainsi que, le 20 avril 1808, en l'absence du père officiel, l'amiral Verhuell signa l'acte de naissance du prince Charles-Louis-Napoléon... Naturalisé Français et promu, en 1819, pair de France, le comte Verhuell vivait encore en 1840, lors de la fameuse descente de Boulogne. Il aurait alors fait parvenir au baron Pasquier, président de la Chambre des Pairs, qui eut à juger le prince Louis et ses complices, le billet suivant : « Ne le condamnez pas à mort, sauvez sa tête, *c'est un père qui vous en conjure...* » Le document est-il authentique? Seuls, les héritiers de M. Pasquier pourraient le dire. Ce qui est sûr, c'est que Napoléon III, rêveur, silencieux, flegmatique, avait plutôt l'air d'un placide Hollandais que d'un Corse irascible et nerveux. Le prince Napoléon, fils de Jérôme, — le vrai neveu de l'Empereur, celui-là, — ne se gênait pas pour le dire : Napoléon III n'avait rien d'un Bonaparte.

C'est pourtant lui qui devait profiter de la popularité stupidement accumulée pendant tout le règne de Louis-Philippe sur le nom de Napoléon. Morny ne chercha pas plus loin : il vit aussitôt le coup à faire, il exploita cette veine. Frères avérés ou secrets, le destin du prince Louis et le sien étaient liés. L'un et l'autre étaient aux abois. Le prince-président avait deux millions de dettes. Celles de Morny étaient également énormes et criardes. Il fallait sortir de là coûte que coûte et ne pas se laisser couper l'herbe sous le pied par le comte de Chambord ou les Orléans. Aucun doute sur ce point : tandis que son demi-frère hésitait, ce fut Morny qui, de toutes ses forces, poussa au coup d'État ; ce fut lui qui prépara ce coup dans tous ses détails et qui osa le réussir. Les amateurs peuvent admirer son habileté, sa prévoyance méticuleuse, sa sûreté de coup d'œil, son implacable résolution, étonnante chez ce viveur.

On croit généralement que le Deux-Décembre fut fait contre les « rouges » et l'Empire lui-même s'est efforcé plus tard d'accréditer cette légende. C'est le contraire qui est vrai. Le coup d'État fut fait contre une assemblée réactionnaire : sur sept cents députés, la Législative comptait cinq cents monarchistes et seulement deux cents républicains. Dans son fameux Appel au Peuple, le prince-président

disait : « Les hommes qui ont déjà perdu deux monarchies veulent me lier les mains afin de renverser la République. » Mais les monarchistes étaient, comme on sait, divisés. La scission entre les légitimistes et les orléanistes amena le second Empire, comme elle permit, plus tard, la troisième République. Ce n'étaient pas des « rouges » que les généraux Changarnier, Bedeau, Leflô, Lamoricière, que les députés Thiers, Duvergier de Hauranne, de Rémusat et Jules de Lasteyrie, arrêtés le 2 décembre, puis bannis. Ce n'étaient pas non plus des « rouges » les membres de l'Assemblée appréhendés après la réunion de la mairie du Xe arrondissement, MM. de Luynes, d'Andigné, Audren de Kerdrel, de Balzac, Odilon Barrot, Gustave de Beaumont, de Bernardy, Berryer, Bocher, de Broglie, de la Broise, de Castillon, de Charencey, de Coislin, de Dampierre, de Falloux, de Flavigny, de Kératry, de Luppé, de Melun, de Montigny, de Roquefeuil, de Saint-Priest, de Talhouët, de Tinguy, de Tréveneuc, etc... Ce n'étaient pas des « rouges » ni des « partageux », les habitants des grands boulevards fusillés à leurs fenêtres, le 4 décembre...

Le pays n'était pas, comme on l'a dit, derrière le prince-président, et le nombre de voix que ce prince avait obtenu ne doit pas, sur ce point, faire illusion : le parti bonapartiste n'existait même pas. L'armée n'était que très vaguement bonapartiste. D'après Morny lui-même, les généraux n'étaient pas sûrs. Il fallut les changer l'un après l'autre, à commencer par Changarnier, commandant l'armée de Paris, qui était ouvertement orléaniste. On le remplaça par Saint-Arnaud, qui passa ensuite au ministère de la Guerre, tandis que Magnan prenait le commandement des troupes. A la tête de chaque division, de chaque brigade, de chaque régiment, on mit un homme sûr. De même à la Préfecture de police, où Maupas remplaça Carlier. Comment furent acquis ces concours, il est inutile de le demander. L'histoire connue de Saint-Arnaud et de Magnan en dispense. Armand-Jacques Leroy, qui, par ordonnance royale du 12 mai 1840, avait obtenu d'ajouter à son nom celui de Saint-Arnaud, était un homme à tout faire. Officier d'ordonnance de Bugeaud en 1831, il avait consenti à devenir le geôlier et l'espion de la duchesse de Berry. L'intérêt seul pouvait le faire passer dans le camp de Louis-Napoléon. Quant à Magnan, général de brigade en 1840, le prétendant, au moment de la descente de Boulogne, avait déjà tenté de le corrompre : il lui avait offert 400 000 francs ; Magnan l'a déclaré lui-même à la Chambre des Pairs. Combien ce général reçut-il en 1851? Ce qui est sûr, c'est qu'il était jusque-là criblé de dettes ; ses créanciers avaient mis opposition sur sa solde et, du jour au lendemain, sa situation fut liquidée. Il en fut de même pour Saint-Arnaud,

Morny et d'autres moindres comparses. La Bourse appela le Deux-Décembre « le coup de main des insolvables ». Le journal orléaniste *le Bulletin français* écrivait : « Humilions-nous en pensant que nous sommes tombés sous le joug d'une bande d'affamés qui n'avaient jamais rien fait avant de nous gouverner que de battre le pavé pour vivre d'aventures, les pieds sans bas dans des bottines vernies. »

Les acteurs du Deux-Décembre ne réussirent jamais à se délivrer entièrement de leur tare originelle. On a publié avant la guerre, dans un numéro de la *Revue d'histoire de la Révolution de* 1848, cette anecdote authentique, rapportée à ses enfants par un ancien sous-lieutenant du 33e de ligne, — un des régiments du coup d'État. De garde aux Tuileries, il était, suivant l'usage, invité le soir à la table du prince. C'était précisément le jour où sortaient de la Monnaie les premières pièces d'or à l'effigie du nouveau César. Les laquais déposent sur la table des rouleaux enveloppés de papier gris. Napoléon en saisit un, le défait, et, des deux mains, empoigne les louis, qu'il plonge dans ses poches. Voyant les mines surprises et même dégoûtées des jeunes officiers qui l'entourent, il leur dit : *Faites comme moi...*

M. Marcel Boulenger conte de Morny un trait moins vil, mais qui sent également l'aventure. Au fort de sa puissance et dans tout l'éclat de son faste, le président du Corps législatif, le demi-frère de l'empereur, achète des bijoux, des pierres précieuses, et il dit à l'un de ses familiers, à Ludovic Halévy, l'auteur dramatique, chargé de faire ou de refaire les pièces de ce Richelieu de la décadence : « Mon cher, cela ne tient aucune place dans la poche... Cela s'emporte facilement, en cas de départ précipité...

— Vous voulez vous sauver? Comme Louis-Philippe? Comme Charles X?

— Eh! sait-on jamais... »

Ce mot éclaire merveilleusement la nature vraie de celui qui l'a prononcé. Sous des allures de grand seigneur, Morny en cachait d'autres qui tenaient du joueur de ville d'eaux et du cambrioleur surpris. Qu'était le pouvoir à ses yeux? Le produit d'un coup de dés, — un coup amené parfois à la force du poignet, et qu'un autre coup de dés peut détruire Ni principes, ni foi, pas même d'idées. Après l'Empire despotique, il admet l'Empire libéral, une absurdité manifeste. Mais Morny était, du moins, trop intelligent pour croire à la stabilité du régime qu'il avait créé. Il ne vit pas la chute, mais il la pressentait, lorsqu'il mourut, à cinquante-trois ans, épuisé de débauches, entre ses singes et ses perruches...

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MILLIÈS-LACROIX

L'EXCELLENT M. Milliès-Lacroix est du bon pays des Landes. Clemenceau, qui l'avait fait ministre, l'appelait Milliès-la-Gaffe, à preuve qu'il l'aimait bien. Clemenceau était injuste : on est toujours un peu injuste quand on fait de l'esprit, et sans doute l'esprit pratique, méticuleux, méthodique de son ministre amusait-il par contraste M. Clemenceau, qui se plaisait à le taquiner et qui aimait, au surplus, les mots lapidaires. M. Clemenceau aimait aussi à parler à la légère et avec une brutalité quelque peu dédaigneuse de ceux que son caprice avait élevés : caprice qui d'ailleurs était parfois, à la réflexion, plus judicieux qu'il ne semblait. M. Clemenceau parlait donc sans aménité de M. Milliès-Lacroix, et aussi de M. Chéron, qu'il avait fait pareillement sous-secrétaire d'État au lendemain de son entrée au Parlement, et qui, lui aussi, se distinguait par des qualités pratiques de méthode, d'économie et de précision minutieuse. Depuis hier M. Milliès-Lacroix est président de la commission des finances du Sénat. M. Chéron est rapporteur général. Et ces deux maîtres — en dernière analyse — des cordons de la bourse, ces deux gardiens vigilants du Trésor, ces deux surveillants dévoués qui nous préservent des expériences trop dangereuses et des folies, ont ainsi dû leur première illustration parlementaire à M. Clemenceau. M. Clemenceau aimait les hommes d'ordre et de méthode plus qu'on ne dit. Mazarin mourant croyait s'être acquitté envers le ministère en lui donnant Colbert. M. Clemenceau nous a donné — et il eût pu plus mal faire — M. Milliès-Lacroix et M. Chéron.

Donc, M. Clemenceau avait fait M. Milliès-Lacroix ministre. Il l'avait connu à la gauche démocratique, où le sénateur des Landes était inscrit depuis sa première élection, en 1897. M. Milliès-Lacroix était entré au Sénat à quarante-huit ans, sans autre passé politique que de représenter sa ville natale au conseil général des Landes. Par un curieux caprice supplémentaire, M. Clemenceau l'avait fait ministre des Colonies. Il avait confié le sceptre de notre empire colonial à ce petit bourgeois rassis d'une petite ville, qui avait vieilli dans son magasin de confections, et où il avait donné toute la mesure de ses qualités modestes, mais précieuses, d'économie scrupuleuse et d'ordre. Et ce n'est pas par simple hasard que j'évoquais tout à l'heure Colbert, né lui aussi dans une boutique de drapier, et qui, lui aussi, n'eut que cette seule passion farouche de l'économie, de l'art financier, et de la prospérité du Trésor. M. Milliès-Lacroix n'a pas eu à déceler le génie créateur de Colbert. Mais sa tâche peu commune, peu notoire, de labeur patient et de fermeté est aussi difficile que précieuse et louable.

Donc, M. Milliès-Lacroix était marchand drapier à Dax et conseiller général, lorsqu'il devint sénateur des Landes. Il faut croire qu'à ce moment-là ce département inoubliable, avec l'immensité mystérieuse de ses forêts, la mélancolie charmante de ses étangs, et la solitude émouvante de ses dunes, goûtait encore la sagesse bonnement bourgeoise des réalités, et ne s'était pas encore donné sans réserve à l'éloquence, aux promesses sonores, aux rêves lointains et chimériques, en attendant de pénibles réveils. C'était un département pauvre, misérable, de bergers grelottants sur des immensités de marais où des moutons étiques broutaient de maigres touffes, un département aux côtes sauvages, perfides, sans abri, et les marins héroïques de Cap-Breton connaissaient une existence aussi pénible et aussi rude que les bergers de Labouheyre et de Laluque. Bayonne même lui avait dérobé son fleuve, et le peu de prospérité que cette route mouvante pouvait apporter dans les Landes. Et puis, tout à coup, cette misère sans espoir avait été balayée par une prospérité naissante. Ces pauvres Landes où avait grandi naguère sain Vincent de Paul, et où les paysans regardaient d'un air d'envie les coteaux de la Chelssi, des pins s'élevaient. Le décor se fixait. Les villages ne risquaient plus d'être ensevelis, et la forêt montait, épaisse et méthodiquement aménagée, avec la douce patience du Gascon pauvre. Une troisième étape devait donner enfin à ce pays, devenu riche, l'opulence et le superflu. Les pins avaient assaini les Landes, lui avaient créé une industrie, et lui avaient donné l'aisance : aussi bien les prix de la résine, l'utilisation de la térébenthine faisaient couler comme un Pactole magique dans ces villages d'où jadis l'Adour s'était détourné. Compensation fabuleuse! M. Milliès-Lacroix avait sans doute médité l'his-

toire de son pays, et compris qu'il n'est pas de mesure désespérée qui ne cède à l'effort patient et méthodique poursuivi avec fermeté. Par ailleurs, il méprisait la fortune factice survenue par surcroît, et savait que le hasard ne donne que des biens périssables, éphémères, et dangereux. Il était donc resté un Gascon des Landes, de l'époque de prospérité et aussi de l'époque d'opulence.

Par ailleurs, tout petit bourgeois d'une ville cléricale, dans un pays de tradition conservatrice et catholique, il avait été nourri dans une tradition démocratique et voltairienne. Il avait appartenu à la phalange d'hommes qui avaient engagé la lutte contre le parti conservateur et qui l'avaient peu à peu vaincu. Nous ne croyons pas que M. Milliès-Lacroix, en apportant l'appoint de sa probité, de son honnêteté et de son travail à cette victoire patiente, ait accompli une œuvre dont il faille se féliciter. Mais ce qu'il y a de proprement remarquable en lui, c'est la ténacité avec laquelle il a toujours suivi sa voie droite, sans jamais s'en laisser détourner par des considérations d'intérêt personnel ou de camaraderie politique. Il était dans un parti dont l'erreur initiale était de ne point apercevoir les conséquences de son action. Mais il faut rendre à M. Milliès-Lacroix cette justice que, ne pouvant par son origine et sa position traditionnelle, appartenir à un autre parti, il s'est efforcé avec sincérité d'apporter dans les affaires publiques un constant souci d'indépendance, de moralité et d'ordre qu'il avait toujours appliqué à ses affaires privées. Il en résulta que, si la contradiction entre ses promesses et son but ne lui apparut point, et s'il ne voulut jamais se détacher de son parti, ce fut son parti, à la longue, qui se détacha de lui. M. Milliès-Lacroix ne voulait être que national, et, radical fidèle, prétendait ne s'inspirer que des intérêts de son pays. Les considérations de parti le laissaient indifférent, et il continuait, obstiné, dans le champ qui leur était dévolu, à creuser son sillon. La Haute Assemblée en avait fait son président de la commission des finances. On sait avec quelle méthode rigoureuse et sévère il opposa la barrière qu'il put à la folie démagogique de l'après-guerre. On sait aussi qu'à la suite d'un conflit personnel avec le rapporteur général, il avait donné sa démission. Lors du départ de M. Doumer, retourné rue de Rivoli, cette haute magistrature s'étant de nouveau trouvée vacante, il la sollicita de nouveau. Son parti lui opposa un concurrent, plus orthodoxe politiquement. Mais M. Milliès-Lacroix estime, — avec tout le pays d'ailleurs, — que les finances ne sont point une affaire de politique. Il maintint sa candidature et fut élu. Son groupe, au Sénat, l'exclut : de temps en temps, il arrive à ce groupe peu homogène, lorsqu'une combinaison particulièrement sectaire est déjouée à son encontre, de faire une manifestation de cette nature, et de prononcer une excommunication. Voilà donc M. Milliès-Lacroix

excommunié par les radicaux. Comme il n'a point très bon caractère, — les gardiens du Trésor ont du souci, de la défiance, et des désillusions, — il en exprime de l'aigreur. Ceux qui le tiennent à juste titre pour un bon sénateur du pays estimeront que ce mouvement d'humeur de ses pairs est tout à son honneur.

★★★

Le Théâtre : *La Viveuse et le Moribond.*

Une jeune Parisienne, Mme de Puyréal, arrive un soir dans un château de Lorraine, qu'une vieille domestique gouverne seule, en l'absence du maître, Philippe de Pommerieux. Mlle de Puyréal est fiancée à Philippe. Elle a reçu une lettre où il annonce qu'il est las de la vie et qu'il va rentrer à Pommerieux pour se donner la mort. Pour qui peut-on se donner la mort, si ce n'est pour une femme? Pour quelle femme, si ce n'est pour sa fiancée? Mlle de Puyréal a cru devoir tout abandonner pour courir à Pommerieux, si vite qu'elle arrive avant le propriétaire ; elle avertit la vieille domestique et lui demande de la cacher jusqu'à ce qu'elle puisse intervenir.

Ainsi l'auteur de *la Viveuse et le Moribond* s'arrange de manière à tenir sous sa main un personnage qui semblait n'avoir pas grand'-chose à faire en ce château de Lorraine, mais qui était utile à son drame. Utile plutôt que nécessaire. Il était très difficile de réunir dans un château lorrain les personnages dont M. de Curel avait besoin pour nouer une intrigue, peupler et animer le conflit où il voulait en venir.

Un second personnage, celui-ci indispensable, est amené à la scène suivante : Mlle Claire de Segré, postulante dans un couvent du voisinage, accompagne une sœur quêteuse, et toutes deux demandent et obtiennent l'hospitalité au château. La vieille bonne, affolée par la pensée que son maître va arriver pour se tuer, avertit la religieuse et sa compagne du drame au milieu duquel elles risquent de tomber. La religieuse s'émeut et tente d'inventer des ruses innocentes pour détourner du suicide une âme chrétienne. C'est pourquoi, quand Philippe arrive tout à l'heure et qu'il remplit son devoir d'hôte en faisant aux deux invitées les honneurs de sa table, on s'arrange de façon à amener la conversation sur le suicide, et Philippe se laisse aller à conter une histoire que tout le monde sait être la sienne, bien qu'il l'attribue à un ami, compagnon d'armes du temps de guerre. La pauvre religieuse, à bout de diplomatie, ne sait plus que dire. Quant à Mlle de Segré, elle n'a rien dit. Elle passe tout ce premier acte, immobile et comme lointaine. Sans doute il est aisé d'imaginer que c'est elle qui va devenir la protagoniste du drame. Mais, en attendant, l'intérêt revient sur Mlle de Puyréal, qui affronte à présent Philippe. L'ardeur du sacrifice qui l'a amenée en Lorraine ne va pas

très loin ; au reste, Philippe lui déclare que ce n'est pas pour elle qu'il se tue ; il la rassure sur son dessein ; elle le croit d'autant plus volontiers, qu'un bal costumé la rappelle à Paris, où elle doit tenir le rôle symbolique de l'amoureuse inconnue, transposition vaguement indiquée du soldat inconnu. Tandis que le rideau baisse, Philippe murmure : « Dire que c'est celles-là que nous aimons ! »

Dans une conversation qu'il a eue avec un jeune journaliste d'avenir, M. Paul Haurigot, M. de Curel s'est étonné qu'on ait relevé dans sa pièce des défauts de composition. « Il y a, derrière mes idées, a-t-il dit, une pièce, et une pièce bien faite. » En dépit de l'admiration qu'on lui porte, il n'est pas aisé de souscrire à cet avis. Cet acte d'exposition est construit de façon singulière. La présence, l'arrivée, l'action de Mlle de Puyréal ne sont pas motivées très solidement. Un des personnages essentiels de la pièce traverse l'acte, inutile et muet. Enfin, le principal reproche a été que l'intérêt ne pouvait que faiblir, puisqu'on annonce, dès le début, le suicide de Philippe ; s'il se tuait, la pièce serait arrêtée ; à mesure qu'il diffère, à mesure que la pièce avance, la menace s'éloigne ; donc l'intérêt décroît.

On a répondu : « M. de Curel a eu raison, au contraire. Si Philippe se tuait, il ne nous intéresserait ni au point de vue moral, ni au point de vue humain. Tout l'intérêt naît de la certitude qu'un tel homme doit être sauvé. » Les deux manières de voir ne sont pas inconciliables ; leur contradiction montre simplement que M. de Curel s'attaquait, une fois de plus, à un sujet difficile, et que l'adresse n'est pas son fort.

Au second acte, Mlle de Segré a disparu. La religieuse part à sa recherche ; elle reparaît. Elle ne disait rien, mais elle n'en pensait pas moins. Cette âme passionnée pensait à sauver Philippe. Elle s'attaque à la besogne, en face et au plein jour.

Philippe et elle — c'est ici que M. de Curel voulait en venir — sont des âmes que la guerre a affolées. La guerre a affolé toutes les âmes dignes de ce nom. Un prêtre, qui va paraître tout à l'heure, a failli y laisser sa foi. Il a dû la reconstruire pièce à pièce, après avoir interrogé et sondé la science jusqu'en ses profondeurs. Il est ainsi parvenu à cette vue d'une originalité puissante que Dieu se dérobe aux hommes pour exercer leur intelligence et faire avancer leur pensée : toute la dignité de l'homme, dit Pascal, est dans la pensée ; il disait encore que bien penser est le fondement de la morale ; de telle sorte que la vue saisissante de M. de Curel reste conforme à la stricte orthodoxie ; s'il est vrai que Dieu réclame de la créature le progrès moral et spirituel plutôt que le progrès intellectuel, celui-ci, convenablement conçu, est la voie qui conduit à celui-là.

Claire de Segré a vu la guerre de près ; infirmière au château de ses parents, près des lignes, elle avait à soigner les blessés intransportables et les cas désespérés ; on lui apportait des corps broyés

dans une gangue de boue et de sang qu'il fallait rompre pour arriver à la chair mutilée et sensible. Elle apportait au chevet de ces moribonds un don de vie extraordinaire. Certains êtres sont ainsi faits, ils inspirent le désir de vivre comme d'autres inspirent la tristesse. C'est un pouvoir spécial, qui n'a rien de commun avec l'exubérance. On peut être, comme l'on dit, rayonnant de vie, sans pour cela réconforter autrui ; au contraire, la gaieté bruyante fatigue souvent autrui et lui prend ses forces, tandis qu'un être calme, par sa seule présence, recharge sans bruit ceux qui l'approchent.

Ainsi Mlle de Segré auprès de ses blessés. L'un d'eux qui, aveugle et mourant, devinait sa présence sans la voir, l'avait surnommée la Viveuse. On a généralement blâmé ce terme détourné de son emploi ordinaire, tandis que d'autres approuvaient M. de Curel d'avoir rempli un mot sans noblesse d'un sens nouveau et puissant, ainsi que tout maître écrivain en a le droit.

Mais la guerre finie, voici la viveuse dans un monde qui oublie sa noblesse en s'amusant. La réaction, chez un être de cette ardeur, est vive et complète : elle se jette dans le plaisir ; non pas le plaisir vil, elle a l'âme trop haute, mais le plaisir léger, la danse, la société. Puis, après cette rapide plongée, le dégoût s'éveille, nouvelle réaction non moins énergique, et elle fuit le monde pour le couvent. C'est à ce moment qu'elle rencontre une autre victime, Pommerieux.

Encore un cas différent. C'était un jeune gentilhomme policé et cultivé. Pendant quatre ans et demi on l'a jeté dans la guerre, c'est-à-dire dans une réalité de barbarie. Les hauts sentiments sont une chose, la lutte d'être vivant à être vivant en est une autre : ce n'est pas avec de hauts sentiments qu'on nettoyait une tranchée au couteau ; ce n'est pas le civilisé raffiné qui eût pu, chez Philippe, accomplir cette besogne : c'est l'homme, l'homme primitif, l'homme éternel. Pendant quatre ans et demi, le primitif et le civilisé cohabitent, maintenus par un cadre si fort que leur équilibre engendre l'héroïsme. Puis, tout d'un coup, les voici lâchés dans un monde où rien ne les retient plus, où tout les entraîne au contraire dans le tourbillon d'un désordre croissant ; la brute réveillée ne trouve nulle part la force magique qui l'eût rendormie ; elle se déchaîne d'autant plus qu'elle est entraînée par l'exemple ; tout le monde jouit avec bassesse autour d'elle ; depuis quatre ans elle est éveillée pour le devoir, jamais pour le plaisir ; elle se venge. elle se déchaîne, elle se vautre, tandis que le civilisé, qui n'est pas mort, la regarde, s'indigne, tente une résistance si désespérée qu'il décide de supprimer la brute et de tuer les deux d'un coup pour terminer le conflit.

C'est le plus beau, le plus profond qu'on ait tiré du tragique de la guerre. C'est celui qui descend le plus loin dans le cœur de l'homme. De plus, c'est le conflit essentiel, on pourrait dire le conflit unique aujourd'hui. Tout le désordre du monde coule du déséquilibre entre l'esprit né de la guerre et de l'esprit d'après-guerre. Idées, sentiments,

vocabulaire, réalité, le monde tourne aujourd'hui le dos à tout ce qui l'a entraîné pendant cinq ans : M. de Curel a inventé en Pommerieux un être vivant d'une vérité si large qu'elle atteint au symbole avec tant de force simple qu'on ne le voit pas tout d'abord, et qu'il faut du temps pour s'en apercevoir.

Ainsi, une fois de plus, M. de Curel aura su saisir le premier la grande idée qui passait et la porter à la scène. On a rappelé sa carrière pour montrer qu'il avait toujours capté de la sorte ce qu'on pourrait appeler la vérité actuelle. En des temps moins propres au sublime, il a parfois erré entre des vérités d'inégale valeur, dont plusieurs ont passé et sont devenues erreurs. Jamais, même quand il sondait le problème social dans *le Repas du lion*, le conflit de la science et de la conscience dans *la Nouvelle Idole*, il n'avait trouvé un sujet ni si vrai, ni si grand.

Là est sa part, qui ne lui sera point ôtée. Sans parler d'une grandeur nouvelle, ou à tout le moins qui paraît ici plus assurée que jamais, M. de Curel, de qui l'on dit souvent qu'en lui comme en toute forte nature plusieurs hommes se battaient, semblait avoir hésité toute sa vie entre le catholicisme héréditaire, et le transformisme déterministe (les vilains mots, pour de vilaines choses) propre à son temps. Toute sa vie, depuis *l'Envers d'une sainte*, il avait été hanté par le catholicisme. Jamais, semble-t-il, le catholique n'avait en lui parlé si haut. Toute sa pièce est, à cet égard, d'une coulée, sans une paille. Rappelons même une anecdote : le metteur en scène, qui était M. Antoine, trouva qu'on voyait sur le théâtre trop de prêtres ou de religieuses, et il conseilla à M. de Curel d'habiller son curé en civil pendant un acte, afin de ne point offenser les habitués de la répétition générale.

Que manque-t-il donc à la pièce, pour qu'on laisse de crier à la merveille? Ce qui manque trop souvent aux pièces de M. de Curel. Les idées de l'auteur sont passionnantes, elles saisissent par leur originalité, leur force, leur grandeur. Mais l'action qu'elles engendrent ne saisit pas de la même manière, ni avec la même puissance. Le drame, le plus souvent, est mal noué ou mal conduit. Ici, l'on pourrait dire qu'il n'est presque pas noué du tout. En effet, ces conflits que nous venons d'exposer, nous en avons donné l'analyse d'après les discours des personnages ; il ne nous a pas été possible de les faire connaître par leurs actes. De même, ce sera par des discours de Philippe que nous connaîtrons rétrospectivement les deux drames qui l'ont amené à la pensée du suicide. Un drame connu après coup, par un récit, ne touche qu'à peine. A la scène, c'est le drame déroulé sous les yeux, qui touche. L'intérêt que nous portons à Philippe est certain, il est pourtant indirect et très affaibli. Nous apprenons qu'il eut une maîtresse et qu'il l'a laissée se tuer pour lui. Dégoûté de lui-même après cette lâcheté qui est le premier drame, il a décidé de se tuer sur la tombe du soldat inconnu. Au dernier moment, il a

cru entendre une voix qui le rappelait ; ranimé, il redescendait cette avenue des Champs-Élysées qui fut la voie triomphale des combattants, quand le flot ignoble des viveurs étrangers l'a roulé dans une de ses vagues : cette soirée où il devait se tuer, il l'a achevée en faisant la fête à Montmartre.

De tels excès sont naturels aux âmes ardentes ; par malheur, des excès racontés en récits après coup sont déjà refroidis. Le second acte entier est fait de deux scènes où Claire et Philippe exposent leur âme par des récits, coupées au milieu par une scène avec un prêtre, ancien compagnon d'armes de Pommerieux, de qui l'auteur avait besoin comme d'un *deus ex machina*, et qui débarque à son tour dans ce château lorrain pour de très faibles raisons. C'est ce prêtre qui, au dernier acte, révèle à Philippe et à Claire que le mieux qu'ils ont à faire est de s'épouser, dénouement un peu optimiste et attendu.

Ainsi, quand M. de Curel a saisi à son tour le grand sujet actuel par excellence, c'est lui qui en a tiré l'étincelle la plus haute. Mais, une fois de plus, il n'a pas allumé la flamme qui ne s'éteint plus. Dans sa précédente pièce sur la guerre, *Terre inhumaine*, il avait voulu construire un conflit pathétique, et il était allé trop loin dans la direction du mélodrame. Cette fois, il n'est pas allé assez loin, et il est resté à la pièce idéologique. On donnerait cher pour savoir ce que les manuels littéraires diront dans cent ans de cet auteur de qui l'esprit nous semble toujours si grand et les œuvres toujours inachevées.

Lucien Dubech.

A l'Opéra-Comique : Laparra et Ravel.

« M. le directeur paraît aujourd'hui se garder avec le plus grand soin de tout ce qui peut avoir une valeur littéraire. Il se fait illettré par fanatisme musical, comme Omar l'était par fanatisme religieux, et brûlerait volontiers le spirituel répertoire des comédies lyriques du bon vieux temps au profit d'inventions naïves. Il ne nous en voudra pas de cette observation qui ne concerne qu'un point si peu important de l'opéra-comique, à savoir que l'opéra soit comique... »

De qui cette ironie plaintive qui semble être d'hier? De Gérard de Nerval rendant compte, en 1835, dans le *Monde dramatique*, d'une œuvre nouvelle de M. Gomiz. Le fin lettré et le subtil musicien que sont M. Ricou et M. Masson ne l'ignorent certainement pas, car ils prirent soin, il y a quelques semaines, de rédiger un manifeste qui apaisera enfin l'ombre de Gérard, l'ombre de ce fou qui débitait la sagesse. Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique publièrent donc leur intention « d'abandonner la superstition qui accorde aux seules œuvres tragiques ou ennuyeuses le privilège presque exclusif

d'une valeur musicale ». Mais ils eurent aussi grand soin de nous laisser entendre qu'ils étaient « dans l'obligation d'enchaîner leurs représentations avec celles de leurs prédécesseurs ». C'était fort habilement expliquer par avance comment le plateau de l'Opéra-Comique pouvait concilier deux œuvres aussi inconciliables que *le Joueur de viole* de M. Laparra et *l'Enfant et les sortilèges* de Colette et Ravel.

Émile Faguet dénonçait chez Wagner une métaphysique de chef d'orchestre. M. Laparra s'en tient à une philosophie de violoniste qui a, au demeurant, des parrains fort estimables : Murger, Champfleury, le jeune Flaubert des nouvelles à sujets musicaux de 1838, la George Sand des *Sept cordes de la lyre*, et les auteurs oubliés de *Fanchon la vielleuse* ou de la sympathique romance qui fit pleurer Jenny l'ouvrière : *Ils ont cassé mon violon...* Le musicien a écrit lui-même son livret, estimant sans doute que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même et qu'en tout cas l'unité d' « inspiration » est plus aisément réalisée entre les paroles et la musique.

Je dis : les paroles, et non pas l'action. Car, d'action, *le Joueur de viole* n'en a, extérieurement, que ce qu'il faut pour ne pas être confondu avec une cantate lyrique en cinq parties. L'argument, rédigé par l'auteur en tête de la partition d'Heugel, en indique assez clairement et l'esprit et l'écriture : « Un vieux luthier a fait le rêve de construire un instrument qui aurait les voix des quatre saisons. Malgré son expérience, sa tenace application, il ne peut arriver à le réaliser ; et c'est son fils, d'abord considéré par lui comme un mauvais apprenti, un paresseux, qui, à travers les joies et les épreuves de la vie — l'amour, la gloire, la douleur et la mort — trouvera les quatre cordes dictées (*sic*) par elles et accomplira ainsi la pensée du vieux chercheur. »

Plus qu'un drame, c'est un conflit d'idées nobles sur l'arrière-fond symbolique des quatre saisons, comme l'avait fait Gœthe en son *Werther :* et ce parrainage-là n'est pas à dédaigner, mais il aurait fallu se l'assurer pour tout le reste. M. Laparra a certainement beaucoup de sensibilité. Il a cru bon, à l'inverse de sa très vivante *Habanera*, de la livrer, pieds et poings liés, mais les cheveux épars, à une abstraction généreuse. Sa musique évoque beaucoup plus volontiers l'atmosphère que ses personnages schématiques, et le secret de leurs âmes a moins d'échos dans l'orchestre que l'alternance des saisons mélodieuses. La somptuosité des décors et des costumes s'accorde autant qu'il faut avec le symbolisme romantique de cet art centenaire.

Passons aux antipodes. Maurice Ravel est un homme heureux. Il est, à l'heure présente, le plus grand musicien français. L'étranger le sait. La France commence à le savoir. Et dans toutes les infidélités qu'il a faites à la musique pure, il a toujours eu la finesse de choisir les poètes les plus propices à sa riche fantaisie : de Clément Marot à Colette, en passant par Ronsard, Charles Perrault, Aloysius Bertrand,

Mallarmé, Henri de Régnier, Tristan Klingsor, Jules Renard, Franc-Nohain. Et bien qu'il n'existe guère, dans la gent musicale, de compositeur plus lettré que lui, il se garde d'écrire lui-même ses textes...

Colette, depuis longtemps, rêvait d'écrire pour sa fille un argument féerique. « Comment l'intitulerons-nous? — Le plus simplement du monde : *Pour ma fille.* — Mais je n'ai pas de fille, » dit Ravel avec cette simplicité de l'évidence qui est sa riposte préférée. « Pas de fille ! Mais c'est vrai. Alors, mettons : *Pour une enfant?* Ou peut-être *l'Enfant?* » On hésitait. Finalement l'œuvre fut éditée chez Durand, puis jouée l'an dernier à Monte-Carlo, sous le titre de *l'Enfant et les sortilèges* qui résume exactement la fable de cette « fantaisie lyrique » en deux tableaux.

L'enfant, six ou sept ans, assis devant un devoir commencé, est en pleine crise de paresse. Il mord son porte-plume, se gratte la tête, chantonne à mi-voix. La porte s'entr'ouvre. Entre maman (ou plutôt ce que devrait en laisser voir l'échelle de tout le décor où tous les objets devraient avoir des dimensions exagérées, pour rendre frappante la petitesse de l'enfant), c'est-à-dire une jupe, le bas d'un tablier de soie, la chaîne d'acier où pend une paire de ciseaux, et une main. Cette main se lève, interroge de l'index. Mais l'enfant ne répond rien, boude au pied de sa chaise et tire la langue. Il s'entend condamner à la solitude et au pain sec. Cris de rage. Il casse une théière, pique de sa plume son écureuil familier, tire la queue du chat, arrache le balancier de l'horloge, fourgonne le feu, déchire son livre d'images et lacère les tentures. Essoufflé, il va tomber entre les bras d'un grand fauteuil et les sortilèges commencent. Le fauteuil se dérobe et invite à la danse une petite bergère Louis XV. Puis c'est l'horloge qui sonne comme une folle, la théière et la tasse qui dialoguent en anglais de music-hall, le feu qui pourchasse l'enfant et s'endort dans les bras de la cendre, les pastoures et les pâtres qui descendent des lambeaux déchirés des tentures, une princesse qui s'échappe d'un feuillet lacéré du livre d'images, le petit vieillard de l'arithmétique et les chiffres qui entourent l'enfant d'un tourbillon glapissant, le chat et la chatte qui l'entraînent alors au jardin où les arbres et les oiseaux, les grenouilles et les chauves-souris, les rossignols et les libellules se plaignent des tourments que leur infligèrent couteaux et bâtons, cages et filets. Un accès de rage saisit les bêtes ; elles cernent leur petit bourreau, mais comme chacune veut être seule à le châtier, elles commencent à s'entre-déchirer jusqu'au moment où l'enfant, accablé de remords, panse la blessure de son écureuil et, après une scène déclamée d'une profonde poésie, est doucement ramené par les bêtes à la maison.

Un tel résumé est une traîtrise. Ce qu'il ne peut exprimer, c'est la délicatesse avec laquelle sont traités ces thèmes où le pire risque était celui de l'enfantillage. Tout le charme instinctif des *Dialogues de bêtes* y est enclos ; la plus naturelle aisance évite les écueils de la

sensiblerie. Ce n'est pas le moindre sortilège. Mais le plus puissant, c'est la musique de Ravel.

Elle n'est pas d'un Ravel nouveau : on y retrouve des échos du *Quatuor* aussi bien que de la *Sonate pour violon et violoncelle.* Mais c'est tout le Ravel que nous connaissons, et chaque mesure évoque soudain l'image ravélienne : on aperçoit son sourire aigu à tel coin de page, on voit luire son œil à tel accord appogiaturé, on retrouve l'intelligence déliée qui est dans son regard, dans sa voix, dans son geste et qui court en lui depuis le profil en losange jusqu'au bout des doigts, de ces étonnants doigts de pianiste qui échappèrent par miracle, il y a deux ans, à une horrible mutilation. Et ces doigts-là ont chargé cette partition, qui débute benoitement par d'innocentes quartes et quintes nues, de quelques explosifs bitonaux si dextrement maniés qu'aucun jamais n'éclate. Et ces doigts-là ont ajusté en se jouant les trouvailles les plus variées. Ce sont les accents si habiles du music-hall dans la danse chantée de la théière et de la tasse ; c'est la valse à échos américains, puis viennois, dans la danse des libellules et des chauves-souris ; c'est la chanson populaire à la française des personnages de tapisserie ; c'est l'humour vocal dans le duo des chats aux portes de voix diaboliques ; la touche du fantastique dans le chœur complexe des rainettes, puis des animaux furieux ; la longue fuite parallèle — délicieux contre-point libre, — des deux souples mélodies dans l'épisode de la princesse, ou le lyrisme de cristal de la scène finale déclamée, exemple typique d'une forme d'art en faveur de laquelle nous ne cesserons de réclamer, pour notre part, un plus large droit de cité dans la musique qui vient. Art subtil et tendre tout ensemble, largement humain sous son raffinement, mais d'un ton qui n'est point fait pour la foule (celle-ci par contre sera sensible à toute cette imagerie, à l'ingéniosité du décor, au kaléidoscope des scènes contrastées, à la cocasserie des costumes, à la beauté presque unanime des voix), mais d'un ton qui atteste, pour les délicats, une maîtrise unique aujourd'hui, une maîtrise où l'inspiration est attisée par la virtuosité même.

ANDRÉ CŒUROY.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA QUESTION FINANCIÈRE A LA CHAMBRE. — *La Commission des finances de la Chambre examine le projet financier de M. Doumer et celui du Cartel. Elle s'efforce de les amalgamer et de substituer à la taxe sur les paiements une taxe à la production. Elle préconise aussi la suppression des titres au porteur et l'attribution à l'Etat d'une part réservataire dans les successions* (17-18 *janvier*).

M. Doumer, entendu par la Commission, commence par déclarer le projet du Cartel insuffisant pour procurer au Trésor les ressources dont il a besoin (19 *janvier*).

M. Briand fait savoir prudemment qu'il ne posera la question de confiance qu'à son heure (22 *janvier*).

Le débat est porté devant la Chambre le 26 *janvier.*

M. Doumer ouvre la voie à un compromis en laissant entendre qu'il ne s'opposera pas au remplacement de la taxe sur les paiements par la taxe à la production (29 *janvier*).

France. — *Quelques centaines de fonctionnaires manifestent à Paris, place de la Concorde, pour obtenir le relèvement des traitements* (17 *janvier*).

— *Le général Percin, auteur d'écrits antipatriotiques, est censuré par le Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur* (22 *janvier*).

Allemagne. — *Le gouvernement allemand, invoquant l'esprit du pacte de Locarno, demande la réduction des effectifs alliés dans les zones encore occupées* (16 *janvier*).

— *Le cabinet Luther est reconstitué après de longues négociations entre les groupes* (19 *janvier*).

MM. Briand et Chamberlain se concertent sur la réponse à faire à la démarche du Reich (28 *janvier*).

— *Conformément à l'article* 249 *du traité de Versailles, les Anglais évacuent Cologne; les Français évacuent Bonn, Duisbourg et Homberg* (31 *janvier*).

Italie. — *L'opposition dite de l'Aventin, ayant manifesté l'intention de cesser sa tactique d'abstention, M. Mussolini fait savoir que, pour avoir le droit de siéger à la Chambre, les députés de l'opposition devront reconnaître le régime fasciste* (17 *janvier*).

— *Signature de l'accord anglo-italien. L'Italie obtient une réduction de plus de la moitié de sa dette de guerre* (27 *janvier*).

Belgique. — *Mort du cardinal Mercier* (23 *janvier*).

Hongrie. — *Le gouvernement hongrois, faisant tout ce qu'il peut pour entraver la tâche des représentants de la Banque de France dans l'enquête ouverte contre la bande des faux-monnayeurs, M. Briand envoie à M. Clinchant, notre ministre à Budapest, des instructions « sévères »* (25 *janvier*).

Russie. — *D'importants remaniements ont lieu au Soviet des commissaires du Peuple. Aux élections, les « modérés » l'emportent sur les « extrémistes ».*

Toutefois, un article de Trotzky, dans la Pravda, *précise que l'U. R. S. S. continue à rejeter le point de vue que les dettes « tsaristes » l'obligent* (18 *janvier*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 33319.